

Les di(t)mensions de la jouissance. (top)

Du mythe de la pulsion à la dérive de la jouissance.¹
(Le concept de jouissance dans le champ lacanien)

¹ Lacan J. : « ...*Ce que j'appelle le dérive pour traduire Trieb, la dérive de la jouissance* ». Leçon du 8 mai 1973, p. 102. *Encore* (1972-1973), Seuil, Paris, 1975.

Introduction.

Lacan souhaitait que le champ de la jouissance fût appelé le champ lacanien². Il est vrai que jamais avant lui on n'avait songé à démontrer en quoi elle est un ressort majeur dans la marche du monde³. Pendant les premières années de son enseignement, il fait usage du terme de jouissance (*Lust* ou *Genuss*), comme Freud, au sens que ce vocable a dans la langue courante où il est synonyme de joie, de plaisir mais surtout de plaisir extrême, d'extase, de béatitude, ou de volupté quand il s'agit de la satisfaction sexuelle. Quand Freud veut souligner le caractère excessif d'un plaisir, à la place du mot *Lust* (qui se traduit par plaisir, envie, désir) il utilise celui de *Genuss* (jouissance) en le connotant dans certaines situations d'horreur, ou de jubilation morbide. Freud n'a pas conceptualisé la jouissance, mais il en a cerné le champ (qu'il situe au-delà du principe de plaisir réglant le fonctionnement de l'appareil psychique) où se manifestent comme plaisir dans la douleur des phénomènes répétitifs rapportables à *La pulsion de mort*. *La pulsion de mort* sera redéfinie par Lacan comme étant une pulsation de jouissance qui insiste dans la répétition de la chaîne signifiante inconsciente. Le plaisir et la jouissance ne sont pas du même registre. Le plaisir est une barrière contre la jouissance qui se manifeste toujours en excès par rapport au plaisir en confinant à la douleur.

Parce que le langage ne permet pas de tout dire Lacan se heurte à une difficulté liée à sa conception de l'inconscient structuré comme un langage pour rendre compte des manifestations de la jouissance qui échappent au fonctionnement du principe de plaisir. Il lui faut répondre à cette question : comment le sujet peut-il manier la jouissance si par définition l'accès à la jouissance lui est rendu impossible par la loi du plaisir et qu'en même temps cette jouissance lui est interdite par la Loi ? C'est bien parce que "*pas tout est signifiant*" que Lacan est amené à introduire la notion de jouissance de façon conceptuelle dans son enseignement. Il le fait à partir du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*⁴ (1959-1960), en empruntant le terme de jouissance au discours juridique. C'est en effet l'essence du Droit que de répartir, de distribuer et de rétribuer la jouissance⁵. La définition juridique de la jouissance⁶, remonte par une filiation

² J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVI, L'envers de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris 1991, p. 93.

³ Sade est dans un autre registre, celui d'une volonté de jouissance sans entrave. Quand il parle du droit à la jouissance il en fait un impératif, alors que rien ne force à jouir sauf le Surmoi.

⁴ J. Lacan, *Le séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

⁵ J. Lacan, "*la sécurité de la jouissance des riches à l'époque propre où nous vivons se trouve, réfléchissez-y bien, très augmentée par ce que j'appelle la législation universelle du travail.*" *L'Éthique de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris 1986. P. 235.

⁶ J. Lacan, «*un retour au mot lui-même de jouissance est dès lors nécessaire. Ce que permet l'appréhension lexicale, c'est en effet de voir que l'emploi du terme varie d'un versant (celui de l'étymologie) qui indique la joie, à un versant qui indique la possession, et qui suppose que "jouir de" est autre chose que "jouir". Ce qui s'exemplifie le mieux dans la jouissance d'un titre*

sémantique et étymologique très complexe à l'élaboration augustinienne⁷ du couple de l'*uti* et du *frui*⁸. Le terme juridique d'usufruit qui réunit en un seul mot la différence qu'il *l'uti* y a de l'utile à la jouissance témoigne de cette origine⁹.

La psychanalyse n'est pas le monde de l'être ni des choses, mais celui du désir et de la jouissance, et c'est par le biais du désir et de la jouissance que l'existence humaine prend son caractère de drame. Sans le désir et la jouissance les notions de vie et de mort n'auraient aucun sens.

Le désir est lié à la Loi d'interdiction de l'inceste (consubstantielle aux lois du langage) qui interdit la jouissance au sujet parlant - c'est d'ailleurs pour cela qu'il peut accéder à l'usage de la parole. Mais en même temps, la jouissance ne commence à exister et ne nous intéresse qu'à partir du moment où nous en parlons. Elle subira du fait de la parole une profonde modification.

A la suite de Freud, Lacan va articuler comment s'opère l'appareillage de la jouissance par le langage et démontrer que c'est de la langue que procède toute animation de la jouissance corporelle. Indicible, ineffable, la jouissance peut être ainsi cernée par le discours.

La causalité signifiante de la jouissance, va produire différentes modalités d'émergence de la jouissance dans le champ du sujet :

- La jouissance de l'Autre [J (A)], l'Autre étant à entendre au sens où il s'agit du corps propre.
- La jouissance phallique [J (φ)], qui est la jouissance liée au langage.
- Le plus-de-jouir dans l'objet petit a. Cet objet étant produit par l'opération signifiante tout en échappant à sa prise. De ce fait il comporte un reste de jouissance.

juridique ou boursier, puisque la jouissance d'un titre, c'est pouvoir le céder ». La logique du fantasme (non publié). Leçon du 7 juin 1967.

⁷ Saint Augustin, *De moribus Ecclesiae Catholicae*, le *De Diversis Quaestionibus* (question 30), le *De Doctrina Christiana* et le *De Trinitate*. On doit ces références à Jacques Le Brun qui a étudié ces textes dans son cours sur l'*Histoire du catholicisme* de l'année universitaire 1988-1989, à l'École pratique des Hautes Études.

⁸ Saint Augustin distingue deux sortes d'amour. Un amour qui jouit (*frui*) de son objet, et un amour qui utilise (*uti*) cet objet comme moyen pour parvenir à la jouissance d'autre chose. Jouir (*frui*) est amour pour la chose elle-même en la situant comme le but absolu, alors qu'utiliser (*uti*) est aimer une chose et s'en servir pour parvenir à la jouissance d'un autre objet. Mais le *frui* et l'*uti* sont dans un rapport plus complexe car ils se combinent selon différentes modalités qui vont se ranger selon une échelle de valeurs :

- *Caritas* (l'amour qui est réservé à Dieu) jouit de Dieu en utilisant le monde. C'est un bon amour en tant qu'absolu qui fait un bon usage du monde.
- *Cupiditas* (le désir sexuel en fait partie) jouit du monde en utilisant Dieu. C'est un mauvais amour qui fait un mauvais usage de Dieu.

Augustin fait donc la distinction entre une bonne et une mauvaise jouissance en référence à la loi divine.

Sans recouvrir les définitions augustinienes, dans le registre propre à la psychanalyse Freud et Lacan, comme on le verra plus loin, font à partir de l'incidence de la Loi (celle de l'interdit de l'inceste) une distinction entre une jouissance nocive (la jouissance incestueuse) et une jouissance satisfaisante pour le sujet.

⁹ J. Lacan, Le séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Le Seuil, 1970, p.10.

- La jouissance proprement féminine sera spécifiée d'être "au-delà" du phallus, et supplémentaire, parce qu'elle ne doit rien au procès de la signifiante.

Lacan distingue la jouissance masculine de la jouissance féminine. Entre elles, il n'y a pas d'entrecroisement, pas de commune mesure d'où l'aphorisme lacanien "il n'y a pas de rapport sexuel". Ces modalités de la jouissance le conduiront à produire une nouvelle élaboration de la jouissance sexuelle.

La dimension de la jouissance qu'il introduit d'une façon totalement nouvelle dans le champ freudien, aura des conséquences très importantes sur la pratique et les fins de la psychanalyse. Il va pouvoir ainsi élaborer les premiers éléments d'une éthique de la psychanalyse, reposant sur le *Bien-dire*, dont les fondements ne tiennent pas à des idéaux, mais à la structure des discours dont se détermine le sujet dans la singularité de son désir corrélatif et à Loi et à sa jouissance spécifique.

Chapitre 1

Qu'est que le désir?

Le monde freudien étant un univers de désir et de jouissance, il faut d'abord préciser comment la psychanalyse définit le désir.

1/ - Freud et le désir.

Freud fait utiliser deux termes pour désigner le désir : *Wunsch* qui signifie désir, vœu ou souhait, et *Lust* qui se traduit par envie et plaisir. En allemand les termes *Wunsch* et *Lust* ne comportent pas la notion de reconnaissance au contraire du mot *Begierde* que Freud n'emploie pas et qui dans la tradition philosophique qualifie le désir avec la reconnaissance qui lui est attenante. C'est dans sa théorie du rêve que le désir trouve sa meilleure définition. Le *Wunsch* y est le désir inconscient refoulé et en même temps il est accomplissement de désir. Le désir n'est pas à confondre avec le besoin. Même à vouloir définir le désir comme un besoin parmi d'autres, on sait depuis toujours que l'être humain si prompt à reconnaître ce qui lui est avantageux sur le plan du besoin, faim, soif, etc., peut être conduit à des extrémités invraisemblables ou aberrantes dès qu'il s'agit de ce que l'on qualifie abusivement de besoin sexuel. Ce "besoin sexuel", de toute façon, ne correspond à aucun besoin rationalisable, et c'est cette tendance profondément énigmatique que Freud nomme le désir sexuel. Alors que le besoin peut trouver sa satisfaction (*Befriedigung*) dans un objet adéquat, la satisfaction du désir (*Wunschbefriedigung*) est d'un autre registre. Le désir (*Wunsch*) inconscient tend à s'accomplir dans la reproduction onirique ou fantasmatique des signes de perceptions par lesquels une expérience de plaisir (*Lust*) ou de déplaisir (*Unlust*) a été mémorisée dans l'appareil psychique sous la forme des traces mnésiques qui le constituent. Freud illustre sa théorie du rêve comme accomplissement de désir par de nombreux exemples et notamment par un rêve fait par sa fille Anna à l'âge de 19 mois¹⁰. La veille elle avait été privée de dessert à la suite d'une légère indisposition. Dans la nuit elle rêve à voix haute précisément des mets qui lui avait été interdits et par cette interdiction même sont devenus objets du désir. Freud spécifie ce rêve comme étant accomplissement d'un désir sexuel, même à cet âge puisque c'est sa définition même du désir. Par le biais de cette représentation onirique, la petite fille trouve la satisfaction d'un désir refoulé. Cet exemple fait apparaître que la satisfaction du désir (*Wunschbefriedigung*) est d'abord une satisfaction subjective¹¹ (onirique ou fantasmatique), indépendante de sa réalisation effective dans un plaisir d'organe qui pourrait l'accompagner, indépendante aussi de sa rencontre avec l'objet sexuel. La satisfaction du désir a une valeur sexuelle, pour autant

¹⁰ S. Freud, Anna rêve à voix haute dans ces termes : "*F. eud, f. aises, g. osses, f. amboises, flan...*". Le rêve est un accomplissement de désir. Ch. 3, le rêve d'Anna, . In *L'interprétation des rêves*, P.U.F. Paris 1971. P. 119.

¹¹ Freud montre bien que le travail du rêve utilise tout le domaine des jeux de mot, et pourquoi le plaisir qu'il procure est à rechercher dans son côté formel. Lire *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris, Gallimard 1990.

que par définition le désir (*Wunsch*) est toujours à polarité sexuelle. On verra plus loin quelle définition Freud donne à la sexualité qu'il ne réduit pas au génital. Quant à la recherche de l'objet sexuel dans la réalité, elle est toujours orientée à partir des traces mnésiques dont se détermine le désir inconscient et indestructible¹², de sorte que l'objet choisi n'est jamais qu'un objet retrouvé au regard de l'objet premier (celui qui a présidé à la première expérience de satisfaction) perdu à jamais. On a bien à faire ici avec Freud à une véritable théorie du désir (*Wunsch*) et non pas à une simple fantaisie du vocabulaire.

En rupture avec les sexologues du début du siècle, qui réduisent la sexualité humaine au sexuel biologique rapporté au seul génital, la psychanalyse avec Freud construit une théorie de la sexualité beaucoup plus étendue, même si elle est inachevée, dont la signification est apparentée selon Freud à l'éros platonicien.

Les sexologues ont emprunté à la philosophie le terme de libido (traduit par envie, désir, aspiration, volupté). En le qualifiant de *libido sexualis*, ils rabattent ce terme sur celui "d'instinct sexuel". A son tour Freud emprunte ce terme aux sexologues pour lui donner une nouvelle définition. Il est difficile de trouver chez lui un sens univoque à la libido à travers les différentes étapes de ses élaborations, mais il en fait toujours une composante essentielle de la sexualité. Pour Freud, libido peut aussi bien vouloir dire convoitise que luxure et garde tout son sens de plaisir (*Lust*) comme de désir (*Wunsch*). Dans sa première définition conceptuelle, que l'on trouve dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, la libido est une énergie à la fois quantitative et qualitative désignant la manifestation dynamique de la pulsion sexuelle dans la vie psychique. Elle est au désir, ce que la faim est à l'appétit. Freud maintiendra toujours la polarité sexuelle de la libido. Ce terme de libido est réservé aux tendances sexuelles et c'est uniquement dans ce sens qu'il est employé dans la psychanalyse¹³. Notons que Jung concevra la libido comme une énergie psychique non spécifiée. C'est cette divergence dans leur conception respective de la libido qui amènera la rupture entre Freud et Jung. Pour Freud le terme de libido a l'avantage de traduire l'universalité du concept de sexualité sans qu'il soit nécessaire de le transcrire dans d'autres langues. De plus, en allemand, il se rapproche et consonne avec le terme *Liebe* qui signifie désir et amour ; ce n'est donc pas par hasard qu'il est choisi par Freud pour qui les pulsions sexuelles ont à faire avec tout ce qui peut se comprendre sous le nom d'amour.

¹² C'est ce qu'articule Freud à la dernière ligne de *L'interprétation des rêves*. La solution que Lacan donne à cette énigme du désir indestructible est de l'articuler à la chaîne signifiante, insistant jusqu'à ce qu'il se réalise dans la parole. Lacan en donne l'exemple à propos de Socrate, faisant lui-même l'aveu que son désir le plus profond se continue dans le dialogue qu'il pourra poursuivre pendant l'éternité avec les grands hommes qui l'ont précédé et ceux qui le suivront après sa mort, en parlant avec eux du pair et de l'impair - ce qui est tout à fait propice à figurer ce que peut être l'alternance absence-présence propre à la dimension du signifiant.

¹³ Freud a toujours répété et déclaré aussi clairement que possible qu'il établissait la distinction des *Sexualtriebe* (pulsions sexuelles) et des *Ichtriebe* (pulsions du Moi) : "La discrimination des pulsions sexuelles des autres, la limitation de la notion de libido aux pulsions sexuelles trouvent leur plus puissant appui dans l'hypothèse que nous avons formulée plus haut, relative à un chimisme particulier de la fonction sexuelle". S. Freud, "Sur la théorie de la libido", in *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Idées/Gallimard, Paris 1974. P. 128.

Dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*¹⁴, dont le premier recueil est publié en 1905, mais qui connaîtra quatre rééditions jusqu'en 1920, remaniées et augmentées de nombreuses notes, Freud met l'accent sur les manifestations polymorphes de la sexualité humaine, qui se démarquent de toute finalité de procréation et de toute réduction au simple génital. C'est la première conclusion qu'il tire de ses observations cliniques, moyennant quoi il peut qualifier de sexuelles des activités très diverses se déroulant aussi bien chez l'adulte que chez l'enfant. Ainsi en est-il par exemple chez le nourrisson, du plaisir obtenu dans le suçotement, la défécation voire la masturbation. Il faut préciser que l'existence de la sexualité infantile est élaborée par Freud à partir des cures de ses patients adultes. Il s'agit là d'une véritable reconstruction après-coup qui lui permet d'affirmer que la sexualité de l'adulte résulte de cette "préhistoire" que constitue la disposition perverse polymorphe de la sexualité chez l'enfant. Ce n'est que secondairement que cette élaboration trouvera sa confirmation dans l'observation directe de l'enfant. Freud en effet demandera souvent à ses élèves les plus proches de lui faire part des observations qu'ils ont pu faire sur les manifestations sexuelles de leurs propres enfants. Dès le premier temps de son élaboration, Freud pose le caractère sexuel de la libido en démontrant qu'elle est d'essence masculine dans la mesure où elle intervient dans le développement de la sexualité qui s'ordonne sous le primat du phallus.

Dans *La Métapsychologie*¹⁵ (1915), Freud oppose la libido, liée aux pulsions sexuelles, aux pulsions d'autoconservation du Moi. Il conjoint à ce dualisme pulsionnel ce qu'il avait élaboré l'année précédente dans *Pour introduire le narcissisme*¹⁶ (1914) où il a développé un nouvel aspect de sa théorie de la libido. Le Moi, est "le grand réservoir de la libido". A partir du Moi, la libido va se transférer aux objets, mais fondamentalement l'investissement du Moi par la libido persiste. Freud distingue alors la libido d'objet et la libido du Moi, cette dernière est définie comme la part de libido qui reste investie dans le Moi. Ces deux formes de la libido peuvent s'invertir dans un jeu d'alternance, la libido d'objet faisant retour sur le Moi, en sorte qu'il devienne à nouveau impossible de les distinguer, la pulsion du Moi, la libido du Moi étant convertie en libido narcissique. C'est ce qui se passe dans le sommeil ou dans les maladies par exemple. Pour comprendre cette difficulté apparente, il faut distinguer, le "*Moi comme réserve libidinale*"¹⁷, liée au narcissisme primaire, du Moi comme instance psychique (narcissisme secondaire), dont Freud achèvera l'élaboration dans *Le Moi et le ça*¹⁸. Le ça sera alors défini comme le réservoir des pulsions. La libido peut modifier ses investissements en changeant d'objet et de but. C'est le cas dans la sublimation, pour laquelle Freud avance que la pulsion trouve sa satisfaction sans refoulement, en se détournant de son objet et de son but sexuel, par investissement d'objets socialement valorisés : par exemple dans l'art, la littérature, les activités intellectuelles et scientifiques. Freud ne manque pas de souligner que ces activités sont loin d'apporter autant de satisfaction que le plaisir directement obtenu dans l'acte sexuel, mais il écrit que ces satisfactions sont du même ordre. En définitive, la définition que la psychanalyse donne à la sexualité fait apparaître que la sublimation se présente bien comme une véritable érotisation d'activités non directement rapportables à la sphère du génital. Par exemple l'amour courtois, que Freud mentionne comme sublimation du

¹⁴ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. op.cit.

¹⁵ S. Freud, *Métapsychologie*, Idées/Gallimard, Paris 1969.

¹⁶ S. Freud, "*Pour introduire le narcissisme*". In *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris 1969.

¹⁷ S. Freud, "*Pour introduire le narcissisme*". In *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris 1969

¹⁸ S. Freud, "*Le moi et le ça*", dans *Essais de psychanalyse*. Payot, P.B.P., Paris 1973.

désir, invalide ce que dit Jung qui fait de la sublimation une forme de désexualisation de la libido¹⁹.

Si la libido peut modifier ses investissements, elle peut aussi se diversifier en fonction de ses sources d'excitations qui sont situées au niveau des zones érogènes. A cet égard, la notion d'érogénité peut s'étendre au-delà des zones érogènes, à d'autres organes du corps et même au corps dans son entier. Il en résultera que quand une pulsion est réprimée, le désir peut se satisfaire dans la mise en jeu d'une ou plusieurs autres pulsions. Cette mobilité de la libido, quant à ses objets, ses buts et ses sources, en fait un fluide mythique permettant d'expliquer les investissements, les régressions et les fixations du sujet dans la réalisation de sa vie sexuelle.

Dans *Au-delà du principe de plaisir*²⁰ (1920), un troisième dualisme pulsionnel sera produit avec le couple Pulsions de mort- Pulsions de vie. Les pulsions de mort, relèvent de *Thanatos* (force de déliaison de la vie) et sont nouées tout en s'y opposant aux pulsions de vie assimilées à *Éros* (force de liaison de la vie). Comme Freud l'écrit, cet *Éros* "est celui des poètes et des philosophes", ce qui l'amène à redéfinir un *Éros* platonicien²¹ retrouvé qui est à la fois, amour, désir, sublimation et sexualité. S'il se sent en plein accord avec l'*Éros* antique, Freud n'abandonnera jamais le terme de libido au profit de celui d'*Éros*. La raison en est qu'il ne veut pas prendre le risque de voir tomber dans l'oubli ce qu'il veut faire reconnaître dans sa conception de la sexualité. Comme il l'écrit à la fin de *Au-delà du principe de plaisir* : "*On commence par céder sur les mots, puis on finit par céder sur les choses*". On pourrait dire en anticipant que la libido pour Freud conjugue ce que l'on trouvera plus tard chez Lacan dans sa conceptualisation du désir et de la jouissance et plus spécialement au niveau de la jouissance phallique.

2/ La théorie du désir chez Lacan.

Lacan s'est efforcé d'élaborer une conception du désir qui conjoint deux sources :

- L'une psychanalytique, fondée sur le *Wunsch* tel que Freud le définit.
- L'autre philosophique, reposant sur la *Begierde*²² dont la signification est extraite de La phénoménologie de l'esprit de Hegel et qui comporte la notion clé de reconnaissance²³ qui peut se résumer de la façon suivante : "Je me reconnais à partir d'un autre qui sert de support à mon désir, c'est-à-dire, que je le prends pour objet de mon désir en le niant comme conscience". *Begierde* signifie appétit, tendance ou concupiscence, termes par lesquels s'exprime la relation de soi à la conscience.

Dans un premier temps, Lacan définit le désir comme désir de reconnaissance. La visée première du sujet est de se faire reconnaître par l'autre dans la parole qui lui est adressée. Le désir ici, est reconnu par le désir de l'autre. Il est soumis aux lois de la parole (don, reconnaissance, échange, pacte et alliance). En reconnaissant les lois de la parole qui légitime son désir, le sujet peut trouver sa réalisation dans la rencontre avec

¹⁹ S. Freud, "*Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*". In *Névrose, psychose et perversion*. P.U.F. Paris 1974.

²⁰ S. Freud, "*Au-delà du principe de plaisir*", in *Essais de psychanalyse*, op.cit.

²¹ Freud se réfère souvent à Platon et notamment dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) où il évoque la fable poétique d'Aristophane dans le *Banquet*, mais aussi dans *Au-delà du principe de plaisir* (1919), *Psychologie des foules* (1923) et enfin dans *Abrégé de psychanalyse* (1938).

²² Hegel. Livre 2, ch. 2, *L'attitude de la lutte pour la reconnaissance*. Paris, Aubier, 1956.

²³ A. Kojève., *Introduction à la lecture de Hegel.*, Gallimard. Paris 1971

l'objet choisi. C'est la thèse développée dans *Fonction et champ de la parole et du langage*²⁴ en 1953 qui inaugure l'enseignement public de Lacan.

Dans un second temps, à partir de *L'instance de la lettre dans l'inconscient* (1958)²⁵, les définitions du sujet et du désir vont changer radicalement.

Auparavant le sujet, qui n'est pas encore défini comme divisé par le signifiant, mais est pris au sens de la personne, pouvant trouver la complétude de son être dans la parole pleine en se réconciliant avec son désir reconnu. La nouvelle conception du sujet, défini comme divisé par le signifiant²⁶ qui le représente pour un autre signifiant, le distinguera radicalement de la personne. Il en résulte que le désir de ce sujet divisé par le signifiant est soumis aux lois du langage, régies essentiellement par le jeu de la métaphore et de la métonymie. La Loi du désir, c'est-à-dire l'interdiction de l'inceste est consubstantielle à ces lois du langage.

Le désir ici n'est plus de l'autre, mais de l'Autre du signifiant. Le désir se loge dans la métonymie²⁷ de la chaîne signifiante, en sorte qu'il est impossible à dire. Le sujet ne peut plus le reconnaître, il faut le lui interpréter pour qu'il puisse le nommer. C'est par le moyen de la parole que le désir est porté à l'existence à partir de ses représentations langagières. Le sujet en repérant les signifiants qui le déterminent peut changer le cours de son histoire. Comme Freud, Lacan montre que la réalisation du désir est liée à sa représentation signifiante, le premier objet du désir étant le signifiant de sa reconnaissance. Il en résulte que plus le sujet s'avance dans la voie de réalisation de son désir, plus il subit les effets de sa destitution subjective et plus il est confronté au morcellement de ses objets²⁸. C'est souligner après Freud qu'il s'agit dans l'accomplissement du désir, d'une satisfaction de "*l'être*"²⁹, dès lors insatiable, et non pas d'une satiété du désir dans la rencontre avec un objet qui pourrait l'assouvir. L'acte

²⁴ J. Lacan, "*Fonction et champ de la parole et du langage*", in *Écrits*, Seuil, Paris 1966.

²⁵ J. Lacan, "*L'instance de la lettre dans l'inconscient*" in *Écrits* op.cit.

²⁶ La division du sujet concerne la distinction faite par Lacan entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Le sujet de l'énoncé c'est le sujet de la phrase, le sujet grammatical, alors que le sujet de l'énonciation c'est le sujet qui parle. Quand je dis : "il pleut" le sujet de l'énoncé c'est ce "il" alors que le sujet de l'énonciation c'est celui qui dit "il pleut".

²⁷ La métonymie de la chaîne signifiante est le procédé par lequel un concept est exprimé au moyen d'un autre qui lui est relié par une relation nécessaire.

²⁸ La destitution subjective correspond à l'évanouissement (fading) du sujet. Le sujet s'efface, disparaît sous le signifiant qui le détermine alors que le désir se réalise par l'avènement de ce signifiant. Pour paraphraser Lacan on peut dire que le sujet doit disparaître de son dire pour advenir à "*l'être*" de son désir. En ce sens le désir est toujours désir de mort, parce que le signifiant qui l'amarre comporte toujours un effet de mortification pour le sujet. C'est pourquoi le désir ne se réalise pas facilement, après tout pour ce qu'il en coûte au sujet en définitive le désir n'est si pas désirable que cela.

²⁹ Si dans la tradition philosophique *l'Être* répond à des définitions très précises, en revanche Lacan fait usage du terme d' "*être*" dans un sens beaucoup plus étendu et moins conceptuel. Il peut ainsi qualifier d'être ce qui relève du symbolique, par exemple :

Le sujet divisé ($\$$) comme "*être signifiant du sujet*" ; l'objet a, comme "*être de jouissance du sujet*" ; la satisfaction du désir dans le rêve ou celle obtenue dans le mot d'esprit comme un plaisir de l'être et non pas du corps propre en tant que ce plaisir est lié au côté formel de ces formations de l'inconscient. Enfin entre autres encore, le réel tissé par le signifiant est également qualifié comme réel de l'être du sujet, etc.

désirant, toujours à renouveler, est porteur d'un désir nouveau conquis sur le non-réalisé qui est chez Lacan la définition même de ce qui insiste dans l'inconscient. En corrélant le désir inconscient qui insiste, à la chaîne signifiante Lacan résout l'énigme du désir (*Wunsch*) indestructible, ce désir dont Freud parle à la dernière ligne de L'interprétation des rêves. L'enchaînement du désir au signifiant pose la difficulté de savoir comment l'articuler au sexuel. Freud évite ce problème puisque pour lui le désir est par définition sexuel. Pour pouvoir corrélérer le désir au sexuel Lacan va lui attribuer un objet qui doit être conforme à sa structure métonymique (sinon ce serait une contradiction insoluble). Cet objet sera défini précisément comme étant le phallus métonymique, le phallus signifié en tant qu'il manque à la mère³⁰. On verra plus loin comment Lacan le conceptualise. Toutes ces élaborations nouvelles marquent un tournant décisif dans l'enseignement de Lacan, puisqu'il s'agit pour lui d'opérer le passage entre d'une part une théorie du tout signifiant, qui est sa conception première coextensive à l'axiome princeps que l'inconscient est structuré comme un langage, à d'autre part une nouvelle théorie qui prend en compte que pas tout est signifiant dans l'expérience analytique. Il y a le signifiant mais il y a aussi la jouissance. Quels sont leurs rapports ?

Lacan va commencer à les élaborer à partir de son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960). Dès lors un malentendu apparaît entre Lacan et certains de ses plus proches élèves. En effet ces derniers ont perçu ce que pouvait avoir d'insatisfaisant une théorie du tout signifiant pour rendre compte de l'expérience psychanalytique. Ils opposent donc à Lacan la thèse de Freud selon laquelle il n'y a pas que la représentation de mot (*Wortvorstellung*) dans l'inconscient mais aussi la représentation de chose (*Sachvorstellung*). On verra plus loin comment Lacan y répond, mais la vraie difficulté est ailleurs, et amènera Lacan à conceptualiser la jouissance.

³⁰ S. Freud, "Au-delà du principe de plaisir", op.cit., p. 16.

Chapitre 2

La notion de jouissance chez Freud.

Freud fait parfois usage du terme *Genuss* pour désigner la jouissance dans sa connotation sexuelle, mais pour lui ce vocable n'est qu'un mot de la langue, jamais un concept de sa théorie. *Genuss* peut venir aussi dans le texte de Freud à la place du mot *Lust* (traduit aussi par envie, plaisir et désir) prenant ainsi une signification proche du mot français jouissance qui est synonyme de joie intense, plaisir extrême, extase, volupté. Quand Freud utilise le terme de *Genuss* il ne manque pas de souligner l'accent particulier qu'il lui donne. Notamment au moment où son patient dit *L'Homme aux rats*, évoque dans sa cure "le supplice chinois de la pénétration d'un rat dans l'anus", Freud note une expression étrange sur son visage "Que je ne peux interpréter que comme l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée"³¹. De même peut-il remarquer cette sorte de "jubilation morbide" sur le visage de son petit fils âgé de 19 mois jouant au fort-da avec sa petite bobine de fil, comme s'il éprouvait dans la douleur de ce jeu une sorte de plaisir³².

Freud pose que le fonctionnement de l'appareil psychique est gouverné par un principe régulateur dont le rôle est d'assurer la recherche du plaisir (*Lust*) par évitement du déplaisir (*Unlust*). Très schématiquement cela veut dire que toute tension de l'appareil psychique - que sa source soit interne à l'organisme ou liée à des facteurs extérieurs - est ressentie comme déplaisir (*Unlust*), alors que le plaisir (*Lust*) est lié à la baisse de cette tension et au retour à l'état de repos. Ce principe régulateur, de constance, d'inertie, ou de stabilité (ces termes sont employés par Freud en différents moments de son élaboration), est constitué par le couplage principe de plaisir-principe de réalité (*Lustprinzip-Realitätsprinzip*) dont la définition sera sans grand changement tout au long de l'oeuvre freudienne à partir de son introduction dans *Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique*³³, en 1911 : Dans le fonctionnement de l'appareil psychique, les pulsions visent d'abord à se satisfaire par les voies les plus courtes, mais la réalité dont elles doivent faire l'apprentissage leur impose des détours et des ajournements pour atteindre la satisfaction recherchée. Le plaisir dont parle la psychanalyse, se distingue de celui obtenu par l'apaisement d'un besoin, dont la satisfaction des pulsions d'autoconservation donnerait le modèle. S'il n'en était pas ainsi, le couplage principe de plaisir-principe de réalité, ne serait qu'un principe quasi réflexe d'adaptation à la réalité, alors qu'au contraire il est au service de la satisfaction pulsionnelle. Freud n'a pas cessé de souligner que l'accomplissement d'un désir inconscient (*Wunscherfüllung*) répondait à d'autres exigences et fonctionnait selon d'autres lois que la satisfaction (*Befriedigung*) des besoins vitaux. Ainsi peut-il avancer que l'accomplissement du désir tend plutôt à une déréalisation. Il y a un gain de plaisir (*Lustgewinn*) pour l'individu qui hallucine d'abord l'accomplissement du *Wunsch* par sa représentation dans le rêve ou le fantasme, avant que de se donner les moyens de trouver l'objet dans la réalité. Autrement dit le principe de réalité est au service du principe de plaisir et en prolonge la fonction. Il est vrai que la pulsion se constitue à

³¹ S. Freud, « *L'Homme aux rats* ». In *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris 1971. P. 207.

³² S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, op. Cit. p 16

³³ S. Freud, "*Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique*". In *Résultats, idées, problèmes*, tome 1, P.U.F., Paris 1984.

partir du besoin avant de s'en détacher, en sorte que par exemple le plaisir de manger peut avoir pour effet en retour une érotisation du besoin qui peut en être profondément perturbé. L'alternance anorexie-boulimie peut par exemple en témoigner. Les autres formes d'érotisation des besoins fondamentaux se font selon le même schéma.

Comme l'expérience clinique et la vie quotidienne en donnent de nombreux exemples, certaines tensions sont ressenties comme agréables et par conséquent contreviennent à la loi du fonctionnement de l'appareil psychique. Freud qui le constate ne peut plus dès lors se contenter d'énoncer la stricte équivalence entre le plaisir et détente d'une part, déplaisir et tension de l'autre. Il avait déjà anticipé cette difficulté qu'il va s'efforcer de résoudre dans *Au-delà du principe de plaisir*. Si l'on maintient que le fonctionnement de l'appareil psychique est régi par le principe de plaisir, plaisir et déplaisir étant la traduction qualitative de modifications quantitatives d'énergie, quelles corrélations établir entre elles s'il faut s'en tenir à cette définition économique ?

S'il existe des tensions plaisantes il convient de différencier le plaisir de la sensation de tension :

- La sensation de tension serait à mettre en rapport avec la valeur absolue de la quantité d'énergie investie.

- La gradation plaisir-déplaisir indiquerait la modification de la quantité d'investissement dans l'unité de temps³⁴ - la notion de rythme y ayant sa fonction.

Même s'il ne peut pas toujours répondre de façon satisfaisante aux problèmes que lui pose sa conception du principe de plaisir, Freud assigne toujours à ce dernier un rôle dominant dans la vie psychique. À la différence de ce qu'avance une certaine tradition philosophique de l'hédonisme pour laquelle la finalité de l'action humaine est le plaisir, Freud démontre que l'homme peut rechercher la douleur comme plaisir.

Il s'interroge en effet sur les formes de satisfaction que l'individu peut obtenir dans des situations où il devrait éprouver du déplaisir (*Unlust*)³⁵. Il s'agit notamment du plaisir préliminaire à l'acte sexuel, mais aussi de la satisfaction obtenue dans certaines formes du destin pulsionnel (refoulement ou sublimation) et enfin dans d'autres phénomènes douloureux, certains jeux de l'enfant, les souvenirs pénibles, les cauchemars, les névroses de guerre et traumatiques et les conduites d'échec.

- Le plaisir préliminaire³⁶ :

"Le plaisir préliminaire" (*Vorlust*), est le plaisir ressenti de la tension du désir avant l'accomplissement de l'acte sexuel. L'excitation sexuelle (qui pour Freud n'est pas à confondre avec la satisfaction) a pour effet d'élever le seuil du principe de plaisir en sorte que la tension puisse être éprouvée comme plaisir. Mais si "le plaisir préliminaire" devient trop important et se prolonge au-delà d'un certain temps, la force pulsionnelle fléchit, le processus ne peut continuer, car la douleur ressentie au niveau de l'organe peut conduire à sa détumescence réflexe qui apporte par sa détente un certain soulagement au sujet. Cependant dans ce cas "le plaisir terminal" n'étant pas obtenu par manque d'aboutissement à l'orgasme le sujet peut ressentir de cette insatisfaction sexuelle un sentiment de culpabilité.

Ce qui peut n'être qu'un incident ponctuel dans certains moments de la vie sexuelle de l'adulte, peut relever ailleurs d'une impuissance sexuelle permanente. Les raisons en

³⁴ S. Freud, "*Au-delà...*", op.cit., p.8.

³⁵ S. Freud, "... nous avons toute raison d'admettre que les sensations de douleur, comme d'autres sensations de déplaisir, empiètent sur l'excitation sexuelle et provoquent un état empreint de plaisir, au nom duquel on peut consentir au déplaisir de la douleur." *Pulsions et destins des pulsions*, in *Métapsychologie*. Op.cit., p. 173.

³⁶ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Op.cit., p. 113.

sont complexes, aussi bien psychiques que organiques. Pour Freud en particulier, c'est le cas des sujets dont l'enfance a été marquée par une trop grande "précocité sexuelle" et qui sont conduits à obtenir des plaisirs intenses au niveau d'une zone érogène quelconque avant la maturation génitale. De ce fait ils peuvent rester fixés à ces formes de satisfaction pulsionnelle, ne pouvant jamais parvenir à l'accomplissement de l'acte sexuel. Il peut en résulter, éjaculation précoce, manifestations de la sexualité sur le mode infantile ou fixations perverses, voyeuristes, exhibitionnistes, etc.

Comme Freud l'écrit dans *Métapsychologie* (1915) le but d'une pulsion est toujours la satisfaction (*Befriedigung*)³⁷. Cette satisfaction étant obtenue sans contrevenir au principe de plaisir, puisque seule la pulsion peut transgresser, sans le rompre, la barrière que constitue le principe de plaisir. La libido peut donc trouver sa réalisation dans la mise en jeu des pulsions qui peuvent emprunter différentes voies, se remplacer entre elles ou changer d'objet pour parvenir à ce but invariable qui est la satisfaction. Cependant il y a deux modes de destin pulsionnel dans lesquels la satisfaction obtenue fait problème au regard du principe de plaisir, la sublimation et le refoulement.

- La sublimation :

Dans la sublimation, la pulsion trouve sa satisfaction sans refoulement par changement d'objet et de but sexuel. Freud donne comme exemples de sublimation, l'art, la littérature, et l'activité intellectuelle ou scientifique en soulignant cependant que le type de satisfaction obtenue dans ces pratiques est comparable sur le plan psychique à celle obtenue par l'exercice de la sexualité même si elle est de moindre intensité. Ainsi deux formes de satisfaction pulsionnelle apparemment très différentes, l'une sublimateur et l'autre sexuelle sont mises en parallèle, voire même franchement apparentées³⁸. On sait que pour Freud, l'accomplissement du *Wunsch* (désir) passe par ses représentations, sa satisfaction étant avant tout une satisfaction de "l'être". A s'en tenir à la définition freudienne de la sexualité qui s'étend au-delà de la sphère génitale, force est d'admettre que la sublimation ne consiste pas dans la mise en jeu d'une libido "désexualisée", puisque Freud, comme on l'a vu précédemment, fait expressément référence à un éros platonicien redéfini comme amour, désir, sublimation et sexualité. Même s'il laisse planer quelques ambiguïtés sur le sens de la satisfaction sublimateur, Freud a sans doute l'intuition que la jouissance sexuelle n'est pas le tout de la jouissance, laquelle se situe au-delà du plaisir, ce qu'il articulera plus tard de façon plus précise³⁹.

- Le refoulement

Le refoulement, dont le motif et la finalité n'est rien d'autre que l'évitement du déplaisir, est un autre mode de destin de la pulsion ne pouvant pas atteindre son but de satisfaction. La raison de cet échec de la motion pulsionnelle tient à des résistances internes comme à des facteurs extérieurs. Mais le refoulement n'est pas sans produire

³⁷ S. Freud, "Le but d'une pulsion est toujours la satisfaction.", in *Métapsychologie*, Idées/Gallimard, Paris 1969. P. 18.

³⁸ S. Freud, "La sublimation consiste en ce que la tendance sexuelle ayant renoncé au plaisir d'organe éprouvé dans l'acte sexuel, elle le remplace par un autre but présentant avec le premier des rapports génétiques mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social". In *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1968.

³⁹ S. Freud, "...il s'agit de savoir si l'orgasme est la caractéristique du plaisir sexuel, ou si nous pouvons identifier le plaisir sexuel au plaisir en général." *Les premiers psychanalystes, Minutes (4) de la Société psychanalytique de Vienne*, Gallimard, Paris 1983. P. 187.

des rejets qui se manifestent comme des retours du refoulé. Telles sont les formations de l'inconscient par lesquelles la pulsion trouve une satisfaction partielle.

Ce sont notamment :

- Le rêve, qui est défini par Freud comme une forme privilégiée d'accomplissement du désir (*Wunsch*) et de sa satisfaction "hallucinatoire".

- Le mot d'esprit⁴⁰, dont Freud démontre sans ambiguïté que le plaisir qu'il permet d'obtenir est à chercher dans son côté formel.

- Le symptôme se manifeste sur plusieurs registres dans le champ de la subjectivité. Pour Freud le symptôme n'est pas seulement le message d'un désir refoulé il est aussi le lieu d'une satisfaction morbide. La fonction économique du principe de plaisir permet à Freud d'expliquer d'un point de vue topique pourquoi le symptôme peut être ressenti dans la conscience comme déplaisir, alors qu'en même temps il est source de plaisir dans l'inconscient. On comprend qu'il soit difficile de réduire le symptôme, le sujet y restant englué, partagé qu'il est entre l'envie d'en être débarrassé, et l'impuissance à s'en défaire en raison de la motivation inconsciente du symptôme. En effet, le motif et la finalité du refoulement dont se constitue le symptôme ne sont rien d'autre que l'évitement du déplaisir. Le sujet préfère donc en définitive s'accommoder du déplaisir éprouvé d'un symptôme familier, plutôt que d'encourir le risque d'affronter l'inconnu qu'engendrerait la levée du refoulement. Comment d'ailleurs le symptôme, qui par définition est un lieu de souffrance, pourrait-il apporter une jubilation morbide au sujet s'il n'était pas déjà un mode de réalisation de désir, dans lequel la pulsion se satisfait par retour de refoulé⁴¹ ? La réaction thérapeutique négative qui se traduit par l'échec de la cure est liée à l'impossibilité pour le patient de reconnaître son désir inconscient⁴².

Freud est ici à la frontière d'un champ situé au-delà du principe de plaisir. L'expérience clinique l'amène en effet à observer des phénomènes récurrents et douloureux, souvenirs pénibles, cauchemars, névroses de guerre ou traumatiques⁴³, symptômes invalidants et conduites d'échec, dont il veut pouvoir rendre compte.

Pour Freud il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la répétition⁴⁴, une tendance dont la pulsion s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir en se plaçant au dessus de lui, imposant au sujet l'épreuve d'une satisfaction morbide dont le caractère énigmatique est à déchiffrer. Il s'agit d'expliquer ces faits douloureux, dont la répétition est paradoxale au regard du principe de plaisir⁴⁵. Il faut attribuer à la pression exercée par cette tendance répétitive, aussi bien ces phénomènes récurrents et douloureux que les jeux répétitifs de l'enfant sources de plaisir pour lui. Ces jeux de l'enfant (*fort-da*) sont le plus souvent des élaborations symboliques, plus ou moins réussies, dont la fonction est de tamponner les effets douloureux d'expériences pénibles du passé. Au-delà du principe de plaisir, se manifestent les pulsions de mort, forces de déliaisons de la vie (*Thanatos*), qu'on ne peut pas saisir à l'état pur, car elles sont liées

⁴⁰ S. Freud, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Paris, Idées/Gallimard, 1971.

⁴¹ S. Freud, "Chronologiquement, la première force motivante, dans la formation des symptômes, est la libido." in *La naissance de la psychanalyse*. Paris, P.U.F., 1973. P. 185.

⁴² S. Freud, "Le Moi et le ça", *Op.cit.*, pp. 264-265 et pp. 291-293.

⁴³ S. Freud, "Principe de plaisir et névrose traumatique". In *Essais de psychanalyse*. *Op.cit.*

⁴⁴ S. Freud, "...on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir." "Au-delà du principe de plaisir", in *Essais de psychanalyse*, *op.cit.*

⁴⁵ S. Freud, "Dualisme des instincts. Pulsion de vie et pulsion de mort», ch. 6, in *Au-delà...*, *op.cit.*

aux pulsions de vie (*Eros*), tel est le nouveau dualisme pulsionnel⁴⁶ que Freud élabore au moment de produire sa seconde topique⁴⁷.

Il qualifie cette élaboration nouvelle de spéculation qu'il entend poursuivre jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Ce qui va le conduire par une méthode de raisonnement récurrent, à partir d'hypothèses vraisemblables pour en retrouver les fondements qu'il s'efforce d'articuler logiquement⁴⁸. On n'entrera pas dans le détail de cette élaboration, sauf à retenir, pour ce qui concerne notre travail, que toutes les manifestations, qui relèvent de *La pulsion de mort*, bien qu'au-delà et indépendantes du principe de plaisir ne sont pas nécessairement en opposition avec lui. Le problème des rapports entre les processus de répétition douloureux et traumatiques, et la domination du principe de plaisir reste en partie irrésolu. Très schématiquement, l'appareil psychique traite les tensions internes dont il est mal protégé de la même façon qu'il tamponne les excitations venues de l'extérieur. C'est-à-dire que la fonction de l'appareil psychique est de lier les charges énergétiques libres, la liaison renforçant la domination du principe de plaisir. L'essentiel n'est pas que ces transformations s'accompagnent de plaisir ou de déplaisir mais que les processus primaires (non liés) engendrent du point de vue du plaisir ou du déplaisir des sensations beaucoup plus intenses que les processus secondaires (liés). Freud met en corrélation "*ces sensations beaucoup plus fortes*" avec la jouissance sexuelle qu'il considère comme le plaisir le plus intense que l'homme puisse obtenir⁴⁹.

Freud porte sa réflexion aux confins du plaisir. Au-delà de son seuil, commence la jouissance dans ses rapports ambigus avec le plaisir et la douleur. S'il notait avec *L'Homme aux rats* "*que la jouissance comme plaisir extrême est en excès par rapport au plaisir*"⁵⁰, il le confirme dans Au-delà du principe de plaisir, en précisant "*que des impressions douloureuses peuvent être source d'une jouissance intense (Genuss).*" Le fait que les instincts de mort puissent faire obstacle au principe de plaisir, en se manifestant par des phénomènes répétitifs engendrant le plaisir dans la douleur amène Freud à envisager l'existence d'un *masochisme primaire*⁵¹, alors qu'auparavant il considérait que le masochisme était second, lié à un retournement du sadisme originaire sur la personne propre. Une difficulté nouvelle apparaît ici, en effet, si la douleur et le déplaisir peuvent être les sources d'une satisfaction en eux-mêmes, c'est-à-dire être des buts et non plus des avertissements, au regard du principe de plaisir, affirmer l'existence de tendances masochistes dans la vie pulsionnelle est très problématique du point de vue économique. Freud va s'efforcer de résoudre cette énigme dans *Les problèmes économiques du masochisme* (1924)⁵².

Dans ce texte il distingue trois formes de masochisme :

⁴⁶ S. Freud, "*Principe du plaisir et instincts de mort*". In, *Essais de psychanalyse*, op.cit.

⁴⁷ S. Freud, "*Principe du plaisir et instincts de mort*". In, *Essais de psychanalyse*, op.cit.

⁴⁸ J. Le Brun, "Réflexions sur la théorie freudienne à propos de *Au-delà du principe de plaisir*". Carnets n° 6 de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, oct. 1995.

⁴⁹ S. Freud : «*Nous savons tous par l'expérience que le plaisir le plus intense auquel nous puissions atteindre, celui que nous procure l'acte sexuel, coïncide avec l'extinction momentanée d'une excitation à haute tension. Mais la liaison de l'impulsion instinctive serait une fonction préparatoire, créant à l'excitation la possibilité de se résoudre définitivement dans le plaisir de décharge*». *Principe de plaisir et instinct de mort*, chap. 7 *Au-delà...*, op.cit. P. 79

⁵⁰ S. Freud, "*L'homme aux rats*", op.cit., p.19.

⁵¹ S. Freud, "*Au-delà...*", op.cit., p. 89.

⁵² S. Freud, "*Le problème économique du masochisme*". In *Névrose, psychose et perversion*.

- Un masochisme primaire érogène, comme mode d'excitation sexuelle, se caractérisant par le plaisir de la douleur.

- Un masochisme, comme expression de l'être, qui qualifie la perversion masochiste proprement dite.

- Un masochisme moral, comme mode de comportement, dominé par le sentiment inconscient de culpabilité, poussant le sujet à des conduites d'autopunition et d'échec.

Le masochisme érogène est le composant fondamental des deux derniers, et c'est sur lui que l'on portera l'attention dans ce travail :

Que la douleur puisse être ressentie comme plaisir s'explique par le fait que les pulsions de mort ne se manifestent jamais à l'état pur puisqu'elles sont étroitement nouées aux pulsions de vie. Elles se combinent dans des proportions variables, cependant il y a des cas où le "domptage" des pulsions de mort par la libido est incomplet. Il en résulte que la douleur et le déplaisir peuvent prendre une connotation de plaisir. Le masochisme érogène, d'une part est devenu une composante de la libido et, d'autre part il garde toujours pour objet l'être propre de la personne. Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de la phase de formation pendant laquelle s'est accompli cet "alliage" si important pour la vie entre la pulsion de mort (*Thanatos*) et la libido (*Éros*). Le masochisme érogène participe à toutes les phases du développement de la libido, en conséquence de quoi même la souffrance névrotique apparemment la plus détachée de la sexualité est investie libidinalement. Cette souffrance donne satisfaction au sentiment de culpabilité inconscient. Elle représente à ce titre le bénéfice le plus important de la névrose, qui s'origine du désir refoulé, inavouable, et dont la tendance masochiste est l'expression la plus tangible. Certains sujets qui ne peuvent pas renoncer à la satisfaction masochiste du sentiment inconscient de culpabilité, en viennent alors à opposer les plus vives résistances à la cure psychanalytique; ils l'accusent d'accentuer leur malheur, et l'interrompent dans ce que Freud qualifie de "*réaction thérapeutique négative*". Selon Freud même l'autodestruction de la personne qui a son origine dans la pulsion de mort ne peut pas se produire sans satisfaction libidinale⁵³. A cet égard, l'instinct de mort, ou encore pulsion de mort, dont Freud dit bien qu'il est étroitement lié à *Éros* ne peut pas se réduire au désir de mourir. Ce serait d'ailleurs une aberration sur le plan biologique car la vie ne veut pas mourir. Le désir de mort, que met en scène le fantasme de mourir du sujet, est en vérité sa volonté de s'abolir pour s'éterniser dans l'être, pour passer à la mémoire, pour être aimé et désiré. C'est ce que rencontre la clinique dans le témoignage de ceux qui heureusement ont réussi à manquer leur tentative de suicide. Le vrai suicide, comme acte authentique, est rare. L'histoire en donne quelques exemples, Empédocle, Socrate, mais pour l'accomplir, il leur a fallu l'ascèse raisonnée de toute une vie.

Tout au long de son oeuvre Freud montre combien sont complexes les rapports entre la satisfaction (*Befriedigung*), le plaisir (*Lust*) et d'autres sensations qui les excèdent, en force et en intensité. Ce sont les plaisirs extrêmes, la joie intense, la jubilation, l'extase ou la volupté, pour lesquels il utilise le plus souvent du terme de *Genuss* (traduit par jouissance) plutôt que celui de *Lust* (plaisir), et souligne leur caractère d'excès par rapport au principe de plaisir, dont la barrière est franchie dans ces cas. Ces manifestations peuvent être éprouvées comme sensations douloureuses, allant jusqu'à la répulsion, le dégoût ou l'horreur dans la mesure où le sujet n'arrive pas à s'en détacher. Il y a sans aucun doute dans l'élaboration de la pulsion de mort une approche

⁵³ S. Freud, "*Ces interprétations du mode de suicide par des accomplissements de désirs sexuels sont depuis longtemps familières aux psychanalystes. Sur la Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*", in *Névrose, psychose et perversion*. Op. cit.

de la jouissance que Freud ne conceptualise pas mais dont il cerne le champ en traçant la frontière qui la situe au-delà du plaisir. C'est ce qui constituera le point de départ de Lacan pour définir la jouissance.

Chapitre 3.

La conceptualisation de la jouissance
Dans l'enseignement de Lacan.

Les premières années de l'enseignement de Lacan sont occupées à la relecture de Freud à partir de l'aphorisme "*l'inconscient est structuré comme un langage*"; il trouve ses meilleurs arguments pour étayer sa thèse dans *La science des rêves*, *La psychologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. La jouissance y est prise dans le même sens que chez Freud. Pendant cette période, Lacan tire les conséquences logiques de ce qu'il a avancé en 1953 dans *Fonction et champ de la parole et du langage* : tout est signifiant dans l'expérience analytique ce qui fait que le sujet trouve la complétude de son être en se réconciliant avec son désir reconnu dans la "*parole pleine*". Le désir étant corrélé aux lois de la parole, don, échange, reconnaissance, pacte et alliance. Mais certains élèves de Lacan reprochent à cette théorie du tout signifiant d'effacer la distinction faite par Freud dans son texte *L'inconscient* (1915) entre la représentation de mot (*Wortvorstellung*) et la représentation de chose (*Sachvorstellung*) qui sont ensemble dans l'inconscient⁵⁴. Lacan répliquera que la représentation de chose (*Sachvorstellung*) est à lire comme un mot, autrement dit dans le registre du signifiant et non pas dans celui de l'image ou d'une chose. Il rappelle à ce propos, que dans le rêve, qui est une formation de l'inconscient, s'il apparaît une maison, elle peut bien être la maison du rêveur, il n'en reste pas moins que cette image est à lire "maison", comme un signifiant parmi les signifiants qui constituent la trame du discours du rêve, dont l'écriture en fait l'équivalent d'un rébus selon la définition de Freud. Pour étoffer cette argumentation, Lacan précise que Freud fait la différence entre *das Ding*, la Chose dont il n'y a pas de représentation et *die Sache*, les choses qui sont nommées par les mots. Freud parle bien de *Sachvorstellung*, représentées dans l'inconscient mais pas de *Dingvorstellung*. Lacan illustre son propos en expliquant que quand le sujet parle à quelqu'un pour lui dire qu'il se trouve sans un sou, mais que le mot lui manque, il retournera ses poches pour se faire entendre. C'est cela la représentation de chose; et l'inconscient n'est jamais à court pour l'exprimer dans le rêve. En fait la difficulté rencontrée par Lacan avec sa théorie du signifiant est ailleurs, en ceci que précisément pas tout est signifiant. C'est la raison pour laquelle Lacan procède à un véritable bouleversement dans ses élaborations⁵⁵ : de sa détermination par le signifiant il résulte que le sujet est divisé, ainsi son désir se loge dans la métonymie de la chaîne signifiante et de fait il devient impossible à dire (voir p. 9). Cette nouvelle conception fait apparaître que le désir n'est plus soumis aux lois de la parole mais à celles du langage (métaphore, métonymie). Plus le sujet s'avance dans la voie de sa réalisation, plus il subit les effets de sa destitution subjective et plus il se trouve confronté au morcellement de ses objets. Il faut donc interpréter au sujet son désir parce qu'il ne peut pas le reconnaître. Le désir étant situé dans la métonymie de la chaîne signifiante, il s'agit à présent pour Lacan de l'articuler au sexuel. Chez Freud, l'affaire est plus simple puisque par définition le *Wunsch* (désir) est sexuel, alors qu'il

⁵⁴ L'essentiel de ce débat se trouve dans le séminaire *l'Éthique de la psychanalyse*. Paris, Seuil 1986, pp. 55-86.

⁵⁵ J. Lacan, "*L'instance de la lettre dans l'inconscient*". In *Écrits*, op.cit.

peut y avoir une pente à idéaliser le désir lorsqu'il est défini à partir de sa détermination par le signifiant. Le sexuel étant soumis au primat du phallus, Lacan devra non seulement conceptualiser la notion de phallus, ce qui n'est pas fait chez Freud, mais aussi articuler en quoi le phallus est l'objet central, pivot dans l'économie du désir. Succinctement, on peut dire que la réponse apportée à ce problème est la suivante : au désir métonymique, Lacan donne son objet logé lui aussi dans la métonymie de la chaîne signifiante, c'est à dire un objet qui comme le désir est conforme à la structure de renvoi de la signification - sinon il y aurait une contradiction insoluble entre le désir et son objet. Cet objet est le phallus défini comme ce qui manque à la mère, donnant à l'enfant la signification des allées et venues de sa mère dans sa quête désirante - autrement dit, c'est le signifié du désir de la mère. Le phallus c'est la signification même. Pas d'autre signification du phallus que la signification⁵⁶. Objet manquant, il s'écrit (- ϕ). C'est l'objet imaginaire de la castration dans l'articulation du désir.

Le désir étant articulé au sexuel via le phallus, il reste que le signifiant ne permet pas de tout dire sur le désir, même si celui-ci se détermine à partir de la structure langagière incorporée. Mais "*pas-tout est signifiant*" pour le sujet qui a aussi à faire avec la jouissance, dont le statut est à élaborer.

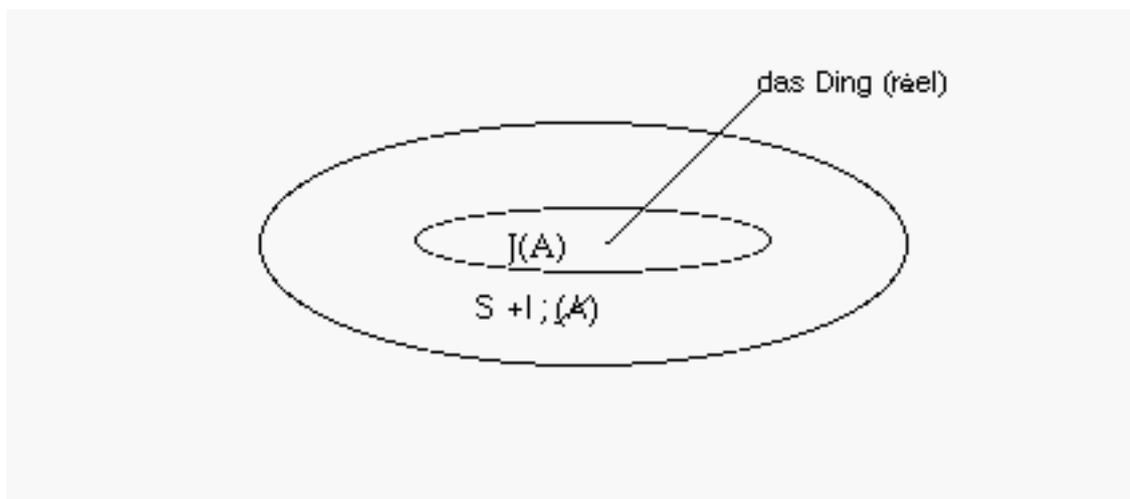
Pour définir la jouissance dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan n'emprunte plus le terme de jouissance au vocabulaire courant ni même à Freud qui le fait synonyme de plaisir intense ou de volupté, il l'importe du discours juridique dont c'est l'essence même de distribuer, de répartir et de rétribuer la jouissance. Comme on l'a écrit précédemment le terme d'usufruit rappelle que le terme de jouissance vient par une filiation étymologique et sémantique fort complexe de la conception augustinienne du couplage du *frui* et de l'*uti* (voir p. 3).

Lacan conceptualise la jouissance à partir du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, en 1960 où il affirme d'emblée son hypothèse de la capture de la jouissance par le signifiant. Il produit pour cela un objet en anneau⁵⁷ - dont il avait déjà fait usage dans *Fonction et champ de la parole et du langage*⁵⁸, et qui illustre la dialectique, présence-absence sans fin du signifiant. A présent, il place sur le corps de l'anneau le système des représentations symboliques et imaginaires (S, I) du sujet, et dans le trou central qu'il circonscrit, la Chose (*das Ding*) soit la jouissance placée ainsi au coeur même des représentations du sujet. Dans la mesure où, l'intérieur de l'anneau communique avec l'extérieur, cette propriété topologique de l'objet permet de bien comprendre que la jouissance peut être dite par Lacan dans un rapport "*extême*" au sujet. Ce néologisme souligne que la jouissance est à la fois ce qui est le plus étranger et le plus intime au sujet, tout en étant hors signifiant, c'est-à-dire dans le réel.

⁵⁶ J. Lacan, "*La signification du phallus*". In *Écrits*, op. cit.

⁵⁷ J. Lacan, "... en mettant *das Ding* au centre, et autour le monde subjectif de l'inconscient organisé en relations signifiantes, vous voyez la difficulté de la représentation topologique." in *L'Éthique...* op.cit., p. 87.

⁵⁸ J. Lacan, "...c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son intériorité centrale ne constitue qu'une seule région." "*Fonction et champ...*" in *Écrits* op.cit. P. 321.



On retrouve ici l'élaboration freudienne qui situe le champ de la pulsion de mort au-delà du principe de plaisir, à la frontière des traces mnésiques constitutives de l'appareil psychique. Que l'espace intérieur du tore, c'est-à-dire la Chose, soit en continuité avec l'espace extérieur, permet à Lacan de résoudre la difficulté à laquelle Freud a été confronté et qui l'a conduit à distinguer entre les tensions internes et les causes extérieures de tension et d'excitation. Selon Lacan il n'est plus nécessaire de faire cette distinction entre intérieur et extérieur du fait que les tensions sont toujours liées à des manifestations du réel qui fait intrusion, le plus souvent de façon douloureuse voire traumatique, dans le champ du sujet. Ainsi en est-il de la détresse fondamentale (*Hilflosigkeit*) du nouveau-né dont les causes peuvent être internes ou externes à l'organisme.

Cette première schématisation rend compte en même temps de cela : le sujet fait la structure de la Chose et donne son statut à la jouissance. En effet la jouissance est toujours éprouvée par le corps, mais si elle reste ineffable et indicible, elle peut cependant être cernée par l'appareil langagier, à partir de la parole et de l'écrit dans le discours. Avec le tore, on dispose d'un objet topologique dont la structure "pas-toute signifiante" permet de combiner la jouissance et le signifiant dans leur rapport d'inclusion-exclusion par où ils s'opposent tout en se faisant bord⁵⁹.

La présentation par cet objet torique des rapports du sujet à la jouissance, fait apparaître une opposition polaire entre⁶⁰ :

- D'une part, la jouissance qui est du côté de la Chose.
- D'autre part, le désir qui est pour le sujet le désir de l'Autre. L'Autre est défini comme lieu du signifiant où le désir s'articule à la Loi. Cette Loi primordiale de l'interdit de l'inceste est consubstantielle aux lois du langage. Mais si le désir, soumis à la Loi, peut constituer une défense du sujet dans son rapport à la jouissance⁶¹, il est en

⁵⁹ Lacan introduit cette topologie moebienne dans son séminaire *L'identification* (non publié) 1961-1962. On sait qu'il n'en restera pas à cette notion intuitive de l'objet comme support de la pensée, il utilisera d'autres objets moebiens, comme métaphores puis comme structures même rencontrées dans l'expérience psychanalytique.

⁶⁰ J. Lacan, "Du trieb de Freud", *Écrits.*, p. 853.

⁶¹ J. Lacan, "Dire que l'Autre c'est la loi, ou que la jouissance en tant qu'interdite c'est la même chose." Leçon du 4 avril 1962, in *L'identification* (non publié).

même temps au principe d'une transgression de la Loi qui ouvrira au sujet l'accès à la jouissance. Cela sera précisé plus loin.

D'emblée cette présentation par cet objet tranche sur la question de l'origine. En donnant la primarité au signifiant, dans son antériorité logique et non pas chronologique, on peut poser l'existence d'une jouissance originaire dans l'après-coup de l'incidence du langage. Elle n'existe que pour autant que le signifiant lui donne consistance. Du coup la notion d'objet perdu prend un autre sens. L'objet primordial aura été perdu "réellement" depuis toujours et à jamais pour le sujet, du seul fait que le signifiant donne rétroactivement cette signification à la perte même qu'il engendre. Autrement dit, l'objet primordial est un manque structural dont procède le désir. Ce manque n'est pas consécutif à la perte d'un objet réel qui aurait été source de satisfaction pour le sujet. Plutôt est-ce parce que l'objet retrouvé se substitue à ce manque, sans apporter au sujet la satisfaction idéale que s'engendre pour lui la nostalgie de l'objet perdu à l'origine. Comme le montre cette schématisation, la Chose (*das Ding*) vient à la place de l'objet premier perdu de toujours, que le sujet dans sa quête désirante cherche à retrouver à partir de coordonnées de plaisir ou de déplaisir, enregistrées dans l'inconscient sous la forme des traces mnésiques que Lacan traduit en termes de signifiant. Au lieu de la Chose inaccessible, le sujet ne fait que retrouver des objets substitutifs que sont les objets du fantasme, ce dernier masquant la dimension de la Chose. Ce vide est au centre du système du sujet, cette perte résulte après coup de la constitution de l'appareil psychique. La Chose n'existe qu'à partir de l'incidence du signifiant dans le réel, elle est une création du signifiant, un codage linguistique premier de l'irreprésentable et de l'imprononçable. Freud le fait bien remarquer en notant par exemple que la douleur arrache un cri au sujet. Or c'est d'abord par le cri, notamment chez le nouveau-né que l'on a une première appréhension de la Chose, qui autrement resterait dans la plus grande indétermination. Lacan illustre cette notion de la Chose par la métaphore du vase comme création signifiante plutôt que comme façonnement de la matière. Le vase est une création signifiante, circonscrivant le vide intérieur de la Chose qui auparavant n'existait pas. Ce qui signifie que le réel est appréhendé par la médiation du langage et non pas directement, ou autrement dit, que c'est un réel tissé par le symbolique - raison pour laquelle Lacan le nomme "*être*", comme cela a été précisé auparavant.

Le séminaire, *L'éthique de la psychanalyse* s'organise autour de la définition de la Chose, corrélée au réel de la jouissance et de sa fonction dans l'économie subjective ; celles-ci qui sont interrogées à partir de l'expérience psychanalytique, mais aussi sous l'éclairage apporté par la philosophie, la littérature, la tragédie, l'art, la religion et la science. Dans ce séminaire Lacan introduit la jouissance de façon conceptuelle dans son enseignement, alors qu'auparavant il en parlait comme Freud pouvait le faire, au sens courant que ce mot a dans le vocabulaire.

La Chose "ça parle", disait et écrivait Lacan dans *La Chose freudienne*⁶² en 1955. Il en fait le lieu d'énonciation de la vérité, et plus précisément, le lieu même du sujet de l'énonciation, le lieu de ce Je imprononçable qui se distingue du sujet de l'énoncé. A cette époque Lacan ne distinguait pas encore de façon tranchée l'Inconscient du ça, défini par Freud comme réservoir des pulsions silencieuses. L'équivalence faite dans un premier temps par Lacan entre ces deux entités résulte de la seconde topique articulée par Freud dans laquelle il avance que le refoulé se confond avec le ça (*Es*) qui se distingue du Moi et du Surmoi. De même pour Lacan au début de son enseignement le

⁶² J. Lacan, "*La chose freudienne ou sens du retour à Freud*". In *Écrits*, op.cit.

désir et la jouissance sont quasiment synonymes, comme ils le sont pour Freud qui fait parfois usage du terme de Lust pour désigner le désir (*Wunsch*) ou le plaisir.

Dans *L'éthique*, la Chose est d'abord présentée comme l'Autre préhistorique, impossible à oublier. Pour l'enfant c'est d'abord la mère qui en occupe la place et en remplit la fonction. La Loi primordiale de l'interdiction de l'inceste, consubstantielle aux lois du langage, la désigne comme premier objet à désirer. L'inceste ou le désir pour la mère est le désir fondamental comme Freud l'articule. Mais pour que la parole subsiste il faut que la mère soit interdite. Car si la mère pouvait satisfaire entièrement le désir du sujet, les demandes deviendraient inutiles, la parole s'abolirait et le désir qui se détermine de la demande s'éteindrait, le sujet comme parlant disparaîtrait à son tour. L'interdiction de l'inceste est la condition même de possibilité de la parole et c'est ce que l'expérience clinique nous enseigne. Parce que la mère est en défaut, qu'elle manque, qu'elle ne peut pas répondre de façon entièrement satisfaisante aux demandes du sujet, celui-ci peut désirer autre chose qu'elle n'est pas en mesure de lui donner. En définitive, comme objet premier d'attrait pour le désir (qui est avant tout le désir d'inceste), la Chose en vérité serait un lieu de désolation, de malheur et de souffrance pour le sujet si ce désir venait à se réaliser. Du fait même qu'elle est déterminée rétroactivement comme un lieu vide, à partir de l'incorporation de la structure langagière dont se définit l'inconscient, l'accès de la chose est barré au sujet par le signifiant qui donne son support à la Loi. Le signifiant présentifie l'absence de la Chose, comme la place d'un manque, d'un rien à préserver, pour que le désir puisse exister, en tant qu'il s'origine d'un manque à être du sujet.

- Après Freud, Lacan va illustrer à travers les figures tragiques d'Œdipe et d'Antigone ce qu'il en coûte au sujet, malgré lui mais avec son consentement, d'accomplir l'Atè familial, marqué par un désir incestueux (celui de Jocaste et d'Œdipe), réalisé à leur insu. Œdipe qui veut savoir jusqu'au bout, Antigone animée d'un désir pur, consentent, chacun à leur façon, au désir de l'Autre, qui n'est pas sans une certaine face d'opacité. Le désir de l'Autre, qui a présidé à leurs destinées, est un désir criminel qui a échappé à toute médiation de la Loi. Pour maintenir l'unicité de l'Atè familial, Œdipe et Antigone accomplissent le destin qui les mène chacun jusqu'à cette limite extrême où l'être du sujet s'abolit, c'est-à-dire où il est frappé par la seconde mort (la mort symbolique) avant même que ne survienne la mort physique du corps (première mort). Dans cette articulation que le poète tragique met si bien en perspective, Lacan distingue le fading du sujet divisé par le signifiant, de l'abolition de l'être qui résulte de la rupture de ses attaches signifiantes et plonge le sujet dans le "*désêtre*" de la Chose, le hors signifié, c'est-à-dire le réel. Dans *L'éthique de la psychanalyse*, en référence à la tragédie antique, Lacan pose à l'horizon de l'accomplissement du désir par le sujet, l'assomption de son "*être-pour-la mort*", terme qu'il emprunte à Heidegger⁶³. Sur ce versant de l'éthique, il s'agit de la tragédie du désir. Cela peut se comprendre, si l'on définit le désir de l'homme comme le désir de l'Autre, et si l'on s'aperçoit que le désir n'est pas aussi désirable qu'on l'imagine, puisqu'il s'agit de l'acceptation de l'Atè⁶⁴ que

⁶³ Pour Heidegger *l'Etre-là (Dasein)* de l'homme trouve les conditions de sa finitude et de sa nullité dans *l'Etre-pour-la mort*. Lacan empreinte ce terme à Heidegger pour désigner le sujet divisé (\$) qui, de sa détermination par le signifiant qui le représente, subit un effet de mortification et d'annulation.

⁶⁴ J. Lacan, "*...ce que le sujet conquiert dans l'analyse, (...) c'est sa propre loi (...). Cette loi est d'abord toujours acceptation de quelque chose qui a commencé de s'articuler avant lui dans les générations précédentes, et qui est à proprement, l'Atè. L'Atè, pour ne pas toujours atteindre*

véhiculent les paroles fondamentales qui donnent son sens au désir du sujet. Mais il y a un autre versant qu'une certaine tradition du théâtre antique illustre fort bien dans le fait que parfois la représentation de trois tragédies pouvait être suivie par celle d'une comédie. Or dans la comédie, il s'agit de la consommation de la jouissance. Ce n'est pas du tout le badinage obscène de la comédie moderne qui tourne cela en dérision. La jouissance, dans la comédie antique est certes consommée par des hommes, provoquant le rire, mais puisque les Dieux sont là derrière à les pousser dans le dos, la dimension d'une autre forme du tragique est très présente. Quand Lacan énonce que la vie n'est pas tragique, mais qu'elle est comique, c'est ce qu'il veut faire résonner. Bref, ce qui se passe dans la vie de tous les jours est à prendre au sérieux, sans qu'il soit cependant nécessaire d'exagérer, ce que fait en général le névrosé. L'éthique du sujet dans la psychanalyse se réfère au désir et au réel de la jouissance, qui se déterminent de la structure dans un rapport à une vérité qui n'est pas universelle mais spécifique à chacun : le sujet ne peut que la "*mi-dire*", parce qu'elle est "*pas-toute signifiante*".

Pour définir le champ central de la Chose Lacan se réfère à des auteurs qui se situent dans des registres différents. Ce sont notamment :

- Des philosophes de l'antiquité grecque, Platon et Aristote essentiellement. Pour Lacan, Platon et Aristote ont placé dans la Chose le Souverain Bien comme lieu d'une harmonie suprême auquel aspire l'être humain, parce que par définition sa nature est d'essence divine. Les désirs sexuels bien que reconnus sont ravalés au rang de manifestations bestiales - alors que ce sont ces désirs qui intéressent la psychanalyse.

- Dans la poésie courtoise, selon la lecture de Lacan, la Dame vient à la place de la Chose. Pour autant qu'il s'agisse d'une sublimation du désir, l'amour courtois est une pratique de la lettre, adressée à l'être dont l'inaccessibilité est organisée par des règles très précises. Comme le dit Lacan, l'objet - c'est-à-dire la Dame - y est élevé à la dignité de la Chose. La jouissance que le sujet peut en obtenir tient au plaisir de désirer par le biais de la passion amoureuse. Il s'agit bien là d'une satisfaction pulsionnelle par détournement de son but et de son objet sexuel, soit en définitive, d'une jouissance attenante à la tension du désir suspendu, retenu, avant que cette satisfaction ne soit court-circuitée par l'irruption de la jouissance sexuelle.

- Sade à l'inverse, vise à articuler les lois d'une conduite sexuelle non sublimée qui permettraient au sujet de parvenir à la jouissance sans entrave. Il veut franchir toutes les limites imposées par les lois humaines, pour accomplir prétendument celles de la nature qui procède à l'anéantissement de toutes les formes existantes afin de les remplacer sans cesse. Les héros de Sade se mettent au service de "*l'Être suprême en méchanceté*" (mis à la place de la Chose) supposé animé d'une volonté de jouissance sans entrave, et se font l'instrument de cette volonté. En forçant le consentement des victimes, c'est-à-dire en visant l'abolition de leur être frappé ainsi de la seconde mort, on les livre à l'ordalie de cet Autre obscène et cruel, dont la jouissance ne trouverait sa satisfaction que dans le morcellement de tous ces corps soumis à l'arbitraire de ses caprices. Ce qui fait apparaître que l'exigence du Surmoi n'est pas la Loi symbolique dont s'ordonne le désir. Au terme d'un parcours fantasmatique plus qu'atroce mais d'une grande rigueur logique, Sade démontre que le chemin pour parvenir à la jouissance est semé d'obstacles quasi insurmontables. Cela signifie qu'au-delà d'une certaine limite, quand le sujet s'avance dans la direction d'une jouissance sans frein, le corps se morcelle. Comme en prémisses à la théorie de l'objet partiel, Sade produit une maxime qui si elle n'est pas

au tragique de l'Atè d'Antigone, n'en reste pas moins parente du malheur." *L'éthique de la psychanalyse*. Op.cit., p. 347.

explicitement écrite dans son texte est formulée par Lacan de la façon suivante : "*J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir*"⁶⁵. Ayant fait transgresser toutes les lois, et franchir tous les obstacles à son héros Dolmancé dans *La philosophie dans le boudoir*, Sade finit par lui faire conclure que l'on a beau vouloir jouir de la mère de toutes les façons possibles elle reste à jamais interdite⁶⁶.

Tous ces exemples montrent que si le bien peut être indexé d'un plaisir, la jouissance est d'un autre registre. La jouissance se présente comme enfouie dans ce champ central de la Chose, cernée par une barrière qui en rend l'accès impossible au sujet. La jouissance, qui n'est pas le plaisir, est nocive, elle est un mal pour le sujet parce qu'elle est au principe de son abolition. En témoignent :

- L'hystérique, qui s'en détourne par dégoût.
- L'obsessionnel, qui n'ose pas s'en approcher par peur d'y être englouti.
- Le pervers, dont le plaisir (et non pas la jouissance) consiste à forcer l'autre à jouir, c'est-à-dire à le faire souffrir.
- Seul le psychotique en définitive est plongé, englué dans la jouissance. Ce qu'il peut dire de la douleur qu'il en ressent, à son corps défendant, montre bien comme elle est intenable pour le sujet.

D'où ce paradoxe : comment le sujet désirant peut-il être à la quête de la jouissance, alors qu'elle comporte dans son atteinte l'abolition subjective? Tel est le point de départ de Lacan concernant la dimension de la jouissance.

Puisque le désir est corrélé à la Loi, une transgression est nécessaire, pour parvenir à la jouissance. Or pour le sujet cette transgression est doublement impossible.

- D'une part pour des raisons biologiques, parce que la loi du plaisir (liée aux forces de liaison de la vie) qui dépend de l'homéostasie du corps propre (c'est une loi quasi réflexe), oppose une barrière naturelle à tout excès de jouissance (liée aux forces de déliaisons de la vie) rendant celle-ci impossible, sauf à ce que le corps en dépérisse.

- D'autre part pour une raison de structure. En effet Freud fait du principe de plaisir régulant le fonctionnement de l'appareil psychique une véritable métaphore de l'appareil homéostatique du corps propre. Lacan articule que la Loi (qui dépend du langage) s'érige sur la loi du plaisir en interdisant la jouissance au sujet. C'est-à-dire que la Loi fait d'une barrière presque naturelle, un sujet divisé, barré de la jouissance. Selon Freud c'est par la mise en jeu de voies de dérivations de plus en plus nombreuses, comme des shunts au niveau des processus primaires⁶⁷, que l'excès d'énergie qui pourrait pénétrer dans le système "*psi*" est abaissé. Pour Lacan le principe de plaisir consiste à transporter le sujet de signifiant en signifiant afin de tamponner tout excès de jouissance. Le signifiant fait halte à la jouissance; et si l'on peut parler de sujet du désir qui dépend de ses représentations, en revanche il n'y a pas de sujet de la jouissance, parce que dans la jouissance, qui ne peut être éprouvée que du corps, le sujet s'abolit⁶⁸.

⁶⁵ J. Lacan, "*Kant avec Sade*", in *Écrits.*, p.769.

⁶⁶ Sade : « *Adieu chevalier ; ne va foutre madame en chemin, souviens-toi qu'elle est cousue et qu'elle a la vérole* ». *La philosophie dans le boudoir*, Paris, collection 10/18, 1972, p. 310.

⁶⁷ C'est le premier schéma proposé par Freud dans son "*Esquisse d'une théorie scientifique de l'appareil psychique*", in *La naissance de la psychanalyse*. Paris, P.U.F. 1973.

⁶⁸ J. Lacan, "*Dire qu'il n'y a de jouissance que du corps, vous refuse les jouissances éternelles, aussi bien que la possibilité de repousser la jouissance dans les lendemains qui chantent, mais répondant à l'exigence de vérité du freudisme, ce principe nous oblige à poser la question de la*

En somme on peut dire qu'il n'y a de jouissance que du corps, que seul le corps peut jouir, et qu'un corps d'ailleurs c'est fait pour jouir⁶⁹. En définitive seule la pulsion permet au sujet de parvenir à la satisfaction sans rompre le fonctionnement de l'appareil psychique. C'est donc en s'appuyant sur les rails de la Loi, et non pas en transgressant celle-ci, que le sujet peut parvenir à une jouissance satisfaisante et non pas nocive.

Avec ce terme unique de jouissance, Lacan fait une économie conceptuelle considérable, puisque sous ce vocable très exceptionnellement utilisé par Freud, se rapportent toutes les modalités de la jouissance (*Genuss*) qu'il a pu décrire : déplaisir, insatisfaction, douleur, dégoût, masochisme érogène, libido et jouissance sexuelle. Elles sont distinctes, mais il faudra les déployer dans leurs articulations à la problématique du sujet.

- Ainsi s'ouvre le champ de la jouissance⁷⁰. Lacan avait souhaité qu'il fût appelé *Le champ lacanien*, considérant que c'était sa contribution la plus importante au freudisme.

La jouissance est interdite à celui qui parle comme tel⁷¹, parce que c'est la condition même de possibilité de la parole. Il en résulte que la jouissance ne peut être dite qu'entre les lignes (inter-dite) par le sujet de la Loi, c'est-à-dire par le sujet divisé entre le désir qui vient de l'Autre et la jouissance qui est dans la Chose.

Articuler que la jouissance est d'abord impossible, puis inter-dite, c'est-à-dire lisible entre les lignes, signifie qu'à partir de son appareillage par le langage, elle est chiffrée par l'inscription des traces mnésiques constitutives de l'appareil psychique. Cette notion de chiffrage va conduire Lacan à élaborer le statut de la jouissance selon différentes modalités se déployant de la jouissance de l'Autre comme impossible et interdite, à la jouissance phallique corrélée à la Loi dont l'incidence s'effectue dans l'Œdipe. Mais Il y a une part de jouissance qui échappe à la prise du signifiant et que Lacan va conceptualiser comme un plus-de-jouir dans l'objet a. Ce plus-de-jouir qui est à entendre de deux façons différentes à savoir :

- D'une part, qu'il n'y a plus de jouissance, qu'elle est perdue du fait du signifiant.

- D'autre part, il y a un reste de cette jouissance qui échappe au signifiant sous la forme de l'objet a. Celui-ci commémore la jouissance perdue tout en étant lui-même le principe d'un bonus de jouissance.

Il y a une autre forme de jouissance, qui n'apparaît pas encore en cette période de l'enseignement de Lacan, c'est la jouissance spécifiquement féminine. Cette jouissance féminine n'a jamais été prise dans le procès de la signifiante, d'où l'énigme qu'elle a

jouissance en la regardant en face, c'est à dire à prendre au sérieux ce qui se passe dans la vie de tous les jours". La logique du fantasme (non publié), leçon du 7 juin 1967.

⁶⁹ J. Lacan, "La jouissance ne peut qu'être identique à toute présence des corps. La jouissance ne s'appréhende, ne se conçoit, que de ce qui est corps, et d'où jamais pourrait-il surgir d'un corps quelque chose qui serait la crainte de ne plus jouir. Ce que nous indique le principe de plaisir, s'il y a une crainte, c'est celle de jouir, la jouissance étant une ouverture où ne se voit pas la limite. De quelque façon qu'il jouisse, bien ou mal, il n'appartient qu'à un corps de jouir ou de ne pas jouir. C'est la définition que nous donnerons à la jouissance ; pour ce qui est de la jouissance, nous reportons la question à plus tard." Leçon du 27 avril 1966. *L'objet de la psychanalyse*. Non publié.

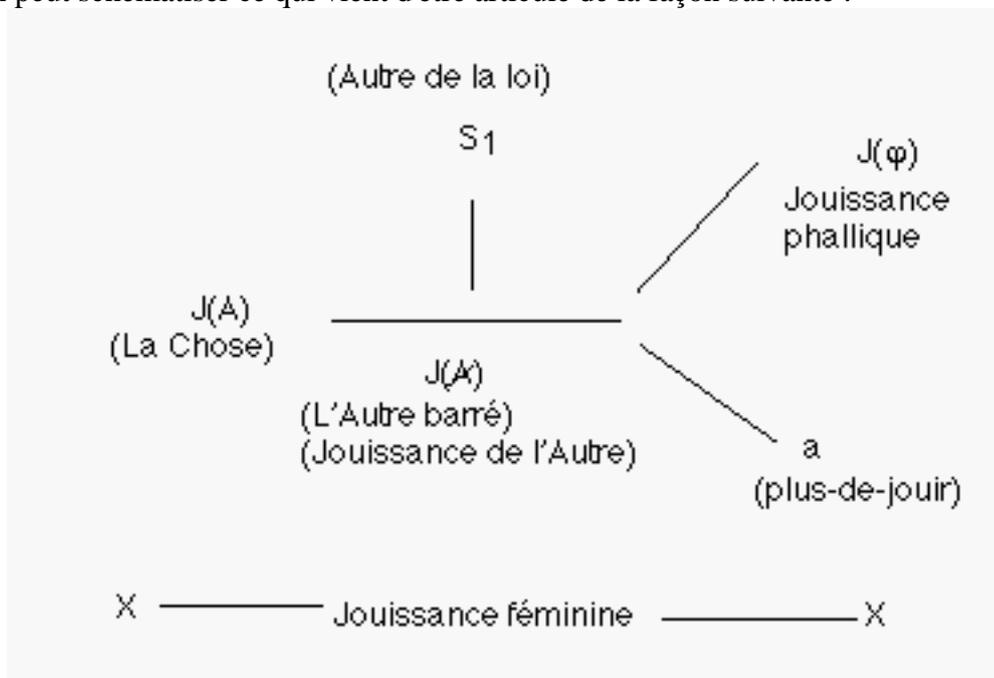
⁷⁰ J. Lacan : « Mais enfin qu'importe pour ce qui est du champ de la jouissance – hélas, qu'on n'appellera jamais, car je n'aurai sûrement pas le temps même d'en ébaucher les bases, qu'on appellera jamais le champ lacanien, mais je l'ai souhaité – il y a des remarques à faire ».

L'envers de la psychanalyse, p. 93. Paris, Le Seuil 1991.

⁷¹ J. Lacan, "Subversion..." in *Écrits*, p. 821.

toujours posée aux hommes, comme en témoigne le mythe de Tirésias. Elle est "*le continent noir*", comme l'écrit Freud pour signifier que le mystère de la féminité, reste, pour lui, entier⁷².

On peut schématiser ce qui vient d'être articulé de la façon suivante :



- La jouissance de L'Autre (J(A)), est la jouissance originare, posée comme mythique, celle qui est dans la Chose. Elle ne prend son sens que rétroactivement de l'incidence du signifiant (S) qui en barre l'accès au sujet. Le mythe freudien de Totem et tabou la représente comme étant celle du père de la horde.

- La jouissance phallique (J(φ)), est la jouissance qui résulte de son codage par le signifiant et prend sa signification phallique dans l'Œdipe.

- l'objet a, est le plus-de-jouir, soit le reste de jouissance qui échappe au procès de la signifiante tout en s'en produisant.

- X, désigne la jouissance féminine et son énigme en tant qu'elle n'a jamais été prise dans le langage.

On a vu précédemment comment Lacan représentait la Chose par certaines figures. Mais fondamentalement la Chose, c'est le corps propre dans sa présence animale avec sa pulsation de jouissance. L'instance du signifiant, par incorporation de la structure langagière dont se définit l'inconscient, va opérer une séparation radicale entre la jouissance qui est dans la Chose et le désir qui vient de l'Autre. Il s'agit là de la subjectivation du corps, c'est-à-dire de la prise de celui-ci par le signifiant qui a pour effet une mortification de la jouissance, soit la perte irrémédiable de la jouissance à laquelle le sujet de la Loi doit consentir pour exister dans la parole comme désirant. En définitive l'inconscient structuré comme un langage est cette coupure qui s'ouvre et se referme selon la scansion temporelle du déroulement diachronique de la parole du sujet. Le sujet, en tant qu'il est divisé par le signifiant entre l'énoncé et l'énonciation, se définit comme la fente coextensive à la coupure de l'inconscient.

⁷²S. Freud, "*De la vie sexuelle de la petite fille nous en savons moins que celle du petit garçon (...); la vie sexuelle de la femme adulte est bien encore pour la psychologie un dark continent*". In *La question de l'analyse profane*. Gallimard, Paris 1986. P. 75.

Il y a une énigme, toujours irrésolue à ce jour, qui est de savoir pourquoi, l'homme est le seul être parlant parmi toutes les espèces animales. Sur ce point il faut se contenter d'une réponse approximative et peu satisfaisante : c'est parce que le corps de l'homme présenterait une affinité particulière avec le langage, sur laquelle la neurobiologie n'a pas encore apporté la moindre lumière. On ne sait pas si l'homme parle parce que sa jouissance est en défaut ou si c'est parce qu'il parle que sa jouissance est en défaut.

La jouissance c'est le réel de "*l'être*", qui peut se caractériser comme ce rapport dérangé du sujet à son propre corps⁷³, au point que l'homme colore de jouissance tous ses besoins les plus fondamentaux, alors que cela ne s'observe jamais comme tel dans le règne animal. Pour éclairer le sens d'une supposée jouissance originaire, qui serait une jouissance pure de "*l'être*", délestée de son parasitisme langagier, Lacan interroge non sans ironie, les amours de la blatte et du cafard, de la mante religieuse et des batraciens, le long orgasme des libellules, la jouissance de l'arbre et du lys des champs, celle de la bactérie, voire encore celle du chimpanzé si proche de l'homme quand il se masturbe. Mais on ne peut rien en savoir faute du témoignage de ces différents êtres. Sa thèse est de donner la primarité au signifiant. En effet la jouissance ne commence à exister et ne nous intéresse qu'à partir du moment où on parle. De ce fait même, elle va en subir une profonde modification⁷⁴, Car pour l'être parlant, la vie, la mort ne prennent leur caractère de drame qu'à partir de l'existence de la jouissance⁷⁵. C'est l'éternelle question de l'origine qui est posée là. Or pour la psychanalyse, le réel de l'origine ne prend son sens que dans l'après-coup des effets observables de la structure de langage. La psychanalyse donne des solutions différentes à cette question dont le fondement est toujours le même, puisqu'il s'agit de donner consistance à un réel impossible à dire. Ses réponses peuvent être mythiques (*Totem et tabou*, *Œdipe* pour Freud, *Mythe individuel du névrosé* pour Lacan), ou fantasmatique (fantasme originaire pour Freud, fantasme fondamental pour Lacan). Lacan y ajoute l'approche du réel par des formalisations mathématiques (lettres et mathèmes) ou par l'usage de la topologie (les graphes, les surfaces et les noeuds).

On a dit précédemment que si l'on peut parler du sujet du désir, qui dépend de ses représentations, en revanche il n'y a pas un pur sujet de la jouissance, parce que dans la jouissance, le sujet s'abolit. Il n'y a de jouissance que du corps en sorte qu'elle est ineffable. On ne peut donc que cerner son champ par des voies différentes par où elle peut s'approcher. C'est ce que va faire Lacan pour définir la dimension de la jouissance,

⁷³ J. Lacan, "*Il y en a un en effet, un entre tous qui n'échappe pas à une jouissance particulièrement insensée, et que je dirais locale, au sens d'accidentelle, sous la forme organique qu'a pris pour lui la jouissance sexuelle. Il en colore de jouissance tous ses besoins élémentaires qui ne sont, chez les autres êtres vivants, que colmatage au regard de la jouissance. Si l'animal bouffe régulièrement, il est clair que c'est pour ne pas connaître la jouissance de la faim.*" Leçon du 19 janvier 1971, in ...Ou pire (non publié).

⁷⁴ J. Lacan, "*Je parle de ce que j'ai pour vous accentué, à savoir la perturbation profonde de la jouissance, en tant que la jouissance se définit par rapport à la Chose, par la dimension de l'Autre comme tel. En tant que cette dimension de l'Autre comme réel, en tant que cette dimension de l'Autre se définit par l'introduction du signifiant*". Leçon du 28 mars 1962, in *L'identification* (Non publié).

⁷⁵ J. Lacan "*Qu'est-ce que les histoires, sinon une immense fiction ? Qu'est-ce qui peut assurer un rapport du sujet à cet univers des significations, sinon que quelque part, il y ait une jouissance ? Ceci il ne peut l'assurer qu'au moyen d'un signifiant et ce signifiant manque forcément.*" Leçon du 5 décembre 1962, p. 58, in *L'angoisse*. Seuil, Paris 2004

non sans équivoquer avec *lalangue* pour en élaborer la dit-mention (le dire) et la dit-mansion (le lieu du dire).

Tout au long de son enseignement Lacan fera référence au mythe de *Totem et tabou*⁷⁶, qu'il considère comme le mythe freudien de la jouissance et des lois (interdit de l'inceste, lois de l'exogamie, loi du Surmoi), venant compléter le mythe oedipien, qui est celui du désir et de la Loi⁷⁷.

Pour éclairer le sens d'une supposée jouissance originaire Lacan commente *Totem et tabou* de la façon suivante :

Freud pose qu'à l'origine de l'humanité, était la horde primitive dont le mâle dominant se réservait la jouissance de toutes les femmes. Elles étaient interdites à tous les autres mâles, qui étaient ses propres fils. Ce tyran de la horde exerçait sur eux un droit de vie et de mort sans recours. Impossible pour ses fils de lui dérober la moindre parcelle de jouissance.

Le désir et la jouissance sont donc confondus au niveau du chef de la horde dont le caprice fait loi pour le groupe. Ce tyran représente bien le pur sujet mythique de la jouissance sans entrave. C'est une figure du Surmoi, dont les impératifs, se manifestent de façon aberrante au regard des exigences de la Loi⁷⁸. Car sa fonction n'est pas seulement d'interdire mais aussi de poser des limites qui ont un rôle pacificateur et apaisant. Voilà donc à travers ce tyran originaire, dans sa présence animale, une incarnation mythique de la Chose innommable. Encore ne voyons nous jamais dans le règne animal pareille cruauté. Jouir de toutes les femmes, qui est son privilège exclusif, est présenté comme le modèle même de la jouissance absolue⁷⁹. Cela conjugue en lui, tout ce qui de la jouissance, serait subjectivement et objectivement celle de l'Un seul. C'est pourquoi poser l'hypothèse de cette jouissance originaire ne va pas sans qu'il faille éclairer le double sens de ce génitif que comporte la formulation même de ce jouir de toutes les femmes.

- Du côté du mâle :

- Sur le versant objectif, jouir de, signifie que c'est de l'ensemble de toutes les femmes prises comme objets qu'il jouit, l'accent est mis sur le sens de possession. Bref il peut en principe en faire ce qu'il en veut, en jouir sexuellement ou jouir de les découper en rondelles.

- Sur le versant subjectif, jouir de veut dire, qu'il peut jouir avec n'importe laquelle, de la même façon indistinctement. Autrement dit, même à les prendre une par une il peut croire que c'est toujours la même, parce qu'il les confond toutes.

⁷⁶ S. Freud, *Totem et tabou*, Payot, Paris 1973.

⁷⁷ On trouve l'essentiel de cette analyse dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Seuil, Paris, 1991. Op.cit.

⁷⁸ Si pour Freud le Surmoi est l'héritier du complexe d'Oedipe comme une part d'obscur et de non liquidé. Pour Lacan, c'est la part incomprise de la Loi qui ne peut pas être complètement intégrée par le sujet et qui se manifeste en lui de façon paradoxale, obscène et féroce, comme une rupture, une scission dans le système symbolique intégré par le sujet.

⁷⁹ J. Lacan, "*Cette jouissance que je viens de définir comme absolue, celle du tyran, dans le mythe. C'est celui qui confond dans sa jouissance toutes les femmes, (...) c'est dire qu'on ne sait pas de quelle jouissance il s'agit. Est-ce la sienne ou celle de toutes les femmes ? A ceci près que la jouissance féminine est restée comme je vous l'ai fait remarquer, toujours aussi à l'état d'énigme dans la théorie analytique.*" *D'un Autre à l'autre*, séance du 14 mai 1969, p. 321. Seuil, Paris 2006.

Lacan ne manque pas de souligner le caractère impossible d'une telle jouissance. Certes il ironise : comment un homme à lui seul pourrait-il jouir de toutes les femmes, alors qu'il n'est déjà pas capable de satisfaire la jouissance d'une seule ? L'expérience quotidienne de chaque homme le prouve bien. Il n'est pas nécessaire en l'occasion de mettre en doute sa puissance virile, la raison est autre. Elle réside dans le fait que la jouissance proprement féminine est ailleurs, en tout cas pas entièrement suspendue à celle de l'homme, ce que le mythe montre bien. Il y a une autre limitation à la jouissance absolue supposée au chef de la horde, celle de la mort qui lui sera infligée par ses fils. Cela signifie qu'au-delà d'une certaine limite, le corps ne peut pas tenir longtemps sur le chemin de la jouissance. La jouissance au champ de l'Un n'est donc pas si simple, car elle comporte bien une double limitation, du côté sujet du fait de son manque à être (son abolition, sa mort), du côté de l'objet (le corps qui se morcelle) en tant qu'elle est impossible⁸⁰.

- Du côté des femmes :

- Sur le versant objectif, jouir de toutes les femmes, signifierait qu'elles n'ont pour seul objet de jouissance que le chef de la horde. Pour elles, il incarnerait de tout son être le phallus symbolique signifiant de la jouissance et du désir. Il posséderait en outre, et lui seul, l'organe dit phallique⁸¹ - c'est beaucoup et même trop pour un seul homme. Mais cela implique qu'il n'est pas question pour les femmes de le tuer sinon leur jouissance disparaîtrait. Une limitation est donc aussi imposée à la jouissance objectivement accessible aux femmes.

- Sur le plan subjectif, elles doivent bien en avoir leur part de jouissance spécifique, même si elle est laissée à l'état d'énigme dans ce mythe; son sens sera déchiffré dans la suite.

Les fils excédés par tant de privations imposées par le tyran, finiront par se liguier entre eux pour le trucidier. On remarquera que dans ce mythe freudien (car c'est un mythe authentique comme l'a reconnu Claude Lévi-Strauss) les femmes n'arment pas les fils révoltés et ne participent pas au meurtre, contrairement aux mythes grecs fondateurs, par exemple celui de Zeus tuant Chronos avec la complicité de sa mère Rhéa. Comment l'expliquer ?

Ces femmes jouiraient-elles si peu (ce qu'infirme le mythe de Tirésias), que cette affaire de meurtre du tyran ne les concernerait pas ? Le plus vraisemblable est que leur jouissance étant ailleurs, étrangère à celle du grand mâle, elles ne sollicitent pas les autres mâles et n'interviennent pas dans ce combat. Quoiqu'il en soit, "toutes les femmes", c'est quelque chose d'impensable, car elles sont innombrables. "Toutes les femmes" cela pourrait éventuellement désigner aussi l'être maternel originaire, à cette réserve près qu'il faut ajouter, pour que ce soit tenable, que si la maternité n'est pas sans la dimension de la féminité, en aucun cas la féminité ne peut se réduire à la maternité.

Une question se pose encore : on pense communément que le phallus est un organe ou un objet et s'il s'agissait de tout autre chose ? Pourquoi le phallus ne serait-il pas la jouissance féminine⁸² ?

⁸⁰ J. Lacan, "La jouissance au champ de l'Un est pourrie.", *La logique du fantasme* (non publié). Séance du 26 avril 1967

⁸¹ Un chapitre de cet ouvrage sera consacré à la conceptualisation du phallus dans la psychanalyse.

⁸² J. Lacan, "Le phallus, c'est l'organe en tant qu'il est, il s'agit de l'être, la jouissance féminine", *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Leçon du 17 février 1971, p. 67. Seuil, Paris, 2007.

Freud ne tranche pas sur ce point. A l'énigme de la question "*que veut la femme ?*" il avoue ne pas avoir de réponse :

Au continent noir de la féminité, selon son expression, il laisse sa place dans la structure d'un mythe. Lacan fera le pas suivant.

Le meurtre du chef de la horde prend d'abord cette signification que la jouissance absolue est impossible, sauf à être mortelle, parce que le corps ne tiendrait pas le coup au-delà d'un certain seuil de tension. C'est ce qu'illustrent les grands accès maniaques dans lesquels l'homéostasie du corps propre est débordée, ce qui entraîne la mort par épuisement. Avec sa mort, le tyran emporte le mystère d'une jouissance originaire à jamais perdue. Après le meurtre du tyran, loin de se précipiter sur les femmes dont il barrait l'accès, les fils se les interdisent toutes⁸³. Pourquoi? C'est un étrange paradoxe puisque après tout s'ils sont les fils du même père, ils ne le sont pas de la même mère. Ce mythe éclaire que l'interdit de l'inceste est toujours accompagné par les lois de l'exogamie⁸⁴ qui ordonnent les liens de la parenté et des alliances selon des choix préférentiels et des degrés propres à chaque type de société humaine. C'est bien de ce dont il s'agit ici, c'est-à-dire de la fondation par les fils de la société des frères. Elle repose sur l'instauration de La loi du désir qui les humanise en se substituant au versant surmoïque de la loi du tyran qu'ils viennent de tuer. Mais peut-être n'étaient-ils pas privés de jouissance ? On pourrait même dire qu'ils y étaient plongés au point de souffrir sans cesse alors pourquoi ne pas avancer plutôt que l'accès au désir légitime leur était barré. C'est ce qui se passe pour le sujet tant que les impératifs du Surmoi le gouvernent. En effet le désir n'est ni l'impératif ni le droit à la jouissance, il est d'un autre registre. Autrement dit le désir doit être conquis et reconnu par le sujet pour qu'il puisse entrer dans sa dialectique. C'est ce que Lacan nomme la *Subversion du sujet dans la dialectique du désir*⁸⁵. Cette subversion se produit pour les fils en donnant à leur acte meurtrier sa valeur fondatrice d'entrée dans l'humanité⁸⁶. Leur acte est en effet l'envers même du désir incestueux auquel ils ont su renoncer. Il s'agit bien dans ce mythe, faut-il le préciser, d'une vérité historique et non pas d'une exactitude matérielle. L'acte des fils, élève le tyran sacrifié, au rang de père originaire, en tant qu'il est le père mort, c'est à dire le père symbolique à l'origine de la Loi⁸⁷. Ce mythe révèle aussi que le père

⁸³ J. Lacan, "*Non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence du père était censée interdire, mais elle en renforce l'interdiction.*" *L'éthique de la psychanalyse*. Op.cit. p. 207.

⁸⁴ S. Freud : « [...] *L'association du totémisme et de l'exogamie existe et se révèle très solide* ». *Totem et tabou*, op.cit., p 76.

⁸⁵ J. Lacan, "*Subversion du sujet et dialectique du désir*". Op.cit.

⁸⁶ S. Freud, "*Au commencement était l'acte.*" in *Totem et tabou*. op.cit., p. 316.

⁸⁷ Le père dans la psychanalyse ne se réduit pas au père symbolique. Le père est une construction textuelle que Lacan désigne du Nom du Père, qui conjugue l'instance signifiante du père symbolique, la figure du père imaginaire et le père comme réel. Cette triplicité imaginaire, réelle et symbolique du père est redoublée d'une autre triplicité, celle du père comme nom, loi et voix, qui ne se confond pas avec elle, comme le rappelle François Balmès :

- Le nom dont il s'agit, est le nom même du Dieu de la tradition. Nom ineffable qui se caractérise d'une lettre manquante comme condition de possibilité du jeu de toutes les autres lettres.

- La Loi, n'est pas sans comporter un défaut radical, qui en fait un principe pacificateur et en même temps celui d'un dérèglement essentiel, puisqu'en effet la Loi, tout en interdisant la jouissance elle est en même temps le rail le plus sûr à suivre pour

symbolique est le père mort depuis toujours, on ne peut plus le tuer et personne ne peut plus l'incarner désormais. Lacan fait de ce père symbolique le garant de la jouissance à jamais perdue⁸⁸.

Freud écrit que les fils franchissent le pas qui les humanise non sans un renversement de leur haine en amour pour celui qu'ils ont tué⁸⁹. En consommant sa dépouille en un repas totémique⁹⁰ ils s'identifient à lui, c'est de là que procède la première identification selon Freud⁹¹.

Lacan précise qu'il s'agit dans ce repas totémique de l'incorporation de la structure langagière des paroles fondamentales constitutives du refoulement originaire dont s'origine la Loi. Il souligne en même temps que le corps du père, dévoré par les fils, est ce qui leur reste de sa jouissance qui est à consommer en tant qu'objet a.

Le meurtre du père, et le repas totémique qui le suit, correspondent mythiquement au moment logique de constitution dans le sujet du jugement d'attribution, tel que Freud le développe dans son texte *La dénégation*.⁹² Il s'agit bien dans ce procès, du rejet de la jouissance nocive, c'est-à-dire du meurtre de la Chose par incorporation de la structure langagière, qui permettra au sujet de porter un jugement d'existence sur l'objet. On pourrait objecter à cela qu'il ne faudrait pas confondre un mythe fondateur de l'humanité, parmi d'autres, avec la constitution du sujet. La réponse à donner à cette objection est la suivante : si on définit le sujet, comme le sujet déterminé par le signifiant, à distinguer de l'individu ou de la personne, on peut comprendre que le sujet

parvenir à la jouissance. Sade le démontre, mais aussi bien le destin pulsionnel qu'est la sublimation.

- La voix, elle-même comme objet perdu, cause le désir de l'Autre en interdisant la jouissance tout en représentant le Surmoi incorporé sous la forme des paroles fondamentales qui ordonne de jouir.

On doit aux travaux de trois psychanalystes - Solal Rabinovitch (*Écriture du meurtre, Freud et Moïse : écritures du père 3*), Brigitte Lemérier (*les deux Moïses de Freud, 1914-1939, Freud et Moïse : écritures du père 1*) et François Balmès (*Le nom, la loi, la voix, Freud et Moïse : écritures du père 2*) en trois volumes parus chez Erès, Toulouse 1997, de démontrer comment Lacan relit *Totem et Tabou*, avec le texte de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, pour articuler à la suite de Freud que le père n'est pas à chercher du côté de l'être mais de la lettre qui décline sa fonction sur le versant de la jouissance (la lettre, le littéral faisant le littoral de la jouissance) et sur le versant du désir (le lettre donnant son support à la loi).

⁸⁸ J. Lacan, " *L'équivalence en terme freudien est donc faite du père mort et de la jouissance, c'est lui qui la garde en réserve.*" In *L'envers de la psychanalyse*. Op.cit., p.143.

⁸⁹ S. Freud, " *Les frères peu à peu ont eu la nostalgie du père primitif dont ils ne pouvaient plus rêver de s'arroger la toute puissance. Le ressentiment diminuant avec le temps, il arriva que le père fut élevé au rang de dieu ce qui réalisait le désir d'expiation plus efficacement que le pacte conclu avec le totem.*" p. 298, in *Totem...*, op.cit.

⁹⁰ S. Freud, " *La dévoration du père primitif, puis le repas totémique qui en est la reproduction, ont donné naissance aux organisations sociales, aux restrictions morales et aux religions.*" In *Totem...*op.cit., p. 290.

⁹¹ S. Freud, " *Un jour, les frères qui avaient été chassés, se coalisèrent, tuèrent et mangèrent le père, (...). Dès lors, dans l'acte de le manger, ils parvenaient à réaliser l'identification avec lui, s'approprièrent chacun une partie de sa force.*" In *Totem.*, op.cit., p. 289.

⁹² Lire à ce propos le commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud, par Jean Hyppolite, publié dans les *Écrits*. *Die Verneinung* de Freud est paru traduit en français dans le volume 17, *Oeuvres complètes* de Freud. (P.U.F., Paris 1992).

du collectif n'est rien d'autre que le sujet de l'individuel. L'enfant, pour accéder à la légitimité de son désir, doit refaire symboliquement le même acte que les fils accomplissent dans *Totem et tabou*. C'est ce qui s'effectue dans le procès oedipien, où la métaphore paternelle se substitue au désir maternel pour interdire la jouissance de la mère. L'interdit de l'inceste s'adresse aussi bien à l'enfant qui ne doit pas jouir de la mère, qu'à la mère qui ne doit pas prendre son enfant comme objet de jouissance. C'est paradoxalement l'amour de l'enfant pour le père qui permet l'effectuation de l'acte dans le renoncement au désir pour la mère.

Mais on peut se poser la question de savoir, pourquoi et comment cette haine légitime, qu'éprouvaient les fils pour leur persécuteur, a pu se renverser en amour sublimé après sa disparition ? Freud y a répondu dans sa *Métapsychologie*. L'ambivalence haine-amour ("*hainamoration*" pour Lacan), n'est pas à confondre avec le mouvement d'aller et retour de la pulsion, ni avec le renversement de son contenu, pour la raison que l'amour et la haine ne sont pas du registre pulsionnel, comme Freud semblait le penser au début. Ce sont des sentiments qu'éprouve l'individu pour ses objets. Or l'objet, se constituant lui-même dans le cadre du narcissisme, la relation du sujet à l'objet se déploie dans ce cadre. On aime l'objet qui apporte la satisfaction au point de vouloir l'incorporer. Qu'un changement de seuil qualitatif ou quantitatif se produise, l'objet de satisfaction, devenant source de déplaisir, est alors haï et rejeté. Tout prouve que les fils maltraités par ce père, l'aimaient autant qu'ils le haïssaient. L'exemple pris par Freud de l'amour des foules⁹³ pour le tyran l'illustre fort bien. Cet amour repose sur un lien d'identification à un trait de celui-ci. Un lien d'autant plus noué que le tyran tient la foule à distance. C'est par ce trait partagé en commun que les individus se reconnaissent entre eux comme participant au même groupe. Ils s'aiment entre eux mais à condition de haïr ceux qui sont hors de ce groupe, ce qui les pousse à "*hurler avec les loups*" selon l'expression de Freud. Le racisme se nourrit de cette haine de l'Autre qui est un de ses fondements. Ceux du même groupe, aiment la jouissance, si perversité soit elle, que leur inflige le tyran. Ils haïssent en même temps la jouissance de l'étranger - pourtant si proche de la leur en ce qu'elle comporte de souffrance - parce que l'objet dont elle relève est différent du leur. La raison supplémentaire pour les foules d'aimer le tyran tient à ce que le désir soit beaucoup plus difficile à atteindre, car il faut le soutenir par l'accomplissement de l'acte qui ne doit jamais cesser de se renouveler. Le désir étant corrélé à la Loi, il faut du courage pour le revendiquer comme légitime aspiration. Dans leur immense majorité les êtres humains préfèrent se soumettre aux impératifs obscènes et féroces du Surmoi, plutôt que d'encourir le risque d'entrer dans la dialectique du désir, qui suppose une subversion du sujet dans son rapport à la Loi.

A travers l'interprétation lacanienne de *Totem et tabou* est avancée l'hypothèse vraisemblable d'une jouissance originaire. Mais il y a des énigmes qu'il faut renoncer à résoudre. Par exemple qu'est-ce que la vie ? On ne sait rien de la vie, on ne peut en parler qu'à travers toute sortes de spéculations, comme Freud le fait dans son articulation de la pulsion de vie avec *La pulsion de mort*⁹⁴. Freud va jusqu'à incarner la vie dans les cellules germinales et la mort dans les cellules somatiques. Lacan à son

⁹³ S. Freud "*Ce que la foule exige de ses héros, c'est la force, voire la violence. Elle veut être dominée et subjuguée et craindre son maître...*" In "*Psychologie collective et analyse du moi*". In *Essais de psychanalyse*, Paris, P.b.P. 1973. P. 94.

⁹⁴ S. Freud, "*Dualisme des instincts, instinct de vie et instinct de mort*". In "*Au-delà du principe de plaisir*"; in *Essais de psychanalyse*, op.cit.

tour, la définit avec son mythe de la *lamelle*⁹⁵. La vie est comme une sorte de moisissure, elle est de l'ordre de la boursoufflure, de l'excès, de la prolifération. On l'imagine dévorante, parce que l'on sait que la vie ne veut pas mourir; quand une forme d'expression lui est refusée, elle en trouve une autre qui se transmet de génération en génération. Dès lors que la vie s'incarne dans un corps on dit qu'il jouit de la vie. Il n'appartient d'ailleurs qu'à un corps de jouir de toutes les façons possibles. Sexuellement à l'occasion, mais aussi en se mouvant, en se cognant, en satisfaisant ses besoins, des plus futiles aux plus fondamentaux. La jouissance du corps peut se manifester comme plaisir des sens, depuis ses formes les plus subtiles jusqu'à l'écoeurement de la satiété. Bref, la jouissance peut aller de la chatouille, en passant par le plaisir exquis de la douleur, la béatitude, l'extase, jusqu'à l'horreur qui accompagne la grande flambée mortelle pour le corps. Mais parler de la jouissance en ces termes c'est déjà lui donner une coloration subjective. Il est cependant impossible de parler d'une jouissance pure, qui serait celle du corps propre, sauf à dire que le sujet l'éprouve sans le savoir. Lacan qualifie cette jouissance comme la jouissance de l'Autre (J (A)). L'Autre s'entend ici comme le corps propre, ce qui risque de faire confusion dans la mesure où Lacan définit d'abord l'Autre comme étant le lieu de la parole et du langage, c'est-à-dire un lieu déserté par la jouissance ("*L'Autre est le terre-plein nettoyé de la jouissance*"). Il faut donc replacer les énoncés de Lacan dans leur contexte pour les comprendre.

Dire que le corps est radicalement Autre, c'est aussi dire que le réel du corps est étranger au registre du sujet du signifiant. Le corps propre, avec sa pulsation de jouissance, expression de la vie, c'est ce corps réel et vivant dont la consistance de forme tient à l'imaginaire, puisque avec la mort ce corps visible se dissout en un magma innommable. Le corps réel, dans sa présence animale, se distingue donc du corps symbolique. Pour la psychanalyse en effet, la prise du corps par le langage ne signifie pas que le verbe se fait chair, mais au contraire que la chair devient corps. En l'objectivant, le signifiant attribue un corps au sujet qui peut dire : "j'ai un corps". Du coup le corps humain change de statut. Il devient un corps de discours dont le mot est le tenant lieu. C'est un corps qui dépend des représentations du sujet, que le signifiant cisaille sur le corps propre selon une anatomie érotique différente de l'anatomie de la neurobiologie. C'est un corps fantasmatique et plus précisément pulsionnel, en témoignent les phénomènes de la douleur, et les paralysies hystériques. Par exemple dans l'hystérie, un bras peut être paralysé, non pas en tant qu'organe, mais au titre de ce qu'il est dit "bras", c'est-à-dire en tant qu'il est converti en signifiant refoulé (représentation de chose), non à la disposition du sujet.

Le schéma torique présenté par Lacan (voir p. 22 de cet ouvrage) permet de comprendre que si la jouissance reste à sa place dans le réel du corps propre, le sujet divisé par le signifiant opère la séparation⁹⁶ entre cette jouissance et le corps pris dans sa nouvelle définition d'être un corps de discours. Il en résultera pour le sujet que la

⁹⁵ J. Lacan, "*La lamelle, (...) c'est la libido, en tant que pur instinct de vie c'est-à-dire de vie immortelle, de vie irrépressible, de vie qui n'a besoin, elle, d'aucun organe, de vie simplifiée et indestructible.*" *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Seuil, Paris 1973. P. 180.

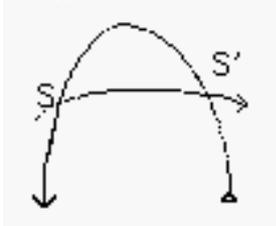
⁹⁶ J. Lacan, "*Si l'introduction du sujet comme effet du signifiant, gît dans cette séparation du corps et de la jouissance, dans cette division mise entre des termes qui pourtant ne subsistent que l'un par l'autre, on comprend mieux c'est là que pour nous se pose la question de savoir comment la jouissance est maniable par le sujet*", in *La logique du fantasme* (non publié). Leçon du 7 juin 1967.

seule jouissance désormais accessible, est une jouissance de bord. En effet, le corps étant morcelé par le signifiant, sa jouissance s'est réfugiée en ces îlots que représentent les zones érogènes. Produite à partir de la jouissance corporelle par l'opération du signifiant comme un reste qui a échappé à sa prise, cette part de jouissance est propre à la satisfaction pulsionnelle, conformément à la théorie freudienne des pulsions partielles. Mais parce que cette jouissance n'est qu'un reste de la jouissance corporelle, elle laissera toujours le sujet dans une insatisfaction fondamentale, et le désir insistera pour retrouver la jouissance de l'Autre, idéalisée parce que perdue de toujours et à jamais. De cette insatisfaction s'origine le sentiment de culpabilité inconscient (Freud le distingue de la conscience de culpabilité ressentie par le sujet de ses méfaits quotidiens) qui relève au niveau de l'instance du sujet de la coupure signifiante. C'est pourquoi, la culpabilité est structurellement liée au désir comme son envers.

La culpabilité inconsciente, s'engendre par défaut de satisfaction subjective, comme une jouissance morbide qui ne cesse pas de se répéter dans les symptômes. C'est elle qui se manifeste dans ce que Freud définit comme contrainte ou compulsion de répétition dans où est à l'oeuvre la pulsion de mort. La pulsion de mort se traduit de façon paradoxale pour le sujet par la répétition de phénomènes douloureux dont il ne parvient pas à s'extraire. Il s'agit dans ces phénomènes, de conduites d'échecs, de symptômes compulsifs, de cauchemars récurrents, de souvenirs traumatiques, etc. Lacan redéfinit la pulsion de mort en terme de pulsation de jouissance qui cause la répétition de la chaîne signifiante refoulée dans l'inconscient. Pour Lacan la pulsion étant l'écho dans le corps de la présence du signifiant, toute pulsion est par définition pulsion de mort, dans la mesure où le signifiant produit toujours une mortification de la jouissance. Lacan retrouve ici les coordonnées freudiennes en articulant comment l'appareillage de la jouissance au langage modifie le statut de cette jouissance. Il faut comprendre, selon le principe impliqué par la notion de point de capiton⁹⁷, que les jouissances sont liées à l'effet du signifiant et ne prennent leurs sens que dans l'après-coup de l'incidence du signifiant qui les produit. Ainsi de la jouissance mythique qui aura été en tant qu'impossible et par là même interdite par la Loi, on passe à l'incidence de la Loi qui ouvre au sujet l'accès à deux autres modalités de jouissance, la jouissance phallique et le plus-de-jouir dans l'objet a.

C'est bien à partir de l'incorporation de la structure langagière (correspondant à la subjectivation du corps), que ce qui l'antécède mythiquement et ce qui s'en produit s'éclairent selon la schématisation déjà proposée à la page 30 de cet ouvrage.

⁹⁷ On ne fait que reprendre ici ce qu'avance Lacan sur la notion de point de capiton à la page 805 des *Écrits*, dans son texte "Subversion du sujet et dialectique du désir" : "S'y articule ce que nous avons appelé le point de capiton par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification, la chaîne signifiante est censée être supportée par le vecteur $\overrightarrow{SS'}$. Sans même entrer dans la finesse de la direction rétrograde où se produit son croisement redoublé par le vecteur $\overrightarrow{\Delta S}$." A partir de ce graphe élémentaire il apparaît que le signifiant antécède la signification qu'il produit rétroactivement.



Quant à la jouissance féminine, dont le mythe de *Totem et Tabou* ne parle pas - et pour cause puisqu'elle reste en marge du procès de la signifiante, auquel elle est étrangère radicalement - Lacan va la qualifier d'être au-delà du phallus, parce qu'elle se situe hors signifiant. Il s'efforcera de donner à la jouissance proprement féminine une élaboration conceptuelle consistante, notamment dans son séminaire *Encore*⁹⁸. Dans une première approche, telle qu'il va en chercher le témoignage chez les mystiques la jouissance se déploie de l'extase - qui se définit comme le hors de soi caractéristique de cet arrachement du sujet à ses assises symbolique - jusqu'à la béatitude. Entre la jouissance féminine et la jouissance phallique il n'y a pas de commune mesure ni aucun entrecroisement. C'est pourquoi Lacan peut énoncer son axiome : "*Il n'y a pas de rapport sexuel.*" Cette argumentation sera reprise et développée plus loin.

A/ La jouissance de l'Autre.

La jouissance de l'Autre c'est celle du corps. Le corps jouit de lui-même. Mais pour que la vie soit possible les tensions corporelles doivent rester dans des limites qui dépendent de l'homéostasie du corps propre modulant la loi naturelle du plaisir. Dans ce registre tout excès de tension participe de la jouissance de l'Autre qui se manifeste comme souffrance, depuis la douleur "exquise" jusqu'aux douleurs térébrantes des grandes pathologies organiques. Les variations de la douleur en intensité et en durée sont plus tributaires de la subjectivité, qu'elles ne traduisent la réalité de la pathologie en cause. Cette participation subjective témoigne de ceci que la douleur est avant tout, comme le soulignait Freud, manifestation d'auto-érotisme avant que d'être signe de lésion corporelle. Il est évident que la jouissance de la vie n'est pas le propre du corps humain, mais à la différence des autres espèces animales, seul l'homme connote de jouissance ses besoins les plus fondamentaux. Cela pose la question de savoir quel statut donner à la jouissance sexuelle au regard de la jouissance du corps. La loi du plaisir, qui est en définitive une loi réflexe du corps, rend la jouissance impossible. Cette impossibilité "naturelle" de la jouissance se redouble, pour le sujet, de l'interdit porté sur cette jouissance, parce que dans la jouissance il s'abolit comme parlant. L'introduction dans le corps de substances pharmacodynamiques, dopants, stupéfiants et autres produits diversement thérapeutiques ou toxiques, peut modifier le fonctionnement de l'appareil homéostatique du corps propre en stimulant le sujet à le solliciter davantage. Mais à force d'abus, le corps s'épuise et peut être conduit à la mort liée à une détresse physiologique irréversible. On est passé ici du registre du corps jouissant de lui-même à celui du jouir du corps au sens objectif de ce génitif. A cet égard le sujet ne peut jouir du corps de l'Autre pris comme objet (que ce soit son propre corps ou celui d'un autre) que s'il ménage ce corps. Au-delà d'un certain seuil, en effet, pour en jouir il faudrait le découper en morceaux. Mais dans ce cas de toutes façons le sujet n'a pas accès au "jouir du" corps au sens subjectif de ce déterminatif.

Lacan peut définir la jouissance de l'Autre comme celle du corps jouissant de lui-même. Mais comme telle cette jouissance est impossible au sujet parce qu'elle est hors symbolique. Il qualifie parfois la jouissance de l'Autre comme étant celle de "*l'être*". Est-ce dire par là que cette dernière dépend du procès de la signifiante ? Lacan ferait-il une distinction entre une jouissance pure, en quelque sorte pré langagière et une jouissance post-langagière, mais située hors langage dans le corps ? Certains auteurs l'affirment. Ils rangent dans la deuxième définition la jouissance féminine, en tant

⁹⁸ J. Lacan, *Encore.*, Seuil Paris 1975.

qu'elle n'est pas toute prise dans la fonction phallique, et dans la première définition la jouissance de l'autiste, qualifiant ainsi celui qui n'aurait pas accès au langage selon eux. Or il me semble qu'il n'y a pas trace d'une telle différenciation chez Lacan, (qui à ma connaissance n'a jamais même employé le terme d'autisme dans son enseignement proprement psychanalytique, même si par ailleurs comme psychiatre il a pu en faire usage - encore peut-il parler "*d'autisme à deux*" que pourrait constituer la pratique de la cure psychanalytique s'il ne s'en élaborait aucun savoir). Peut-on affirmer que l'autiste, alors qu'il n'a pas accès à la parole, est hors langage ? D'ailleurs la vie pour l'être humain est-elle seulement concevable sans la dimension du langage ? A cet égard les profondes perturbations de leurs besoins fondamentaux que l'on peut observer chez les autistes montrent bien qu'ils ont affaire avec le parasitisme langagier du corps. Si Lacan fait tour à tour usage des termes de jouissance de l'Autre et de jouissance de l'être, c'est parce qu'au moment où il introduit son élaboration de la jouissance, il la situe d'abord en référence au signifiant. L'Autre et l'être sont pour lui des termes quasi équivalents. Même que le réel, au moins à cette époque, est un réel tissé par le symbolique - c'est pourquoi Lacan le désigne comme le réel de l'être. Il ne parle pas vraiment de jouissance pure, même si cette expression apparaît parfois dans son texte. *Dans Subversion du sujet ...*, l'Autre du signifiant est défini comme comportant un manque radical. Ce manque dans l'Autre est identifié à la jouissance forclosée de ce lieu qui de ce fait retour dans le réel. Mais dans le même mouvement, Lacan attribue à cette jouissance un signifiant qui se particularise d'être un signifiant en position d'exception par rapport aux autres signifiants. C'est de ce signifiant que dépend tout le procès de la signifiante, et qui conditionne dans leur ensemble les effets de signifié. Ce signifiant de la jouissance sera défini comme le Phallus symbolique Φ (grand phi). Pensait-il pouvoir rendre compte de toute la jouissance à partir de sa représentation langagière, raison pour laquelle il fait cette équivalence entre la jouissance de l'Autre et celle de l'être ? C'est une question

Lacan reprendra plus tard l'expression de jouissance de l'Autre mais dans une nouvelle définition en l'illustrant par des exemples différents :

- La science est une forme de jouissance de l'Autre parce que son savoir est moyen de jouissance du corps, pris comme objet d'étude. En biologie les notions de vie et de mort sont très relatives, le corps y étant réduit à l'état de machine que l'on peut mettre en pièces détachées. Le savoir de la science se loge dans le réel à une autre place que celui de la psychanalyse, parce que dans la science le sujet est forclos. La science peut jouir du réel en le saisissant comme un feu froid par des formules bien articulées. C'est la raison pour laquelle Lacan s'efforce de passer par les ressources de la logique mathématique⁹⁹, par les mathèmes, la topologie des graphes, des surfaces et des noeuds pour tenter de rendre compte du réel de l'expérience psychanalytique et en transmettre le savoir. La difficulté rencontrée par la psychanalyse tient à ce que, en effet pour le sujet, il n'y a pas de jouissance du réel sans le réel de la jouissance. C'est un réel qui brûle, un masque du réel, raison pour laquelle le sujet a peur de son corps.

- Lacan fait aussi un usage du terme de jouissance de l'Autre, comme ce qui concernerait directement le sujet. Il y a en effet des cas où la jouissance forclosée du symbolique peut faire retour dans l'Autre du signifiant. Cela peut sembler paradoxal, mais les exemples suivants vont en éclairer le sens :

⁹⁹ J. Lacan., "*...les seuls qui jouissent de ce réel ce sont les mathématiciens, alors il faudrait que la mathématiciens passent sous le joug du jeu de l'amour...*", in *Les non-dupes errent*. (Non publié) leçon du 12 mars 1974

- Le cauchemar qui se caractérise comme une angoisse oppressante réveillant le sujet, est une manifestation de la jouissance de l'Autre.

Alors que le rêve est le gardien du sommeil, pour autant qu'il est l'accomplissement d'un désir, au contraire le cauchemar quant à lui se produit dans le prolongement du rêve dont la fonction est mise en échec. L'angoisse de cauchemar émerge dans le champ du sujet comme la touche d'un réel innommable. La barrière du principe de plaisir étant franchie, elle provoque la souffrance qui réveille le sujet¹⁰⁰.

- Une forme limite de jouissance de l'Autre peut être représentée par la jubilation si caractéristique du stade du miroir, qui introduit le corps dans l'économie de la jouissance. La jubilation comporte le hors de soi déchirant mais s'accompagne en même temps de la joie ressentie comme un sentiment de complétude subjective. Il s'agit dans cette jubilation d'une jouissance transitive. Elle est éprouvée par l'enfant à la vue de son image dans le miroir qui lui donne l'illusion d'une maîtrise anticipée de son corps. L'enfant en ressent un sentiment de triomphe d'autant plus fort qu'il est légitimé par l'Autre qui le soutient et l'encourage dans ce moment si particulier de son histoire.

- Dans la psychose, liée à l'échec de la métaphore paternelle, c'est-à-dire à la forclusion du Nom du Père, la jouissance de l'Autre se manifeste pour le sujet dans l'horreur de la perte de consistance de toutes ses représentations symboliques et imaginaires, d'où le sentiment de déclin du monde qu'il peut en éprouver. La jouissance dans la psychose est liée aux signifiants qui font retour en dispersion comme des choses dans le réel. Pour le sujet ces signifiants lui font signe de la méchanceté de l'Autre à son endroit.

- On peut ranger encore dans ce registre de la jouissance de l'Autre, les manifestations du Surmoi dans l'économie subjective. En effet l'instance du Surmoi est toujours liée à l'articulation signifiante. Le Surmoi correspond à l'introjection par le sujet de la voix de l'Autre¹⁰¹, en sorte qu'il est corrélé à des paroles fondamentales, le plus souvent impératives. Dans la mesure où le Surmoi produit une scission dans le système symbolique du sujet, il rompt les rapports dialectiques de celui-ci avec la Loi. De ce fait celle-ci s'imposera au sujet de façon insensée, énigmatique et arbitraire. Freud écrit à ce propos que plus on cède aux exigences du Surmoi et plus elles se renforcent. Rien ne force à jouir sauf le Surmoi, ironise Lacan, or c'est le commandement impossible¹⁰².

¹⁰⁰ J. Lacan, " L'angoisse de cauchemar est éprouvée à proprement parler, comme celle de la jouissance de l'Autre. Le corrélatif du cauchemar c'est l'incube ou le succube, c'est cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance (...). Cet être qui pèse par sa jouissance est aussi un être questionneur.", in *L'angoisse*. Leçon du 12 décembre 1962, p. 76. Seuil, Paris, 2004.

¹⁰¹ J. Lacan, Sur le graphe du désir Lacan place le Surmoi, dans la voix située au-delà du lieu de l'Autre sur la ligne du bas, celle de l'énoncé. Consulter à ce propos le graphe du désir dans "Subversion..." in *Écrits*, p. 817.

¹⁰² J. Lacan : « Dieu me demande de jouir, textuel dans la Bible, c'est tout de même la parole de Dieu [...] Un Dieu qui vous demande quelque chose et qui, dans l'Éclésiaste, vous ordonne jouir, ça c'est vraiment le comble ; car jouir aux ordres c'est quand même quelque chose dont chacun sent que s'il y a une source, une origine de l'angoisse elle doit tout même se trouver quelque part par là. A jouir, je ne peux répondre qu'une chose, c'est j'ouis, bien sûr, naturellement je ne jouis pas si facilement pour autant ». Leçon du 19 décembre 1962, p. 95. *L'angoisse*, op.cit.

- Dans la perversion le sujet prétend saisir la jouissance de l'Autre à partir de l'objet a. Mais il échoue dans son entreprise, aussi bien menée soit elle, précisément parce que la jouissance de l'Autre est impossible. En fin de compte, la jouissance du pervers se ramène pour l'essentiel, soit à provoquer l'angoisse du partenaire, soit à susciter l'angoisse de l'Autre symbolique qui n'existe pas en lui donnant consistance imaginaire¹⁰³, car ce ne sont pas les sévices corporelles qu'il recherche, mais la subjectivation de la jouissance pour pouvoir la maîtriser.

- Dans la névrose obsessionnelle, c'est le trop de plaisir à l'approche de l'Autre qui fait reculer le sujet.

- Dans l'hystérie, le sujet se détourne de la jouissance par dégoût.

En définitive, parler de la jouissance de l'Autre, au sens subjectif de ce génitif est paradoxal, puisque que l'Autre du langage se caractérise d'être selon l'expression de Lacan "*le terre-plein nettoyé*" de la jouissance. La jouissance est forclosée du lieu de l'Autre et fait retour dans le réel. L'Autre est barré, séparé de la jouissance par le signifiant. L'Autre est inconsistant parce qu'il est le lieu d'un manque radical. On ne jouit pas non plus de l'Autre, au sens objectif de ce génitif, l'Autre se réduisant toujours pour le sujet à l'objet a. On ne peut donc jouir de l'Autre que mentalement, c'est-à-dire fantasmatiquement, et pour être plus précis, on peut dire que ce sont les fantasmes qui se jouissent du sujet.

B/ La problématique du phallus.

Le terme de phallus est familier aux ethnologues et aux historiens de l'antiquité grecque. Il est souvent imagé sous la forme de l'organe mâle en érection. Il présente le flux vital qui se transmet de génération en génération. Gage de fécondité et de puissance, le phallus est assimilé à une force naturelle mais aussi surnaturelle et magique comme les dieux ithyphalliques comme Hermès ou Osiris l'illustrent. Le phallus peut aussi être représenté comme un symbole à vénérer - notamment dans le rituel des Mystères dans l'antiquité grecque.

La psychanalyse, en donnant au phallus comme symbole, le statut d'être un signifiant en position d'exception par rapport aux autres signifiants, va en faire un opérateur logique dans le discours de l'inconscient. A cet égard il est remarquable que Freud puisse noter que dans certains rêves¹⁰⁴, le rêve étant une formation de l'inconscient, le phallus est représenté sous la forme d'un pénis détaché du corps - ce qui est déjà faire apparaître que le phallus n'est pas à confondre avec l'organe. Cependant, au début de son oeuvre il entretient encore cette confusion entre l'organe mâle et le phallus. En effet, cinq ans après l'interprétation des rêves, paraissent ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité*¹⁰⁵. Ce dernier livre sera remanié pendant vingt ans dans ses rééditions successives. Freud y écrit que l'instauration de la sexualité se fait en deux étapes, pré-génitale puis génitale. Il subordonne le développement psychique à la

¹⁰³ J. Lacan, "*La perversion est dans cette opération du sujet qui a parfaitement repéré la disjonction où le sujet déchire le corps de la jouissance, mais qui sait aussi que peut-être quelque chose a échappé à la subjectivation du corps. Qui sait que le corps n'a pas été pris dans le procès d'aliénation. C'est de ce lieu du petit a que le pervers interroge ce qu'il en est de la jouissance, et il reste quoiqu'il en dise sujet durant tout le temps de l'exercice de cette question, car la jouissance qui l'intéresse c'est celle de l'Autre, en tant qu'il en est le seul reste.*", in *La logique du fantasme* (non publié). Leçon du 7 juin 1967

¹⁰⁴ S. Freud, *L'interprétation des rêves*. P.U.F, Paris 1971. Traduit par I. Meyerson.

¹⁰⁵ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. idées/Gallimard, Paris 1974.

maturation biologique du corps. Sa théorie présente un versant organiciste, qui la situe en conformité avec le courant de pensée s'inspirant des travaux de Darwin sur lesquels il veut appuyer sa découverte. Il s'agit d'une conception évolutionniste, phylogénétique, dans laquelle il met l'accent sur une ontogenèse, tributaire du développement biologique. Pour lui dans un premier temps, le procès oedipien suit une pente "naturelle" : la femme doit aller à l'homme et réciproquement. On en a l'exemple dans le cas de Dora. Il lui semble en effet tout à fait normal d'interpréter à sa patiente que monsieur K. est bien l'objet de son désir¹⁰⁶. Dans un second temps, Freud modifie sa position ; l'Œdipe n'est plus du registre de la nature, c'est une structure qui surdétermine les choix contingents du sujet indépendamment de la différence anatomique entre les sexes¹⁰⁷. L'Œdipe est une structure dont le corrélât est le complexe de castration. Ce complexe est défini de la façon la plus simple comme étant lié à l'absence ou à la présence du phallus avec les effets qui s'en produisent sur le sujet - excitation et autres manifestations symptomatiques. A partir de ce moment, Freud ne parle plus du primat du génital mais du primat du phallus¹⁰⁸, par lequel la sexualité infantile se différencie de celle de l'adulte. C'est ce dont témoigne très bien le petit Hans dans ses théories sexuelles¹⁰⁹. Freud avance que pour les enfants des deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Mais il précise bien qu'il s'agit là d'un primat du phallus et non plus du génital¹¹⁰. Il a déjà suffisamment souligné que le phallus n'est pas un objet, ni un fantasme, ni même l'organe qui est appelé à remplir cette fonction pour des raisons de discours. C'est pourquoi l'enfant, dépendant des significations du discours dans lequel il baigne, peut être amené à faire une attribution du phallus à sa mère dans son fantasme. On a contesté l'existence de la phase phallique chez la petite fille, sous le prétexte que celle-ci n'ignore pas totalement le rôle de l'organe féminin dans la sexualité. Alors pourquoi dire qu'une femme serait privée d'un organe que la nature ne lui a pas donné ? Cela ne peut se concevoir que parce que la privation dans le réel concerne un objet symbolique, c'est une loi que l'ordre du langage impose. De nombreux débats sur l'existence ou non d'une phase phallique chez la petite fille auront lieu dans la communauté analytique pendant les années vingt. Freud est parfois embarrassé pour répondre aux arguments de ceux qui s'opposent à sa conception. Il écrira même qu'après tout il se contente de parler de ce qui se passe chez le garçon, la connaissance des processus correspondants chez la petite fille lui faisant défaut. Loin de voir dans ce propos un conseil de prudence sur cette question délicate, nombreux vont être les psychanalystes contemporains de Freud à se précipiter pour réfuter la notion de *Penisneid* (littéralement traduit par l'envie d'avoir un pénis). Pour étayer sa thèse du primat du phallus dans le développement de la sexualité, Freud s'appuie sur l'observation clinique, qui dégagera les arguments suivants :

Si l'enfant perçoit bien la différence anatomique entre les sexes, cela ne l'empêche pas de commencer à attribuer un pénis à tous les êtres vivants. Cela fait partie des théories sexuelles infantiles dans lesquelles le phallus apparaît comme l'objet central du désir. Dans la mesure où l'enfant est sous la dépendance de l'amour porté à sa mère, il la

¹⁰⁶ S. Freud, "Dora", in *Cinq psychanalyses*, P.U.F. Paris 1972.

¹⁰⁷ S. Freud, "L'organisation génitale infantile", in *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris 1969

¹⁰⁸ S. Freud, "L'organisation génitale infantile", op.cit.

¹⁰⁹ S. Freud, "Le petit Hans", in *Cinq psychanalyses*, op.cit.

¹¹⁰ S. Freud, "l'enfant accède à l'organisation génitale, mais à la différence de l'adulte, il pense que les deux sexes ont le même organe génital, l'organe mâle ; il s'agit donc du primat du phallus (ceci n'étant pas sûr pour le petit garçon». *L'organisation génitale infantile*, in *La vie sexuelle*, P.U.F, Paris 1973. P. 114.

suppose toute-puissante et va lui faire l'attribution d'un phallus dans son fantasme. Freud l'écrit pratiquement en ces termes : Ce qui est désiré par l'enfant chez sa mère bien aimée, c'est son « *pénis adoré* ». Il s'agit bien là, pour l'enfant d'une attribution phallique fantasmatique qui le pousse à s'engager avec sa mère au jeu de cache-cache phallus. Le phallus imaginaire est n'importe où et nulle part. C'est ce que montre le petit Hans qui peut le faire apparaître et disparaître à sa guise, dans les dialogues et dans les relations très privilégiés qu'il a avec sa mère¹¹¹. Il sait bien en même temps, qu'il ne s'agit pas dans ce phallus imaginaire d'un organe réel, car il ne manque pas de faire remarquer à de nombreuses reprises, que si sa mère en l'avait, cet organe, il serait plus gros que celui d'un cheval. C'est à partir de tels faits, issus de la clinique, depuis Le petit Hans, en passant par *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910)¹¹² puis par son texte *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* (1925)¹¹³, et enfin dans *Le fétichisme* (1927)¹¹⁴ que Freud peut éclairer le sens profond de cette attribution fantasmatique d'un phallus à sa mère par l'enfant. Cependant il ne conceptualisera pas la notion de phallus mais il en donnera une définition très précise : Le phallus n'est pas l'organe, ni un objet ni un fantasme, c'est le pénis qui manque à la mère. Autrement dit, c'est en tant qu'il manque, que Freud le définit comme étant le phallus symbolique. En l'écrivant phonétiquement, *Lepénissekimankalamer*, on peut faire apparaître par ce néologisme qu'il est un phallus signifiant en position d'exception, ce qui l'élève au rang de symbole. Dans ce registre, l'image du pénis qui apparaît comme détaché du corps dans les rêves, représente bien le phallus symbolique distingué de l'organe.

Freud pose donc comme principe le primat de l'assomption phallique qui fait de la possession ou non du phallus l'élément pivot par lequel le choix des identifications sexuées (et non pas génitales) du sujet s'organise et se différencie. C'est de là que s'explique la dissymétrie qu'il y a dans l'Œdipe, entre le garçon et la petite fille :

- La petite fille entre dans l'Œdipe par le biais du complexe de castration, c'est à dire comme châtrée, et elle en sort par l'angoisse, qui fonctionne pour elle comme équivalence de la castration, car en réalité elle ne manque du phallus que symboliquement, elle n'est privée d'aucun organe.

- Le petit garçon entre dans l'Œdipe par l'angoisse de castration, angoisse d'être châtré, il en sort par le complexe de castration, c'est à dire que plane toujours pour lui la crainte d'être châtré - Freud précise qu'il s'agit essentiellement d'une crainte qui s'enracine dans le narcissisme.

A lire Freud attentivement on s'aperçoit que l'opposition avoir le phallus ou être châtré ne se fait pas entre deux termes désignant deux réalités anatomiques distinctes, mais entre la présence et l'absence d'un seul terme. Or, seul un symbole peut connoter l'équivalence entre la présence et l'absence et donner ainsi au pénis sa signification phallique. C'est en raison de la fonction de ce symbole que l'homme est dit avoir le phallus, alors qu'une femme on la dira châtrée. On verra plus loin pour quelles raisons de structure, l'organe mâle peut être dit phallus, car c'est moins pour sa forme, que pour la jouissance privilégiée dont il est le siège. Cette jouissance, Freud la désigne fort bien

¹¹¹ S. Freud, "Le petit Hans", op.cit.

¹¹² S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Paris, Idées/Gallimard, 1992.

¹¹³ S. Freud, "Quelques conséquences psychiques de la différences anatomique entre les sexes". In *la vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

¹¹⁴ S. Freud, "Le fétichisme". Idem.

: c'est la part de libido¹¹⁵ qui reste fixée au corps propre parce que il y a toujours une part de libido qui n'est pas transférée sur l'objet.

Avec Lacan, le phallus va recevoir sa définition conceptuelle¹¹⁶. Il pose d'abord la question de savoir pourquoi l'assomption de son sexe par l'être parlant doit passer par une menace ou une privation qui interviendrait dans la structuration dynamique des symptômes du sujet - ce que la clinique montre ne jamais faire défaut ? C'est toute cette problématique déjà articulée par Freud à propos du complexe de castration comme corrélat de l'Œdipe. Pour Lacan, qui prolonge cette thèse, seule l'existence du signifiant peut expliquer l'extrême polymorphisme des manifestations du phallus dans tous les registres du discours humain. D'où cette définition : "*Le phallus c'est la signification, pas d'autre signification que la signification même*"¹¹⁷. Le phallus comme signifié c'est précisément l'objet qui donne à l'enfant la signification des allées et venues de la mère, c'est à dire le phallus en tant qu'elle ne l'a pas et qu'il lui attribue dans son fantasme. C'est par ce biais qu'il va devenir l'objet central, pivot de toute l'économie du désir en tant que c'est le désir sexuel. Pour Freud cela ne fait pas de difficulté puisque par définition le désir c'est le désir sexuel. Mais pour Lacan, qui définit le désir comme situé dans la métonymie de la chaîne signifiante comment le corréler au sexuel ? Il faut attribuer au désir un objet qui soit conforme à la structure de renvoi de la métonymie et cet objet toujours manquant est très précisément le phallus défini comme signification, c'est-à-dire le phallus en tant qu'il manque à la mère. C'est bien parce que cet objet est conforme à la structure de la métonymie que l'articulation du désir au sexuel chez Lacan est possible, sinon il aurait affaire à une contradiction insoluble (voir p. 21). C'est par le biais d'un manque que le sexuel entre dans la dialectique signifiante. Cet objet c'est le phallus comme signifié. Contrairement à la direction du texte *La signification du phallus* qui semble articuler le phallus comme signifié, Lacan donne une nouvelle définition du phallus en ces termes : "*Le phallus est un signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant*"¹¹⁸. Le phallus passe donc au rang de signifiant. Alors que précédemment Lacan définissait le phallus comme signifié, il en fait à présent un signifiant. Une question se pose : le phallus est-il le signifiant du désir, comme action du signifiant, ou bien le phallus est-il le signifié, comme passion du signifiant ? Comment résoudre cette difficulté ?

Lacan articule que le phallus comme signifiant privilégié du désir, c'est un signifiant qui est en position d'exception par rapport aux autres signifiants mais qui régit tout l'ordre du signifiant, la règle confirme l'exception et non pas le contraire. Cela implique comme conséquence son élision de la chaîne signifiante. C'est un signifiant qui manque dans la chaîne, Lacan l'écrit (-φ). Une nouvelle difficulté apparaît encore : si par définition la batterie signifiante est complète dans l'Autre du langage, comment

¹¹⁵ S. Freud, "*Pour introduire le narcissisme*". Idem.

¹¹⁶ Lacan en parle tout au long de son enseignement, mais le moment de son émergence comme concept peut se lire dans son séminaire *Le transfert*, et dans deux textes publiés dans les *Écrits*, "*La signification du phallus*" (1958) et "*Subversion du sujet et dialectique du désir*", ce dernier texte est daté de 1960, mais il semble bien qu'il ait reçu l'apport d'éléments nouveaux puisqu'il a été publié pour la première fois dans les *Écrits* en 1966.

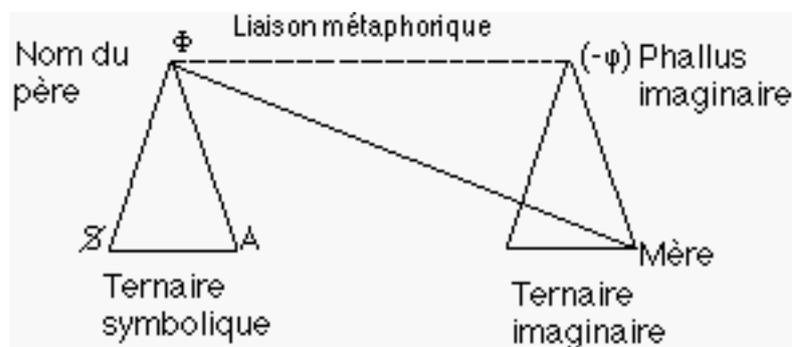
¹¹⁷ J. Lacan, "*La signification du phallus*". In *Écrits*, op.cit. La même définition est reprise dans *Un discours qui ne serait pas du semblant*, op. Cit. séance du 10 mars 1971, pp 77-96. Et dans *...Ou pire*, séance du 3 février 1972. (Non publié).

¹¹⁸ J. Lacan, "*La signification du phallus*", op.cit., p. 690.

un signifiant pourrait-il manquer ? Ce ne peut être qu'un signifiant dont le statut est d'exception¹¹⁹. Où se trouve-t-il ? Dans la mesure où l'Autre n'est pas seulement le lieu du langage mais aussi celui du discours et de la parole, ce signifiant est refoulé dans l'inconscient, corrélé au refoulé primordial qui n'est jamais levé. C'est pour cela que le phallus, refoulé dans l'inconscient ne peut jamais fonctionner que comme voilé - ce qu'illustrent fort bien les mystères antiques, où sa présence réelle est évoquée, mais au-delà du voile qui le masque. La fonction imaginaire de l'objet phallique permet de l'instrumenter tout en voilant son manque. C'est ainsi que procède l'enfant confronté aux allées et venues d'une mère désirante : il lui attribue de manière fantasmatique un objet dont la signification phallique prend son sens, d'une part du discours qu'il entend et d'autre part des premières manifestations réelles de son organe. Mais le phallus n'est pas seulement un objet, il est aussi le signifiant du désir (- ϕ), est comme tel l'index du manque-à-être¹²⁰ du sujet ($\$$). A cause de ce manque, le sujet ne peut pas épuiser la signification de son être, il ne peut pas répondre à la question "que suis-je ?". C'est ce qui définit la castration comme manque symbolique, dont l'objet, le signifié est le phallus imaginaire. On l'écrit - ϕ , pour connoter la dimension de manque du signifiant qu'il voile en remplissant sa fonction de l'instrumenter pour le sujet. Le manque phallique de l'Autre, peut être ressenti par le sujet comme une menace imaginaire portant sur son organe, mais il n'y croit pas vraiment. En revanche, l'angoisse de castration est liée au manque radical auquel le sujet est confronté de ne pas pouvoir répondre à l'énigme de son être. On comprend encore mieux pourquoi la castration peut être ressentie comme angoisse, dans la mesure où le sujet est confronté à l'expérience de son abolition, de devoir passer sous les fourches caudines du signifiant.

Lacan distingue deux phallus, le phallus comme signifiant du désir qui est du registre du symbolique et le phallus signifié qui est l'objet imaginaire de la castration - ce dernier phallus n'étant pas le signifié du phallus signifiant. Il y a un saut conceptuel considérable entre les deux. Leur rapport d'articulation s'inscrit dans le procès de la métaphore paternelle qui s'effectue dans le processus oedipien¹²¹. Dans ce procès, le Nom du Père se substitue au désir de la mère, sans pour autant que le phallus signifiant du désir, se substitue au phallus imaginaire qui serait son signifié. Un lien s'établit entre eux par leurs fonctions respectives, qui ne s'échangent pas, dans ce que Lacan appelle l'hétéroclite du complexe de castration - terme venant là pour rappeler que les éléments réels, imaginaires et symboliques qui l'organisent sont hétérogènes.

Schéma :



¹¹⁹ Il faut lire quelle solution Lacan donne à ce problème dans "Subversion..." in *Écrits*, p. 819

¹²⁰ A cet égard Freud dit que le phallus est toujours à l'horizon des trébuchements de la parole, c'est-à-dire, des lapsus, des actes manqués et du mot d'esprit.

¹²¹ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient. Seuil*, Paris 1998, pp. 161-197.

Dans ce procès le phallus apparaît bien comme le signifiant privilégié destiné à représenter¹²².

- Dans l'imaginaire, le flux vital, dans sa turgescence.
- Dans le symbolique, au sens littéral, typographique de ce terme, il équivaut à la copule logique entre deux propositions.
- Dans le réel, il est le réel même dans la copulation, c'est à dire la jouissance en tant qu'elle serait sexuelle.

Dans son texte, *Subversion du sujet*¹²³, Lacan va donner une nouvelle définition de sa conception du phallus, et de sa fonction :

L'Autre étant barré par le signifiant, la jouissance forclore de ce lieu fait retour dans le réel, elle en devient impossible. C'est ce que le mythe de *Totem et tabou* articule sans ambiguïté. Le réel de la jouissance sexuelle est celle du chef de la horde. Son meurtre a pour effet, en l'élevant au rang de père mort, de père symbolique, de faire de lui le gardien, le garant de la jouissance, désormais perdue et impossible. Par ce biais Lacan conjoint la jouissance sexuelle au phallus en tant qu'il est son signifiant¹²⁴. Il relie par là la jouissance et le semblant. D'où une nouvelle définition du phallus : Le phallus symbolique (Φ grand phi), c'est le signifiant de la jouissance¹²⁵ à distinguer du phallus comme signifiant du désir et du phallus comme signifié ($-\phi$).

Le phallus symbolique est un signifiant, mais à le prendre comme symbole il est un peu plus que cela, puisque entre tous, il est distingué, détaché, privilégié. Il est signe de reconnaissance, marque, monnaie d'échange.

A partir de ces trois définitions du phallus, élaborées par Lacan, c'est-à-dire le phallus symbolique signifiant de la jouissance (ϕ), le phallus signifiant du désir et le phallus signifié ($-\phi$), il s'agit à présent de comprendre quelles sont leurs fonctions respectives dans l'articulation de la castration.

Pour le sujet, en effet, la légitimation de son désir s'inscrit au registre d'une dette symbolique, soit la castration, dont le prix à payer comporte pour lui un sacrifice¹²⁶. En principe d'une dette honorée, on reçoit le quitus, sous la forme d'un symbole qui en fait foi, tout en la mémorisant au livre des comptes, on ne l'efface pas, on l'enregistre. Pour ce qui concerne la castration, dette symbolique liée à un manque de signifiant, le sujet ne peut pas disposer de ce signifiant manquant. Il ne pourra honorer sa dette qu'en proposant en monnaie d'échange autre chose. Soit précisément le phallus signifié, qui instrumente le signifiant manquant tout en voilant son manque. On l'écrit ($-\phi$) au niveau de l'objet, dans sa fonction imaginaire, pour indiquer ce manque. L'enfant doit donc consentir à renoncer à la jouissance close et étrangère de la mère, c'est-à-dire à ne plus se proposer à être ou à avoir, l'objet phallique dont il lui avait fait l'attribution

¹²² J. Lacan, "La signification du phallus", in *Écrits*, p.692.

¹²³ J. Lacan, "Subversion ...", p.823.

¹²⁴ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Op. Cit. Leçon du 20 janvier 1971, p.33 : "C'est que le réel à proprement parler s'incarne de quoi ? De la jouissance sexuelle, comme quoi ? Comme impossible, puisque ce que désigne l'Oedipe, c'est l'être mythique dont la jouissance serait celle de quoi ? De toutes les femmes."

¹²⁵ J. Lacan, "Subversion...", p. 823.

¹²⁶ J. Lacan, "Subversion...", op.cit. pp. 822-823.

fantasmatique. Ce qui veut dire pour l'enfant accepter d'entendre l'interdit portée sur sa jouissance masturbatoire - que cet interdit soit ou non suivi d'effets dans la réalité compte moins que le fait qu'il ait été prononcé. Il est signifié par là à l'enfant que cette jouissance n'est pas la bonne, qu'il doit y en avoir une autre, mais aussi qu'il n'a pas l'instrument qui convient pour l'obtenir. En ce point l'enfant sera frustré de son objet réel, celui qu'il trouve dans sa mère, le sein par exemple. En même temps il sera privé de la jouissance sexuelle, celle-ci étant alors projetée dans un futur idéal et représentée alors dans la figure de telle idole dont il s'énamoure ou de tel symbole à conquérir. Voilà comment s'organise la constellation des éléments hétérogènes réels, imaginaires et symboliques qui constituent l'hétéroclite du complexe de castration¹²⁷. On comprend, que le garçon puisse en ressentir comme une menace portant sur son organe, et la petite fille l'absence d'organe comme une privation. Tout cela se traduit pour l'enfant par le fait qu'il ne dispose pas encore de plein droit de son acte désirant. Se reconnaître comme châtré symboliquement, après avoir reconnu la castration maternelle fera franchir un pas supplémentaire à l'enfant. Freud précise bien qu'il s'agit d'un moment tournant dans l'Œdipe. On peut saisir ici que la solution oedipienne pour chacun n'est pas la même. La privation acceptée, le sujet en recevra le sceau, sous la forme du phallus symbolique ϕ (signifiant de la jouissance), comme s'il avait reçu une traite, une avance de crédit. En signant la reconnaissance de sa dette, il aura acquis légitimement le "baiser" pour l'avenir, mais pour des raisons signifiantes et non pas organiques. Il en résulte qu'au sortir de l'Œdipe, les positions subjectives du petit garçon et de la petite fille se distinguent à partir des formules suivantes en raison du rôle particulier que joue l'organe dans la problématique phallique. :

- Une femme, on la dit être le phallus symboliquement sans l'avoir.
- L'homme, on le dit n'être pas le phallus sans l'avoir symboliquement.

Le passage du phallus signifié dans sa fonction imaginaire ($-\phi$), au phallus comme symbole est rendu possible pour des raisons que Freud a parfaitement articulées¹²⁸. Ce qui prédispose l'organe mâle à jouer un rôle central dans la problématique du phallus, tient d'abord à ce qu'il soit le siège d'une jouissance privilégiée. Cependant ce n'est pas pour la qualité de cette jouissance aussi intense soit elle, mais parce que au niveau de cet organe, la jouissance est objectivable, comptable coup par coup, et surtout qu'elle est limitée - c'est là son trait essentiel pour la fonction de représentation que l'organe va remplir. En effet, qu'elle soit limitée prête mieux au fantasme d'une jouissance perdue au niveau du pénis. Freud écrit qu'il y a toujours une part de libido qui n'est pas transférée à l'objet et qui par conséquent reste fixée sur le corps propre, spécialement au niveau de l'organe érectile, qui concentre en lui même le plus intime de l'auto-érotisme. Cela veut dire que dans tout objet, lequel constitué selon la définition freudienne dans le cadre du narcissisme, il y a toujours une part de jouissance manquante, la part de libido qui est restée fixée au sur le corps propre. C'est pourquoi dans l'image du pénis, pris

¹²⁷ 127 On donne ici le tableau élaboré dans *La relation d'objet* notamment dans les séances du 13 mars (p. 215) et du 3 avril 1957 (p. 269). Paris, Seuil 1993.

agent	manque d'objet	objet
père réel	castration	phallus imaginaire ($-\phi$)
père imaginaire	privation	phallus symbolique (ϕ)
père symbolique	frustration	réel : sein

¹²⁸ S. Freud, "Pour introduire le narcissisme". Op.cit.

comme objet, le phallus manque à sa place, il est négativé, $(-\phi)^{129}$. Il en résulte que l'organe érectile vient symboliser la place de la jouissance manquante parce qu'il représente la partie manquante dans l'image désirée; il n'est pas là pour lui-même, ni comme image. D'ailleurs le phallus caché n'est jamais mieux évoqué, que par un objet en train de disparaître, la détumescence l'illustrant de la façon la plus frappante, le phallus comme symbole étant alors détaché du pénis dans sa réalité anatomique. De plus, l'organe comme appendice du corps, se prête on ne peut mieux au fantasme de caducité, figurant le phallus comme séparé de cet organe du corps. Le pénis a donc tous les traits requis pour remplir une fonction de représentation symbolique. S'y ajoute encore le caractère particulier de la jouissance dont il est le siège. La limitation même de cette jouissance, fait apparaître qu'à son niveau, elle se noue à son interdiction. La preuve en est que toutes les tentatives de dépasser certaines limites ramènent la jouissance convoitée à la brièveté de l'auto-érotisme. L'insatisfaction et la culpabilité qui l'accompagnent, presque toujours, témoignent de l'incidence de la loi. Au niveau de l'organe dit phallus, un nouage se produit entre la soustraction du phallus dans l'image spéculaire et la soustraction de la jouissance forclosée du lieu de l'Autre. Dans ce passage de l'imaginaire au symbolique, le phallus manquant $(-\phi)$, devient le phallus symbolique, grand phi (ϕ) . Le phallus symbolique est identifié au manque de l'Autre, soit à la jouissance forclosée de ce lieu. Très précisément ici, la jouissance forclosée du lieu de l'Autre fait retour dans le réel comme impossible. Selon la conception de Lacan ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel tel est le statut signifiant de cette jouissance. Le phallus symbolique étant équivalent à la jouissance, il est impossible à négativer, puisqu'il est le symbole même de son manque. C'est pourquoi Lacan peut qualifier le phallus symbolique de signifiant de la jouissance. De ce signifiant en position d'exception, il va faire un opérateur logique du discours de l'inconscient en l'élevant au rang de Nom du Père¹³⁰. Par cette articulation Lacan fait apparaître que le Nom du Père a une double fonction. Il est support de la Loi dont se détermine le désir, mais il entre aussi en fonction dans l'économie de la jouissance.

C/ La jouissance phallique.

Elle sera nommée ainsi assez tardivement dans l'enseignement de Lacan, autour des années 1970. Mais son élaboration conceptuelle commence dès 1960, on la trouve notamment dans le texte des *Écrits Subversion du sujet...* et dans le séminaire *Le transfert*.¹³¹ A cette époque Lacan pense pouvoir attraper toute la jouissance dans sa représentation langagière en lui donnant son signifiant : le phallus symbolique. C'est un moment où il n'a pas encore dégagé l'objet a, ni spécifié la jouissance féminine.

La jouissance phallique se détermine à partir du chiffrage langagier de la jouissance corporelle qui s'effectue au niveau de l'inconscient. Ce chiffrage consiste dans les traces mnésiques constitutives de l'appareil psychique. En effet les perceptions ou impressions du corps, qui se traduisent en signes couchés par écrit (*Niederschrift*), doivent se comprendre au sens de l'imprimerie, comme une expérience du réel laissant

¹²⁹ Lire sur ces points "*Subversion...*", op.cit. *Écrits*, pp. 822 et 823.

¹³⁰ J. Lacan, «*Le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, autrement dit le Nom du Père...*» *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Op. Cit. Leçon du 20 janvier 1971, p 34.

¹³¹ J. Lacan, Le symbole grand Phi (ϕ) , leçon du 19 avril 1961. In *Le transfert dans sa disparité subjective*. Seuil, Paris 1991, pp., 277-291.

une marque, une trace gravée sur le corps, et non pas comme une perception au sens psychologique de ce terme, ce qui supposait un sujet déjà là percevant une sensation du corps. Pour Freud l'appareil psychique relève d'un procès d'écriture. Pour Lacan l'inconscient se produit d'une écriture première, pré subjective, pré signifiante même. Cette écriture est constituée par l'inscription simultanée et sans ordre de signes qui sont des enregistrements, des formes de comptage d'expériences différentes du réel. C'est ainsi que Lacan interprète les schémas de l'appareil psychique proposés par Freud dans *L'esquisse*¹³², *La Lettre 52*¹³³ et *L'interprétation des rêves*¹³⁴.

- Dans un premier temps logique, le travail de l'inconscient, au niveau des processus primaires (entre perception et inconscient) procède par condensation et déplacement des traces mnésiques (opérations que Lacan traduit en terme de métaphore et de métonymie). Il s'agit d'un premier déchiffrement de la jouissance prise dans les signes de la perception. A partir de là l'identité de la perception sera corrélée à sa représentation qui permet de la reproduire.

- Dans un second temps logique, au niveau des processus secondaires (entre inconscient et préconscient), l'écrit inconscient (la représentation de chose) sera traduit (en terme de représentation de mot), de sorte que le sens énigmatique de l'inconscient soit transféré à la signification du discours conscient. C'est par le biais de ces représentations que l'objet pourra être retrouvé par le sujet.

Tels sont les processus par lesquels la jouissance de l'être (ou du corps propre) est chiffrée dans l'inconscient par son appareillage au langage. Cette jouissance "dénaturalisée", mortifiée, par son articulation langagière va subir une profonde modification. Cette modification consiste dans le codage phallique de la jouissance qui s'effectue dans le défilé oedipien. En effet la Loi (qui est consubstantielle aux lois du langage) en corrélant le désir au primat du phallus donne en même temps à la jouissance sa signification phallique.

Dans *Subversion du sujet...*, en articulant la jouissance forclore du lieu de l'Autre au phallus symbolique signifiant de la jouissance, Lacan commence à dessiner une ligne de partage entre la jouissance de l'Autre (celle du corps propre) et ce qui donnera lieu à l'élaboration conceptuelle de la jouissance phallique. A cette époque, on l'a dit et redit il pensait encore pouvoir rendre compte de toute la jouissance à partir de sa seule représentation signifiante. Comme on le rappelle une fois de plus ici il n'avait pas encore inventé l'objet a ni spécifiée la jouissance féminine comme étant hors langage.

Pour l'être parlant, c'est de la langue - plus précisément de *lalangue*¹³⁵ et de son enracinement dans le corps par incorporation de la structure langagière - que procède

¹³² S. Freud, "L'Esquisse..." op.cit., p. 332.

¹³³ S. Freud, "Lettre 52", in *La naissance de la psychanalyse*, op.cit., p. 154.

On rappelle ici ce schéma :

W.....WZ.....Ubw....Vb.....Bw.

W (*Wahrnehmung*, perception.). WZ (*Wahrnehmungzeichen*, signes de perception).

Ubw (*Unbewusstsein*, inconscient). Vb (*Vorbewusstsein*, préconscient).

Bw (*Bewusstsein*, conscience).

¹³⁴ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op.cit., p. 459.

¹³⁵ Par le terme de *lalangue* Lacan désigne ce qui donne support au savoir inconscient. Il produit ce terme pour la première fois dans *Le savoir du psychanalyste* (non publié), à la séance du le 2 décembre 1971, en tenant sous ce titre une série de conférences à Sainte Anne en alternance avec son séminaire *...Ou pire* (non publié). *Lalangue* dite maternelle est privée avant que d'être idiome de sa contrée pour le sujet.

toute animation de la jouissance corporelle¹³⁶. La jouissance phallique qui se détermine du signifiant, se manifeste comme une jouissance parasitaire surajoutée à celle du corps. La jouissance phallique va se fixer de façon préférentielle au niveau du pénis et de l'organe clitoridien. Et cela pour des raisons qui restent encore très énigmatiques, que même les apports de la neurophysiologie ne permettent d'éclaircir. On sait que chez la plupart des animaux l'instrument de la copulation, qu'il soit érectile ou non, ne présente pas ce caractère si particulier d'être le siège d'une jouissance privilégiée - pour autant que l'on puisse l'observer de façon approfondie - alors que chez l'homme tout spécialement, il y a bien une jouissance localisée au niveau de l'organe pénien. Elle a pris une valeur tout à fait privilégiée, d'autant plus qu'elle peut être isolée et comptée. C'est une raison suffisante pour que l'on puisse prêter une particulière attention à cet organe, et pour que le discours humain le désigne comme le phallus. Pour Lacan le langage viendrait en suppléance au défaut de la jouissance¹³⁷. On a développé au chapitre consacré à la problématique du phallus quelles en étaient les raisons de structure pour lesquelles Lacan incarne la jouissance phallique dans cet organe¹³⁸. Nous en ferons un bref rappel : si cet organe est dit "phallus", ce n'est pas pour lui-même, ni en raison de sa jouissance spécifique, mais parce que le pénis présentifie cette part de jouissance manquante dans l'image de l'objet désiré. Cette part, Freud la désigne comme la part de libido qui n'est pas transférée sur l'objet et qui reste investie au niveau du corps propre, tout spécialement au niveau du pénis.

Chez l'homme la jouissance phallique se superpose à la jouissance pénienne de sorte qu'elles sont quasiment indiscernables. Pourtant l'hors-cote de la jouissance phallique et son parasitisme sont patents comme peuvent en témoigner :

- Chez l'enfant les premières manifestations réelles de son organe. Qu'elles soient ou non l'occasion de pratiques masturbatoires, plaisantes ou déplaisantes, ces manifestations sont toujours vécues, au moins au début, comme étrangères et difficiles à intégrer. L'enfant, la plupart du temps, en reste sidéré, interloqué, incapable d'en parler à son entourage, avant même que l'interdiction de la masturbation ne lui soit signifiée. Le petit Hans¹³⁹ rend bien compte de ce combien il en est intrigué, par les phénomènes de tumescence et de détumescence de son pénis, en parlant à son endroit de *Krawall*¹⁴⁰. L'enfant pourrait aussi connaître l'orgasme dans la masturbation, même si elle ne

¹³⁶ J. Lacan, "*Lalangue a le même parasitisme que la jouissance phallique, par rapport à toutes les autres jouissances, (..), et pourquoi ne pas parler de ce que lalangue serait en rapport avec la jouissance phallique comme les branches à l'arbre (...). Lalangue, n'importe quel élément de lalangue, c'est au regard de la jouissance phallique, un bain de jouissance, et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps*". Leçon du 11 juin 1974. In *Les non-dupes errent* (non publié)

¹³⁷ J. Lacan, "*Le langage fonctionne d'origine, en suppléance de la jouissance sexuelle. C'est par là qu'il ordonne cette intrusion dans la répétition corporelle de la jouissance.*", in *...Ou pire* (non publié). Leçon du 12 janvier 1971

¹³⁸ J. Lacan, à propos de la jouissance phallique, "*...je la fais organe, je la suppose incarnée par ce qui chez l'homme y correspond comme organe - c'est pour autant que cette jouissance prend cet accent privilégié (...), c'est pour autant que cette jouissance est privilégiée, que toute l'expérience analytique s'ordonne.*" Leçon du 21 mai 1974. In *Les non-dupes errent* (non publié).

¹³⁹ S. Freud, "*Le petit Hans*", in *Cinq psychanalyses*, op.cit.

¹⁴⁰ J. Lacan, "*C'est toujours le même objet, mais il se présente sous une forme tout à fait différente en raison de l'intégration des sensations liées, à tout le moins, à la*

s'accompagne pas d'éjaculation¹⁴¹. Il faut donc distinguer l'orgasme, qui concerne le registre de la subjectivité, de l'éjaculation qui relève d'un mécanisme physiologique¹⁴². L'expérience clinique prouve qu'il peut y avoir orgasme sans éjaculation voire même sans phénomène de tumescence, comme il peut y avoir éjaculation sans orgasme, comme c'est le cas dans ce que l'on appelle l'éjaculation précoce que Lacan préfère nommer détumescence précoce.

- Certains sujets qui parlent d'invasion déchirante pour qualifier ce qu'a été pour eux l'irruption bouleversante de leur première expérience orgasmique. Mishima dans *La confession d'un masque*, peut écrire que c'est d'avoir vu le *Saint-Sébastien* de Guido Reni qui lui a donné sa première expérience d'orgasme¹⁴³. Cette manifestation orgasmique, avec son caractère de "révélation" pour le sujet, peut même aller dans certain cas jusqu'à produire le déclenchement d'une psychose auparavant latente.

- Enfin l'expérience de chacun montre bien que le pénis n'est pas un simple instrument commandé par voie réflexe mais que son fonctionnement est réglé par le fantasme, c'est-à-dire par le désir, autrement dit par la Loi.

Il faut souligner que la jouissance obtenue dans la masturbation n'est pas la jouissance sexuelle. Cette dernière est d'un autre registre, et nécessite pour son accès la mise en jeu du désir de l'Autre, raison pour laquelle elle n'est pas d'une atteinte facile. Ce point sera développé plus loin. Lacan définit la jouissance masturbatoire comme étant « *la jouissance de l'idiot* »¹⁴⁴, c'est-à-dire la plus singulière, celle de l'un tout seul, qui ne demande rien à personne en étant à la portée de tout le monde. Il est nécessaire qu'elle soit interdite à l'enfant pour favoriser son ouverture à l'Autre. L'enfant est sensible à la signification de cet interdit, mais qu'il renonce ou pas à ses pratiques auto-érotiques n'est pas l'essentiel. L'insatisfaction toujours éprouvée de la masturbation donne sa portée au message interdicteur parce que, pour l'enfant, il signifie qu'il y a une autre jouissance à préférer, et que de plus son organe n'est pas encore l'instrument qui convient pour y parvenir, ou du moins qu'il n'en a pas l'usage légitime. C'est ce qui va permettre à l'enfant d'entrer dans la dialectique de la Loi, en renonçant à la jouissance close et étrangère de la Chose¹⁴⁵. En interdisant la jouissance incestueuse, la Loi donne sa signification phallique à la jouissance accessible au sujet. A cet égard, on notera que pour Freud, la notion d'auto-érotisme chez l'enfant, ne signifie pas que l'enfant n'a pas

¹⁴¹ J. Lacan, "Il est bien entendu qu'il y a autour de cela une question et un problème, je veux dire par là que Freud ne le tranche pas. Il n'a pas à ce moment là assez d'observations pour aborder ce difficile problème de l'orgasme dans la masturbation infantile, et ne je ne l'aborde pas non plus d'emblée." p. 259. In *La relation d'objet*. Paris, Seuil 1994

¹⁴² S. Freud " l'orgasme a pour conséquence la contraction des muscles ; mais l'idée que la contraction des muscles provoque l'orgasme est dénuée de sens." *Sur la psychanalyse*, op.cit., p.187.

¹⁴³ J. Lacan, "Que la jouissance phallique devienne anomalique à la jouissance du corps, c'est quelque chose qui s'est déjà aperçu trente six fois." "La troisième», in *Lettre de L'E.F.P.*, n° 16, p. 191.

¹⁴⁴ J. Lacan, "Le grand Phi nous le désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique. Qu'est-ce que c'est ? Sinon ceci, que l'importance de la masturbation dans notre pratique souligne suffisamment la jouissance de l'idiot." In *Encore*, Paris, Seuil 1975. P. 75.

¹⁴⁵ J. Lacan, " C'est le sujet qui a accompli la tâche au bout de laquelle il s'est réalisé comme sujet de la castration, en tant que défaut fait à la jouissance de l'union sexuelle (...) la castration, c'est à savoir que le sujet réalise qu'il n'a pas l'organe unique, unaire, unifiant.", in *L'acte psychanalytique* (non publié). Séance du 17 janvier 1968

d'objet, c'est même le contraire, car il procède à un choix d'objet très précocement. L'auto-érotisme de l'enfant signifie avant tout qu'il entretient avec ses objets des relations essentiellement fondées sur le plaisir qu'il peut en retirer¹⁴⁶. C'est une des raisons qui justifie Freud à parler de disposition perverse polymorphe de la sexualité infantile.

Une femme n'est pas non plus dépourvue de la jouissance phallique, mais chez elle, elle s'incarne dans l'organe clitoridien. Au contraire de l'homme, dont toute la jouissance est contenue par la jouissance phallique, pour une femme il y a une autre jouissance. Cette autre jouissance, Lacan va la qualifier de jouissance supplémentaire elle se pose d'être "au-delà du phallus". On aurait tort de l'assimiler à la prétendue jouissance vaginale, qui n'existe pas. La jouissance féminine est d'un autre registre, dont l'homme n'est pas forcément exclu. On verra plus loin comment Lacan en fait l'élaboration.

En précisant que la jouissance de l'Un, distincte de la jouissance de l'Autre, s'incarne dans l'organe mâle, Lacan peut faire apparaître que la détumescence doit avoir une fonction d'appel à la parole, rendant possible l'articulation langagière¹⁴⁷. Il semble bien en effet que le procès de la signifiante est soustrait à cette jouissance de l'Un. Le renoncement à la jouissance close et étrangère de la Chose permet au sujet qui consent à la Loi d'interdiction de l'inceste d'accéder à la fonction symbolique de la parole dans le champ du langage. Moyennant quoi, la jouissance phallique s'ouvre à lui par le moyen de la parole et du discours. En retour c'est de *lalangue* et de son enracinement dans le corps que procédera désormais toute animation de la jouissance corporelle. On retrouve encore ici les coordonnées du schéma proposé antérieurement (p. 27) :

Il y a d'abord la jouissance de l'Autre (la Chose, le corps propre) avant la Loi, puis la Loi et enfin la jouissance phallique après la Loi, résultant du chiffage de la jouissance corporelle par le signifiant.

La jouissance phallique, étant liée au langage, se manifeste comme une satisfaction verbale. C'est la jouissance du bla-bla-bla qui se produira comme telle au niveau des formations de l'inconscient du sujet.

- Dans le rêve, où le désir (*Wunsch*) trouve son accomplissement et sa première satisfaction par sa représentation signifiante.

- Dans le mot d'esprit, où Freud démontre que le plaisir qu'il procure est d'abord lié à son côté formel¹⁴⁸.

- Dans les lapsus et les actes manqués, dont Freud précise qu'il s'agit de trébuchements de la parole, et qu'à leur horizon surgit toujours la problématique du phallus.

¹⁴⁶ S. Freud. - "...les enfants de trois à cinq ans sont capables d'un choix d'objet tout à fait perceptible et accompagné d'affects violents." In *Trois essais...*, op.cit., p. 122.

- "L'enfant tire aussi du plaisir de la masturbation, et très tôt sa sexualité est liée à l'existence d'un objet humain.", in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, Paris 1992. P. 52.

¹⁴⁷ J. Lacan, "La détumescence chez le mâle a engendré cet appel de type spécial, qui est le langage articulé, grâce à quoi s'introduit dans ses dimensions la nécessité de parler." leçon du 19 janvier 1972. In *...Ou pire* (non publié).

¹⁴⁸ J. Lacan, "Si c'est à un plaisir qu'aboutit le trait d'esprit, c'est pour autant que le trait d'esprit nécessite que ce qui se réalise au niveau de l'Autre ne s'achève virtuellement qu'à tendre vers l'au-delà du sens, qui comporte en soi une certaine satisfaction." *Les formations de l'inconscient...*, Seuil, Paris 1998, p. 221

- Dans les symptômes, qui intéressent plusieurs registres de la subjectivité, les rapports entre la jouissance, la satisfaction et le plaisir sont plus complexes¹⁴⁹. Freud a bien articulé comment au niveau du conscient, le sujet peut éprouver son symptôme comme douleur, mais qu'il ne pouvait pas s'en détacher parce qu'au niveau de l'inconscient la pulsion y trouve une satisfaction partielle. Or si l'on peut espérer réduire le symptôme par le moyen de la parole dans l'interprétation, c'est bien parce que la jouissance du symptôme (qui comporte une satisfaction paradoxale de la pulsion) relève de la jouissance phallique. Dans la cure l'analysant consomme cette jouissance phallique, ce qui lui permet de retrouver dans le parler une jouissance plus satisfaisante qui lui donne chance de voir réduire son symptôme sinon de le dissoudre complètement¹⁵⁰. En effet l'acte psychanalytique ne vise pas seulement le sens du symptôme mais aussi la jouissance qu'il comporte, et c'est cette conjonction qui fait l'efficacité de la cure.

L'introduction de cette dimension de la jouissance dans le champ freudien par Lacan, fait apparaître que les symptômes, comme les autres formations de l'inconscient, ne sont pas seulement des messages dont il faudrait interpréter la signification, mais encore qu'ils sont au principe d'une jouissance à laquelle le sujet reste fixé. Il s'agit donc, pour en libérer le sujet, de pouvoir faire barrage à la jouissance de ses symptômes. C'est pourquoi l'interprétation psychanalytique ne peut porter sur la signification, comme un jeu de mot gratuit qui nourrirait le symptôme en le relançant, mais elle intervient sur la jouissance opaque dont il se constitue. L'interprétation psychanalytique n'est pas pliable à toutes les significations, elle vise la cause du désir à travers le non-sens de l'équivoque signifiante, ce qui déchaîne la vérité tout en produisant des effets de jouissance incalculables. C'est pourquoi l'interprétation doit être juste et portée au bon moment dans le dire du sujet. En effet, l'éthique de la psychanalyse dont Lacan renouvelle le sens, ne se réduit pas à la tragédie du désir que véhiculent les paroles fondamentales, elle tient compte aussi de la consommation de la jouissance spécifique à chacun. C'est la raison pour laquelle il faut prendre au sérieux tout ce qui se passe dans le quotidien pour le sujet et non pas le renvoyer à un futur idéal.

Lacan rend compte de l'appareillage de la jouissance au langage dans sa définition de la jouissance phallique en déclinant la causalité signifiante de cette jouissance selon les catégories aristotéliennes de la cause¹⁵¹. Il faut donc tenir compte de l'existence d'une certaine béance entre les causes et leurs effets, puisque le sujet du signifiant est divisé en faisant coupure entre la jouissance et le désir¹⁵².

- Le signifiant est cause matérielle de la jouissance, car le corps devient substance jouissante, d'être colonisé par le signifiant. A présenter les choses ainsi, ne faut-il pas conclure que la jouissance étant toujours hétéros, l'auto-érotisme change de sens ?

- Le signifiant est cause formelle de la jouissance, pour autant que c'est l'ordre de la grammaire qui la commande. Par exemple : le mouvement de réversion de la pulsion scopique, exprimé par le montage grammatical voir-être vu, comporte aussi la voie moyenne active que Lacan traduit par se faire voir (entendre, chier ou manger pour les autres pulsions). Ce qui souligne que dans la mise en jeu de la pulsion le sujet est actif.

¹⁴⁹ 149 J. Lacan, "Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique,..." "La troisième", 1 novembre 1974, in *Lettre de L'E.F.P.* n°16. P. 200.

¹⁵⁰ Lacan J., "La jouissance phallique est celle justement que consomme l'analysant." in "La dissolution", séance du 11 mars 1980. *Ornicar?* N° 20-21.

¹⁵¹ Aristote, *Physique*, livre 2, chap. 3, 194b, 195a.

¹⁵² J. Lacan, *Encore*, op.cit., p. 26.

- Le signifiant est cause efficiente de la jouissance. La jouissance est interdite par le signifiant à celui qui parle comme tel, mais c'est en parlant qu'elle peut se dire dans les inter-dits (les intervalles du signifiant) de la parole et du discours. En effet la métonymie de la chaîne signifiante véhicule le désir et la jouissance.

- Le signifiant est cause finale de la jouissance, pour autant que la finalité de la langue (ou de la langue) est dans le jouir. Depuis le jouir simple de la parole à l'articulation du discours qui est toujours moyen de la jouissance.

Lacan va tirer les conséquences logiques qui s'imposent de l'articulation de la jouissance au signifiant. Dans la mesure où elles participent de la jouissance phallique toutes les formes de satisfactions obtenues dans la mise en jeu de la pulsion invoquante sont équivalentes. Notamment dans le symptôme, la sublimation (les poètes courtois savent bien que parler d'amour est une jouissance en soi)¹⁵³, et enfin dans la relation sexuelle. Il n'y a là aucune étrangeté, même si Freud peut dire que dans la sublimation, la pulsion se satisfait sans refoulement mais par changement de but et d'objet sexuel. A s'en tenir à la définition étendue que Freud donne à la sexualité - qui déborde le cadre du génital - il faut comprendre que la jouissance phallique participe pour l'essentiel à la satisfaction obtenue dans la sublimation¹⁵⁴. Freud reconnaît que les activités intellectuelles peuvent être source de plaisir, mais, pour le redire ici, souligne cependant qu'il n'y a aucune commune mesure entre l'intensité de la jouissance orgasmique et les satisfactions que le sujet peut obtenir autrement. Cela pose la question de savoir comment définir la jouissance sexuelle proprement dite, ce qui sera abordé un peu plus loin¹⁵⁵.

D/ : L'objet a, un plus de jouissance.

Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, qui ne le représente pas, mais il y a un reste produit par cette opération, c'est l'objet a. Le sujet en effet se fonde de cette marque du signifiant qui le détermine. A partir de l'introduction du signifiant dans le réel, la subjectivation du corps domine désormais tout ce dont il va s'agir pour le corps. Désormais Le statut de la jouissance dépend de cette subjectivation du corps, et se fonde dans ce qui s'en efface ou en réchappe¹⁵⁶.

¹⁵³ J. Lacan, "Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir", in *L'angoisse*, op.cit. . Leçon du 13 mars 1963. P. 209.

¹⁵⁴ J. Lacan, "La sublimation n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion, et cela sans refoulement. En d'autres termes - pour l'instant, je ne baise pas, je vous parle, eh bien ! Je peux avoir la même satisfaction que si je baisais. C'est ce que ça veut dire. C'est ce qui pose, d'ailleurs, la question de savoir si effectivement je baise." in *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil 1973. P. 151

¹⁵⁵ S. Freud, "Il s'agit de savoir si l'orgasme est la caractéristique spécifique du plaisir sexuel, ou si nous pouvons identifier le plaisir sexuel au plaisir en général." in, *Les premiers psychanalystes, Minutes (4) de La Société Psychanalytique de Vienne*. Gallimard, 1983. Paris P.187

¹⁵⁶ J.Lacan. "...on comprend mieux que c'est là que pour nous se pose la question de savoir comment la jouissance est maniable par le sujet.", in *La logique du fantasme* (non publié). Séance du 7 juin 1967

La part de la jouissance dans l'objet a qui échappe au procès de la signifiante ne tombe pas sous la coupe du principe de plaisir. Le statut de cet objet a, sera élaboré par Lacan dans la différence de la relation du sujet avec l'autre (le semblable) et l'Autre (du signifiant). C'est dire d'emblée que l'objet commun et échangeable est à distinguer de l'objet a cause du désir.

Freud énonce que l'objet se constitue dans le cadre du narcissisme, ce qui donne sa particularité à l'objet aimé et désiré par le sujet. Or cet objet se caractérise par la spécificité de son choix et sa permanence, ce que montre bien la clinique. Le sujet peut en effet témoigner de son impossibilité à se séparer d'un partenaire aimé, mais qui par ailleurs lui apporte bien peu de satisfaction pulsionnelle. L'objet aimé et désiré est donc bien différent de l'objet de la pulsion. Freud l'articule sans ambiguïté, l'objet de la pulsion est indifférent de sa nature et remplaçable à volonté en fonction de sa capacité à permettre la satisfaction pulsionnelle¹⁵⁷. Quand Freud par exemple écrit que le plaisir de voir (*Schaulust*) est aussi bien le plaisir d'être pris sous le regard, ce "plaisir de voir que l'on est regardé", n'implique pas l'identification ni le choix d'un partenaire aimé et désiré, mais fait apparaître la présence du regard comme objet de la pulsion.

La première élaboration de l'objet a dans l'enseignement de Lacan est l'objet du fantasme, tel qu'il le fait apparaître à propos du *Banquet* de Platon¹⁵⁸. Lacan a fait de ce texte un commentaire très précis dans son séminaire intitulé *Le Transfert*¹⁵⁹. Il s'agit de l'objet "halluciné" par Alcibiade aimant et désirant Socrate. Lacan va mettre en valeur dans la déclaration d'amour adressée par Alcibiade à Socrate, la thèse de Freud qui démontre que le sujet "hallucine", dans le rêve ou dans le fantasme, l'objet de son désir, avant de pouvoir le retrouver dans la réalité. En prenant cet exemple du *Banquet*, Lacan ne s'appuie pas sur un discours savant sur l'amour mais bel et bien sur la parole d'amour en acte proférée par Alcibiade. La fonction désirante de l'amour va produire l'émergence d'un objet bien particulier dans le discours passionné d'Alcibiade.

Lacan justifie en même temps le choix de cet exemple particulier parce qu'il lui semble plus simple de désigner l'objet du désir dans la relation homosexuelle, alors que la relation entre un homme et une femme est plus complexe. A mesure qu'Alcibiade avoue son amour passionné pour Socrate, il révèle que ce qu'il désire et vise en lui, c'est la merveille des merveilles, l'objet unique de sa convoitise, l'agalma, que contiendrait Socrate et que seul, lui, Alcibiade a pu voir¹⁶⁰. Socrate, comparé au Silène, est l'objet du choix amoureux d'Alcibiade, il est l'autre, le partenaire. Mais Socrate n'est que l'enveloppe narcissique de l'objet causant le désir d'Alcibiade, soit l'agalma imaginé par lui. Il en vient à supposer que l'aimé, qui enflamme sa passion, possède en lui la

¹⁵⁷ S. Freud, "L'objet de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originellement lié : mais ce n'est qu'en raison de son aptitude particulière à rendre possible la satisfaction qu'il est adjoint. Ce n'est pas nécessairement un objet étranger, mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre. Il peut être remplacé à volonté ..." Pulsions et destins des pulsions in *Métapsychologie.*, Idées/Gallimard, Paris 1969. P.19.

¹⁵⁸ Platon, in *Le Banquet*, Oeuvres complètes, tome 1, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 1950, pp. 749-762.

¹⁵⁹ J. Lacan, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991

¹⁶⁰ J. Lacan, "...L'objet de son désir a lui, Alcibiade, qui est agalma, le bon objet. (...). C'est le bon objet que Socrate a dans le ventre. Socrate n'est plus là que l'enveloppe de ce qui est l'objet du désir." in *Le transfert*, op. cit. p. 209.

merveille, l'objet précieux de sa convoitise, l'agalma¹⁶¹. On distingue bien ici, l'objet a du désir qui est l'objet du fantasme (le fantasme s'écrit $\$ \diamond a$), et l'objet aimé, soit l'autre, le semblable, comme image idéale $i(a)$, reflétée dans le miroir contenant l'objet a. Or plus Alcibiade vacille, c'est-à-dire se montre divisé dans la parole amoureuse, et plus il s'accroche à l'objet a, l'agalma qu'il hallucine dans Socrate.

Dans cet exemple, en même temps se découvre ce que l'amour dans sa fonction permet de masquer, à savoir le scandale du désir, pour autant que le désir ne vise pas l'autre comme sujet mais bien comme objet à instrumenter pour la satisfaction du désir. En retour le sujet devra consentir à s'offrir à l'autre comme objet¹⁶². Nombreux sont ceux qui ne le peuvent pas ou ne le veulent pas, ce qui est presque équivalent. Au fond, lorsque le sujet à affaire au désir de L'Autre, l'amour y étant engagé sérieusement, la castration est toujours en jeu. Il faut retenir ce point pour comprendre ce qui sera développé, dans le chapitre suivant concernant la jouissance sexuelle.

Dans cette première occurrence, Lacan donne à l'objet a du fantasme une valence imaginaire. Cet objet produit par l'imagination du sujet se distingue de l'autre, c'est-à-dire le partenaire dans l'amour. Mais à ce titre, c'est un objet fixé et non pas métonymique, car le fantasme, même s'il est un montage du symbolique ($\$$, le sujet divisé étant effet du signifiant) et de l'imaginaire (objet a), a une fonction et une valence imaginaires.

Comment passer de cet objet fixé dans le fantasme à l'objet de la pulsion qui peut être remplacé à volonté¹⁶³ ? Dans l'écriture lacanienne de la pulsion, $\$ \diamond D$ - qui se lit comme le sujet en fading dans la demande - l'objet de la pulsion n'est pas placé. Par ce mathème, la pulsion est entièrement traduite en termes de signifiant. C'est une des conséquences de l'axiome "l'inconscient est structuré comme un langage". Dans *Subversion du sujet ...*¹⁶⁴, la pulsion est définie comme ce qui reste quand le sujet s'abolit dans la demande (fading du sujet divisé qui s'écrit $\$$), du même coup la demande disparaît à son tour. Reste alors seulement la coupure, en sorte que la pulsion serait à proprement parler la réduction de la demande à la coupure. Cette coupure est l'essence même de la chaîne signifiante; d'où l'on peut comprendre que si la demande est parlante, la pulsion est silencieuse; c'est une demande silencieuse; elle est l'écho dans le corps de l'incidence du signifiant. Traduire la pulsion en termes de signifiant pose alors la question de savoir comment tenir compte de la jouissance pulsionnelle, car cette jouissance implique justement que pas tout est signifiant dans la pulsion. Pour résoudre cette difficulté, Lacan procède à une refonte de la théorie des pulsions, distincte de celle de Freud pour qui la pulsion est par définition sexuelle. Lacan est définit la pulsion comme a-sexuelle, dans la mesure où il n'y a pas le moindre rapport

¹⁶¹ J. Lacan définit l'objet cause du désir, comme étant l'agalma, l'objet précieux, la merveille et c'est sur le versant de sa brillance, son côté fétiche, piège à dieux qu'il met l'accent, pour la fonction qu'il remplit comme cause du désir du sujet. In *Le transfert*, op. cit. p.169.

¹⁶² J. Lacan, "je dis à l'autre que, le désirant, sans le savoir sans doute, toujours sans le savoir, je le prends pour l'objet à moi-même inconnu de mon désir. C'est-à-dire dans notre conception, dans notre conception à nous du désir, que je l'identifie, que je t'identifie, toi à qui je parle, toi-même, à l'objet qui te manque à toi-même, c'est-à-dire que par ce circuit où je suis obligé pour atteindre l'objet de mon désir, j'accomplis justement pour lui ce qu'il cherche. C'est bien ainsi, qu'innocemment ou pas, si je prends ce détour, l'autre comme tel, objet ici, observez-le, de mon amour, tombe forcément dans mes rets." séance du 21 novembre 1962, p.38. In *L'Angoisse*.

¹⁶³ On doit le repérage de ce parcours dans l'enseignement de Lacan à J.A. Miller.

¹⁶⁴ J. Lacan, "Subversion..." in *Écrits*, op. cit. p.817.

entre le réel et le signifiant, sinon un rapport de coupure, de béance que Lacan traduit par l'aphorisme il n'y a pas de rapport sexuel .

Il s'agit pour Lacan d'articuler comment l'objet a du fantasme tel qu'il vient d'être défini dans sa valence imaginaire peut fonctionner comme objet dans la pulsion, et ce qui en sera modifié dans le statut et la fonction de cet objet¹⁶⁵.

Les écritures de la pulsion et du fantasme permettent de les superposer. C'est ce que Lacan argumente à partir d'exemples pris dans son expérience clinique qu'il rapporte dans *Subversion du sujet...*¹⁶⁶.

$\$ \diamond D$, pulsion.

$\$ \diamond a$, fantasme.

Dans son fantasme, le névrosé confond l'objet de son désir avec la demande de l'Autre ; il pose l'équivalence entre a et D :

$$a \cong D.$$

La demande de l'Autre devient objet de son fantasme. Autrement dit son fantasme fonctionne comme la pulsion. C'est la raison pour laquelle Freud a pu dresser la liste des pulsions chez le névrosé. Une articulation s'opère ici entre pulsion et fantasme. Le névrosé a horreur de la demande, mais en même temps il préfère qu'on lui demande, il demande même la permission de désirer, parce que la demande couvre son angoisse devant le désir de l'Autre. En effet quand l'Autre lui demande, de manger, de chier, de parler, ou de voir, au moins sait-il ce que l'Autre veut. Ce que le névrosé peut faire savoir dans l'expérience de la cure permet d'établir les équivalences suivantes :

a (objet du fantasme) $\cong D$ (demande de l'Autre) $\cong A$ (Autre barré, manquant) $\cong (\Phi)$, phallus symbolique, signifiant de la jouissance forclosée du lieu de l'Autre.

La demande d'amour vise toujours de façon inconditionnelle une jouissance réelle, dont la condition est absolue. Ce qui ne préjuge pas qu'elle puisse être ressentie comme plaisir ou déplaisir. Devant cette jouissance, l'hystérique peut se détourner par dégoût et l'obsessionnel reculer devant le trop de plaisir qu'il pourrait en retirer. Le désir se montre ici comme une défense contre la jouissance. Il n'en reste pas moins que la jouissance, même refusée ou manquante, cause le désir du sujet. Par l'artifice de sa stratégie dans son rapport à l'objet, le névrosé fait apparaître le clivage entre la cause réelle du désir et l'objet désiré en tant qu'il est halluciné dans le fantasme.

Ce changement du statut de l'objet dans le désir - c'est-à-dire la distinction entre l'objet cause réelle du désir et l'objet désiré de valence imaginaire - est encore plus souligné dans la perversion, qui caricature à peine en l'exacerbant la fonction normale du désir chez l'homme. Le pervers en effet identifie plus directement l'objet de son fantasme avec le manque de l'Autre et fait cette équivalence :

$$a \cong A. \text{ (Autre barré)}$$

Dans sa stratégie, il s'offre lui-même comme objet a, pour servir la volonté de jouissance imputée à l'Autre dont il se fait l'instrument. A la place de la jouissance perdue, manquante, le sujet pervers substitue l'objet a, démontrant ainsi que c'est un objet récupérateur de jouissance.

L'objet a commémore la perte de jouissance. Mais en tant que cet objet représente un reste de jouissance ayant échappé au procès de la signifiante, il est désigné par Lacan comme le plus-de-jour. A cet égard, notons qu'il revendique l'invention de

¹⁶⁵ On doit le repérage de ce parcours dans l'enseignement de Lacan à J.A. Miller

¹⁶⁶ J. Lacan, *Écrits*, pp. 823 à 825.

l'objet a comme sa contribution principale au champ freudien¹⁶⁷. L'élaboration du statut et de la fonction de cet objet dans l'économie du sujet occupera près de vingt années de son enseignement à partir de son séminaire *Le Transfert* où Lacan l'isole comme l'objet cause du désir, en le distinguant ainsi de l'objet aimé et désiré.

Dans ce parcours l'objet a passe de sa valence imaginaire à son statut de réel comme objet cause du désir. En tant que c'est un objet récupérateur de jouissance, il représente "*l'être de jouissance du sujet (objet a)*"¹⁶⁸ corrélé dans le fantasme à "*l'être signifiant du sujet (\$)*". Cette nouvelle élaboration dans le statut de l'objet permet d'avancer que le fantasme n'est plus seulement le support imaginaire du désir, il devient réellement une machine à fabriquer du plaisir. Ce qui s'écrit à présent du fantasme comme un montage du symbolique (\$) et du réel (objet a), où l'objet a un statut de réel, livre son secret : le fantasme n'est plus seulement une fiction, il devient selon l'expression de Lacan une "*fixion*" du réel. C'est un véritable mixage entre le fantasme et la pulsion. Dans le fantasme, qui se présente comme un scénario ou une phrase dont la signification est achevée, la pulsion opère silencieusement et son mouvement se repère, dans les renversements de sens liés au registre de la grammaire ceux-ci se manifestent comme des coupures dans le discours du sujet (voir-être vu, par exemple). L'objet du fantasme fonctionne comme objet dans la pulsion et se dessine en creux dans son mouvement d'aller-retour. La pulsion le contourne pour trouver sa satisfaction au niveau des zones érogènes, où s'est réfugiée la part de jouissance corporelle ayant échappé à la prise du signifiant (mais qui se produit en même temps par son opération). Lacan définit la pulsion comme coupure c'est pourquoi il loge sur le graphe du désir, la castration au lieu même de la pulsion. La castration symbolique est la coupure qui sépare le désir de la jouissance. Il en résulte que c'est au niveau de la pulsion que s'opère une composition entre le signifiant et la jouissance, désormais accessible au sujet de la Loi par le biais de la satisfaction pulsionnelle.

L'objet a est défini par Lacan dans la perspective freudienne de l'objet perdu de toujours. Il représente ce qui reste de l'Autre de la jouissance pour le sujet qui se constitue au lieu de l'Autre (du langage) sous les auspices du signifiant. C'est ce qu'on peut lire dans la formule de Lacan selon laquelle "le signifiant (S₁) représente le sujet (\$) pour un autre signifiant (S₂) qui ne le représente pas"; l'objet a se produisant comme reste de la représentation du sujet qui n'est "pas toute signifiante".

Lacan en écrit le mathème de la façon suivante :

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

L'être de jouissance du sujet, soit l'objet a, est épinglé d'une lettre qui définit son statut réel. En effet l'objet a, n'est pas "signifiantisé", ni spécularisable, il n'appartient pas au champ perceptif et ne peut se déduire que d'une écriture. L'objet de la pulsion défini par la contingence corporelle de l'objet a ne peut se concevoir et se comprendre qu'à partir de cette formalisation, car il appartient au champ de la subjectivité et non à celui du corps propre, même si un organe réel¹⁶⁹ peut lui donner support. En somme

¹⁶⁷ J. Lacan, "...j'ai inventé l'objet a entre autres machins." in *Les non-dupent errent* (non publié) Leçon du 9 avril 1974.

¹⁶⁸ Cette expression de Lacan signifie qu'il s'agit de la jouissance qui reste au sujet du fait que la jouissance de l'Autre lui est impossible.

¹⁶⁹ Lacan, "... cette part de notre chair qui nécessairement reste prise dans la machine formelle." leçon du 8 mai 1963, p. 249. In *L'angoisse*, op. Cit.

l'objet a n'est pas de subsistance mais d'existence du sujet¹⁷⁰. Cela est conforme à la théorie freudienne selon laquelle les pulsions se constituent à partir des besoins du corps pour s'en séparer dans leur fonction érotique. C'est pourquoi la définition même de l'objet partiel dans la psychanalyse tient, non pas à ce que cet objet serait une partie du corps, mais bien parce qu'il représente partiellement la fonction organique dont il se produit.

Par exemple :

- Dans la pulsion orale, l'objet a, c'est le sein en tant qu'il procure le plaisir de la succion, au-delà de la fonction de nourrissage dévolue à cet organe¹⁷¹.

- Dans la pulsion anale, l'objet a, n'est le scybale que dans la mesure où il est le tenant lieu de ce que le sujet retient ou lâche, pour sa jouissance, quitte à faire chier l'Autre ou à lui faire plaisir.

- Dans la pulsion scopique, le regard comme objet a, est de l'ordre de la tache. Il n'est pas à confondre avec l'oeil situé dans le champ de la vision¹⁷².

- Dans la pulsion invoquante, la voix comme objet a est aphonique, séparée de ce qui s'entend¹⁷³; c'est la coupure de l'énonciation qui fait scansion dans le texte en lui donnant son sens de vérité parce qu'elle est celle du sujet.

Lacan a retiré, cueilli dans le Banquet le terme d'*agalma* pour désigner l'objet a comme la cause du désir. On peut savoir que l'objet a nul autre pareil que posséderait Socrate c'est sa voix. Mais cette voix est celle de son démon (autrement dit de son désir), que personne d'autre que lui ne peut entendre et qu'il convoque quand il a des choses importantes à dire. L'objet a dont il s'agit dans cette voix présente un caractère très particulier. En effet, Alcibiade insiste bien pour dire que ce n'est pas dans son timbre ni dans sa musicalité qu'elle compte. Ce qui fait le charme de Socrate, auquel tout le monde succombe dès qu'il parle, c'est son discours. Ce que dit Socrate "n'est pas du pipeau", au contraire de la musique du satyre Marcias auquel Alcibiade le compare en ironisant. Le discours de Socrate est porté par cette voix, qui tout en étant celle de Socrate, n'est la voix de personne. C'est elle qui se transmet dans le texte de Platon et lui donne sa portée transférentielle qui traverse les siècles en perdurant. Cet objet voix a un statut tout à fait singulier ; il cause le désir de l'amant et lui fait espérer la conquête d'une jouissance divine, à condition d'en prendre possession, comme Socrate sait en faire l'usage. C'est dans la pente de cette désubstantivation de l'objet pulsionnel que Lacan poursuit l'élaboration de l'objet a pour le définir dans sa consistance logique. Pour ce faire Lacan fait largement appel à la mathématique, dont il emprunte l'appareil logique et différents objets. Mais puisque c'est essentiellement la fonction de plus-de-jourir l'objet a dans l'économie subjective qui nous intéresse ici, nous ne ferons que donner succinctement les principales références de ses emprunts dans l'enseignement de Lacan.

¹⁷⁰ J. Lacan, "...l'objet a, non pas de subsistance, mais d'existence du sujet." Leçon du 21 novembre 1962, in *L'identification* (non publié).

¹⁷¹ J. Lacan., "... le bout du sein,..., le mamelon, prend dans l'érotisme humain sa valeur d'*agalma*, de merveille, d'objet précieux, devenant le support du plaisir, de la volupté, du mordillement, où se perpétue ce que nous pouvons bien appeler une voracité sublimée, en tant qu'elle prend ce Lust, ce plaisir." in *Le transfert*, op. cit.p. 249.

¹⁷² J. Lacan, "Du regard comme objet petit a», in *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Op. cit. p. 65 et suivantes...

¹⁷³ Pour Lacan la voix comme objet a se supporte de la vocalisation, mais elle se définit à partir de la parole et non pas de la sonorité, d'où cette qualification d'être "a-phonique".

Il peut s'agir :

- De mathèmes : Mathèmes de la théorie des discours¹⁷⁴, formules de la sexuation¹⁷⁵, lettre *a* pour l'objet cause du désir, mathème du fantasme ($\$ \leftrightarrow a$). Comme support du désir, le fantasme, se définit par l'articulation du sujet divisé à l'objet *a* cause du désir. Il fonctionne selon une logique¹⁷⁶ qui rend compte des rapports de conjonction et de disjonction entre le sujet et l'objet. Cette logique consiste dans les opérations d'aliénation du sujet au signifiant et de séparation de l'objet *a* par rapport à la chaîne signifiante. Lacan fondera sur cette logique du fantasme sa théorie de la fin de la cure psychanalytique.

- De nombres : le nombre d'or¹⁷⁷ ou la série de Fibonacci¹⁷⁸ venant rendre compte de l'incommensurabilité de l'objet *a* avec le signifiant.

- Enfin les objets topologiques, graphes¹⁷⁹, surfaces¹⁸⁰ et noeuds¹⁸¹.

Dans tous les cas, le support de la mathématique n'est pas là pour faire des calculs ou des démonstrations, ni même métaphores. Ces sont utilisés parce qu'ils sont les structures mêmes que la psychanalyse rencontre dans son expérience. Par exemple le cross-cap (ou plan projectif) livre la structure du fantasme. En opérant la bonne coupure sur le plan projectif, on sépare les deux éléments qui le constituent, c'est-à-dire une bande de Moebius représentant le sujet et une rondelle représentant l'objet *a*. C'est ce qui se produit au terme de la cure au terme de la cure dans la destitution du sujet-supposé-savoir¹⁸² où se découvre que l'Autre n'est rien sinon qu'à être réduit au "désêtre"¹⁸³ de l'objet *a*. Mais on ne le débarrasse pas pour autant de sa vérité ni de son savoir.

Pour élaborer la fonction plus-de-jouir de l'objet *a*, Lacan passe par la voie royale de la théorie du discours comme lien social, élaborée à partir de sa définition du signifiant : Le signifiant (S_1) représente le sujet ($\$$) pour un autre signifiant (S_2). Dans cette opération se produit un reste, l'objet *a*. Ce reste est logé dans la métonymie de la

¹⁷⁴ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit.

¹⁷⁵ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, (17 mars 1971, 19 mai 1971). Seuil, Paris 2007, ...*Ou pire*, dans son ensemble, (non publié). *Encore*, (13 mars 1973, 10 avril 1973), op. cit.

¹⁷⁶ Cette logique est spécialement développée dans les séminaires déjà cités, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse* (pp. 185-195), *La logique du fantasme* (1966-1967) et *L'acte psychanalytique* (1967-1968).

¹⁷⁷ J. Lacan, " *Le nombre d'or qui donne son statut à ce qui est en question dans l'objet *a*...*" Leçon du 8 mars 1967. In *La logique du fantasme* (non publié).

¹⁷⁸ J. Lacan La série de Fibonacci, in *D'un autre à l'Autre*. Leçon du 11 juin 1969, p. 368.

¹⁷⁹ J. Lacan, *Subversion du sujet...*op. cit.

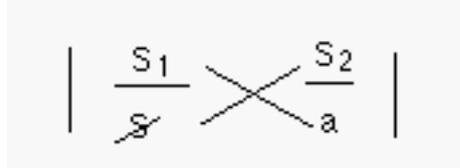
¹⁸⁰ J. Lacan, Le rapport d'articulation entre le sujet et l'objet *a* est illustré à partir de la bande de Moebius et de sa coupure, notamment dans les séminaires *L'identification*, 1961 -1962 (non publié) et *L'objet de la psychanalyse*, 1965-1966 (non publié) et enfin commenté dans *l'Étourdit*, in *Scilicet 4*, Paris Seuil, 1973.

¹⁸¹ J. Lacan, L'objet *a* change de statut à partir de l'usage par Lacan du noeud borroméen qui est introduit dans le séminaire ...*Ou pire*. Auparavant l'objet se définit d'une coupure, à présent il est situé au point de coinçage du noeud que constituent les ronds du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

¹⁸² L'articulation de cette problématique de la fin de la cure se trouve surtout dans les séminaires *La logique du fantasme* et *L'acte analytique*. Op. cit. (Non publiés).

¹⁸³ J. Lacan, " *Proposition du 9 octobre 1967 sur Le psychanalyste de l'École*". In *Scilicet n° 1*, Seuil Paris 1968. P.14.

chaîne signifiante ; en conséquence, il peut être cerné par l'articulation logique du discours. On dispose, avec cette définition du signifiant¹⁸⁴ qui institue le sujet et détermine l'objet, d'une structure pas toute signifiante composée d'éléments groupés constituant un ensemble co-variant formulé selon le mathème suivant :



Cette structure définit le discours de l'inconscient, sur lequel repose la théorie des discours chez Lacan. La matrice du discours est constituée de quatre places où viennent se loger quatre lettres dont les définitions sont les suivantes :

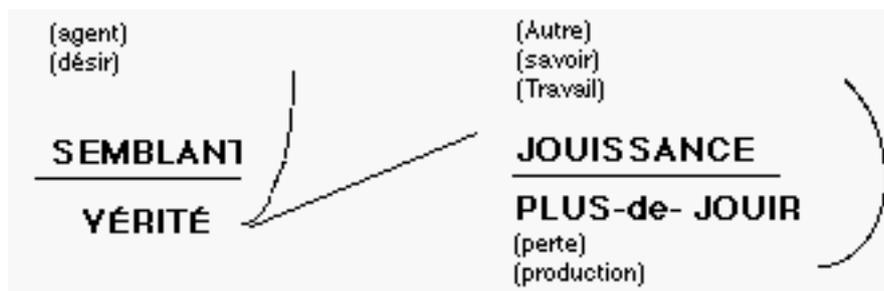
S_1 est le signifiant maître, S le sujet divisé, S_2 le savoir et a l'objet plus-de-jour. Les vecteurs indiquent que le réel de cette structure est orienté selon un sens qui ne se confond pas avec les significations engendrées logiquement comme effets de son opération. Les lettres ne pouvant s'y déplacer que dans l'ordre imposé par l'orientation de la structure (dans l'ordre des flèches sur le mathème). Il s'agit à présent de montrer comment la fonction de la parole s'ordonne sur la structure langagière formalisée par cette écriture. En effet cette écriture qui est écriture d'un discours sans parole, est reconstruite à partir du lien social à deux relevant de la pratique analytique. Une pratique qui prend comme moyen la parole. On trouve cette articulation dans le séminaire ...Ou pire¹⁸⁵ (1971-1972), comme un maillon nécessaire à la compréhension de la théorie des discours chez Lacan¹⁸⁶.

La parole se pose comme la seule forme d'action qui instaure la dimension de la vérité. Qu'elle fonde un fait ou qu'elle n'en fonde aucun, qu'elle commande, prie ou émette un vœu, la parole, même à mentir "à plein tuyau", dit toujours la vérité. Vérité et mensonge du sujet de l'énonciation sont à distinguer du vrai et du faux, comme valeurs maniées par la logique. Par exemple un sujet peut raconter un souvenir qui a des effets de vérité pour lui, sans pour autant concerner le réel d'un événement de son histoire. La parole s'origine donc d'un pôle de vérité et se déploie selon deux versants figurés par des vecteurs qui aboutissent aux pôles du semblant et de la jouissance. Ce qui s'écrit de la façon suivante :

¹⁸⁴ Pour Lacan il n'y a pas d'autre définition du signifiant. Pour tenir compte des objections qu'on lui fait à ce propos au nom de la linguistique, il dira que pour la psychanalyse, il ne s'agit pas de linguistique mais de *linguisterie*, parce que l'expérience clinique prouve que pour chacun l'usage de *lalangue* est particulier. Faire cette concession aux linguistes n'est pas pour Lacan démentir son inspiration saussurienne et jakobsonienne. Il ajoute d'ailleurs que si le langage est la condition de l'inconscient, l'inconscient est la condition de la linguistique.

¹⁸⁵ J. Lacan, in *Le savoir du psychanalyste* séance du 3 fev. 1972 (non publié), et...*Ou pire* (non publié).

¹⁸⁶ Lacan effectue le montage de sa théorie des discours à partir de son séminaire *L'Envers de la psychanalyse* auquel on renvoie le lecteur, et il le reprendra à de nombreuses reprises dans la suite de ce séminaire. Notamment dans son texte écrit "Radiophonie" in *Scilicet* 2/3, Seuil Paris 1970, pp. 55 à 100



- Le semblant, c'est le signifiant véhiculé par la parole.
- La jouissance est celle qui est inhérente au parler. C'est la jouissance phallique, ordonnée par le signifiant qui l'agence.
- Le plus-de-jouir, c'est ce que la parole manque toujours à signifier, parce que le sujet ne peut pas épuiser la signification de son être par le signifiant. Ce dont il témoigne en disant "ce n'est pas ça que je voulais dire, je n'arriverai jamais à le dire". Une perte en résulte pour le sujet, qui le paie de sa chair¹⁸⁷. Lacan¹⁸⁸ prend cette référence dans *Le marchand de Venise*, de William Shakespeare - qui est aussi pour Freud une référence centrale - pour indiquer que l'objet a doit se constituer et être cédé au risque d'un danger mortel pour le sujet¹⁸⁹. C'est pour en rendre compte Lacan invente "le mythe de la lamelle"¹⁹⁰. La lamelle est cette part de lui-même, cette part de vie immortelle, que le sujet doit abandonner pour entrer dans la machinerie du langage qui le fait désirant et en même temps mortel. C'est la perte même de la jouissance que le signifiant interdit au sujet. A la place de cette perte, par l'opération du signifiant, se produit un reste l'objet a, qui est "l'être de jouissance du sujet" ou comme "plus-de-jouir"¹⁹¹. La dimension de la parole est présente dans tous les discours (ils sont au nombre de quatre comme on le verra plus loin), mais dans chacun elle change de sens, tout en conservant la même structure. La parole d'amour n'est pas la parole enseignante ni de commandement. Chacun des discours présente donc des modalités de jouissance différentes.

A présent en conjoignant ce schématisme de la parole à celui de la définition du signifiant on obtient la matrice du discours dont la structure se caractérise par quatre places, celle de la vérité, du semblant, de la jouissance et du plus-de-jouir, où viennent se loger les quatre lettres désignant respectivement, le sujet divisé ($\$$), le signifiant maître (S_1), le savoir (S_2) et l'objet a. Ces éléments sont pris comme des monades. On rappelle que l'orientation de la structure impose que l'on ne peut y circuler que selon le sens indiqué par les vecteurs. S'y particularise le lieu de la vérité, d'où partent deux vecteurs, aucun n'y aboutissant. Cela signifie que la vérité une fois émise on ne peut ni l'effacer ni la raturer ; il y a des dits dont on ne peut pas se dédire, même si on peut modifier ce qui s'en produit comme effets. C'est ce qui fonde la possibilité d'une éthique propre à chaque discours selon sa structure. A partir de cette matrice, Lacan montre qu'à déplacer les lettres tout en respectant les règles de la structure, on peut écrire quatre

¹⁸⁷ J. Lacan, "C'est toujours de notre chair que nous devons solder la dette." Leçon du 8 mai 1963, p.249, in *L'angoisse*. op. cit. Lacan y cite *Le marchand de Venise* (W. Shakespeare) in *Oeuvres complètes*, tome 1 Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard Paris 1989. P. 1205.

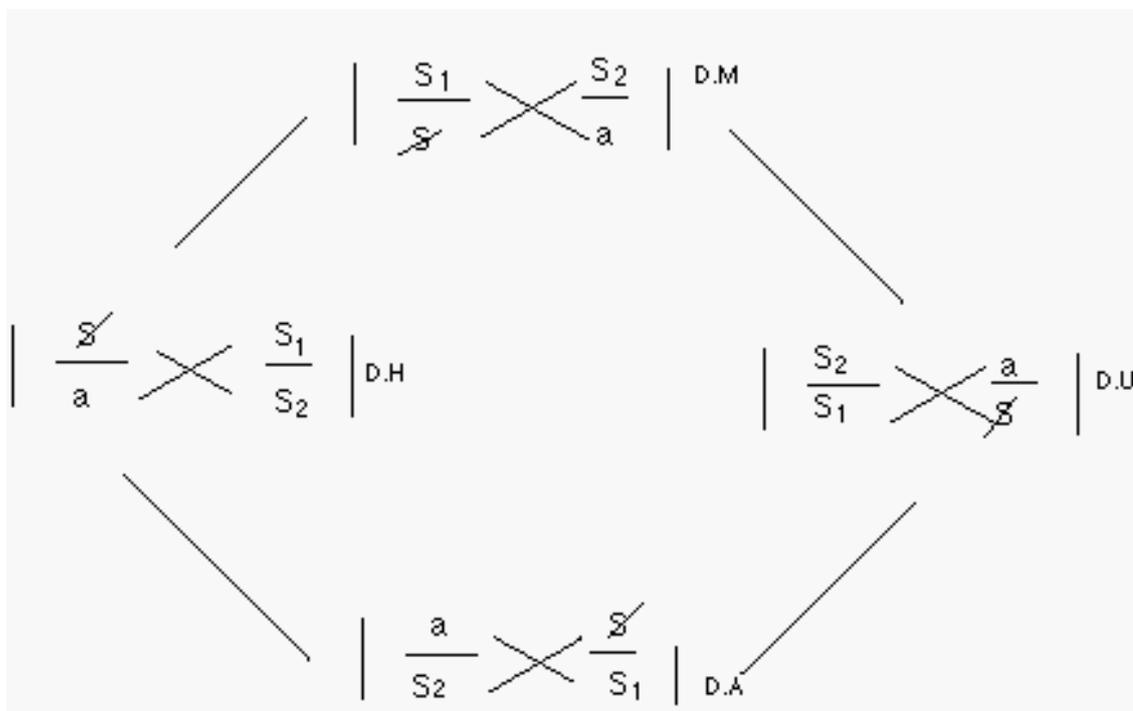
¹⁸⁸ J. Lacan, *L'angoisse*. Op.cit. leçon du 8 mai 1963

¹⁸⁹ J.Lacan, "La coupure est intérieure à l'unité individuelle primordiale.", in *L'angoisse*, op. cit. Séance du 15 mai 1963

¹⁹⁰ J. Lacan, p. 180. In, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris Seuil 1973.

¹⁹¹ J. Lacan, « L'objet a est, effet de langage, produit, il laisse un manque et enfin il est incommensurable au sexe. », leçon du 26 avril 1967. In *La logique du fantasme* (non publié).

types de discours différents, pas plus (ils sont distingués en fonction de l'agent qui est en place de commandement spécifique à chacun d'eux, c'est-à-dire respectivement : S_1 pour le discours du maître, S_2 pour le discours universitaire, a pour le discours psychanalytique, $\$$ pour celui de l'hystérique), sur lesquels se fondent les liens sociaux les plus fondamentaux entre les êtres parlants :



Ce sont dans l'ordre progressif :

- Le discours du maître (D.M.), qui est assimilé à celui de l'inconscient car c'est lui qui institue le sujet dans sa détermination par le signifiant. Il fait lien social entre le maître et l'esclave.
- Le discours universitaire (D.U.). Il fait lien social entre le professeur et l'élève.
- Le discours analytique (D.A.). Il fait lien social entre l'analyste et l'analysant.
- Le discours hystérique (D.H.). Il fait lien social entre l'hystérique (c'est-à-dire le sujet) et le maître.

On passe d'un discours à un autre par une opération d'un quart de tour. Ces discours n'ont pu être articulés comme structures différentes qu'à partir de l'émergence du discours psychanalytique. Le sens de chacun dès lors s'éclairant de celui des autres, aucun discours ne peut invalider la valeur d'un autre discours.

Il faut préciser encore que quand on dit, le discours de..., ce génitif est à entendre au sens objectif :

Le discours du maître, c'est le discours qui parle du maître. A ce discours le maître se tient comme il peut, ce n'est pas lui qui le tient en le maîtrisant, il doit s'y tenir s'il ne veut pas faillir à son éthique. Le maître est le premier assujéti à son discours qui en fait un sujet divisé, châtré ($\$$). C'est pourquoi Lacan assimile le discours du maître à celui de l'inconscient qui institue le sujet comme divisé.

De même, le discours de l'analyste est un discours sur l'analyste, en tant qu'il opère comme objet a dans l'acte psychanalytique.

On peut saisir à présent que lorsqu'on change de discours, les lettres changent de place et donc que ce qu'elles désignent prend une valeur différente. Par exemple, dans

le discours analytique, le savoir inconscient (S_2) se pose en terme de vérité pour le sujet, ce n'est pas le même savoir que celui qui est enseigné à l'université (S_2).

La notion de discours comme lien social fait apparaître que la définition, la distribution et le maniement de la jouissance changent et s'ordonnent différemment en fonction de chacun des discours qui conditionne le sujet. Le discours en effet n'est pas seulement appareil de pouvoir, il est aussi moyen de jouissance. Le discours s'articule à partir du réel et de la jouissance que ce réel comporte.

Le Droit par exemple met plutôt l'accent sur le versant objectif de la jouissance. Jouir de... c'est avant tout jouir d'un objet au sens de le posséder : jouir d'un titre, d'un bien, de ses droits civiques, voire de toutes ses facultés mentales. L'usufruit d'un objet c'est en avoir l'usage réglé par les lois.

Pour la psychanalyse, c'est sur le versant subjectif de la jouissance que porte l'accent. Le jouir intéresse le sujet. Ce n'est pas dire pour autant qu'il y a un sujet de la jouissance. Mais qu'il s'agisse de la jouissance phallique ou du plus-de-jouir, la question est de savoir comment manier la jouissance à partir du sujet ?

Quant à la jouissance de l'Autre, l'Autre pris comme objet, que ce soit le corps propre du sujet ou celui du partenaire de l'Autre sexe, la psychanalyse démontre combien elle est impossible pour le sujet. L'Autre se réduit pour lui à l'objet a. Cela n'exclut pas que cet Autre puisse jouir de lui-même. Jouir de l'objet, en définitive, c'est rester dans les limites fixées par le principe de plaisir. C'est avoir la jouissance de l'objet dans le registre de l'utile. Pour en jouir au-delà d'une certaine limite, il faut rompre l'objet, mais alors il change de nature ou se brise.

La théorie des discours permet de montrer comment l'objet a, qui est le noyau élaborable de la jouissance, entre en fonction et quel rôle il remplit dans l'économie du sujet. Dans chacun des discours il est à une place différente, et changeant de place, il change de valeur.

- Dans le discours analytique, qui met au travail la position subjective de l'analysant ($\$$) autrement dit ce qu'il en est de sa castration, c'est la jouissance phallique qui est consommée par le sujet. L'analyste qui tient la position de semblant de "*l'être de jouissance du sujet*" n'en jouit pas. Il présentifie l'objet a comme la cause du désir de l'analysant. La psychanalyse est un discours de renoncement à la jouissance du symptôme qui peut permettre au sujet de trouver une autre jouissance attenante au désir.

- Dans le discours hystérique, la jouissance est posée comme un absolu. C'est celle de l'Un (S_1). Alors que l'être de jouissance du sujet (objet a) est en place de vérité. Ce qui signifie que le sujet ($\$$) qui agence ce discours le fait au prix de la vérité de son être (objet a) : c'est avec sa "peau" qu'il invente le savoir (S_2).

- Dans le discours du maître, c'est à l'esclave qu'est dévolue la jouissance du savoir (S_2), mis au travail pour servir le maître. L'esclave produit l'objet a au titre d'un plus-de-jouir qui est la dîme prélevée par le maître.

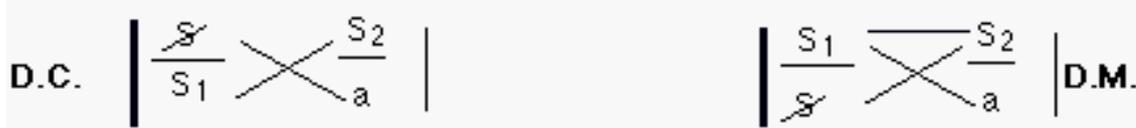
- Dans le discours universitaire, c'est l'être de jouissance de l'étudiant (objet a) qui fait les frais dans l'acquisition des connaissances, moyennant quoi, il sera produit comme un sujet barré ($\$$) par le savoir constitué d'unités de valeurs (ce qui est possible pour autant que le sujet est déjà de structure barré par le signifiant).

Parallèlement à ces quatre discours, Lacan fait une place singulière au discours capitaliste (D.C.)¹⁹², qui serait le cinquième discours engendré à partir du discours du

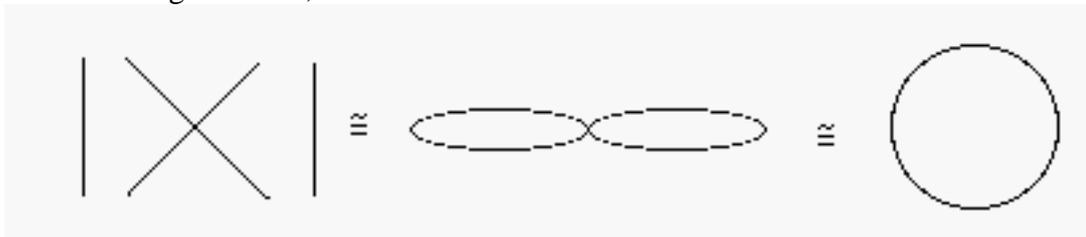
¹⁹² Lacan en parle dans les années 1968-1973, en élaborant sa théorie des discours, mais il en donne la formulation en un mathème, une seule fois, dans une conférence tenue à Milan le 12 mai 1972, sous le titre *Du discours psychanalytique.*, La salamandre, Milan 1978.

maître conjugué au discours de la science (que Lacan apparente au discours hystérique pour autant que l'invention de savoir procède du sujet) de la façon suivante :

Dans le discours du maître, le savoir au service du maître reste dans des limites raisonnables. En effet, dans l'Epistémé antique le savoir reste lié à la vérité. Mais pour Lacan, le tournant de Descartes qui affranchit le savoir de son lien à la vérité, donne les conditions de possibilité de la science moderne. Elle se caractérise par la montée en puissance de son savoir, un savoir de pure articulation signifiante, dont il n'y a aucune raison ni possibilité d'entraver la marche. Ainsi le savant peut proposer au maître de lui fabriquer "l'arme absolue" (la Chose), à condition que ce dernier lui en donne les moyens matériels. Si le maître y consent, en retour, il tombe sous la dépendance du savant; car il lui faut bien composer avec le savant s'il veut conserver un semblant de pouvoir. De cette "étrange copulation" dit Lacan entre le discours du maître et le discours de la science est né le discours capitaliste (D.C.) caractérisé comme un discours du maître perversi. Lacan en propose la formulation suivante (on la juxtapose avec celle du D.M. pour les comparer :



L'écriture du D.C. permet de saisir que l'on peut en parcourir la structure dans son ensemble sans rencontrer la moindre impossibilité (au contraire de ce qui se passe pour les autres discours), selon un parcours en huit renversé qui correspond topologiquement à un tournage en rond, selon le schéma suivant :



A partir de cette écriture du D.C. on peut faire quelques remarques intéressantes dans le cadre de notre travail :

Dans le D.C., le savoir en jeu (S₂) n'appartient plus au sujet qui en a été dépossédé (alors qu'au contraire dans le D.M. c'était celui de l'esclave). C'est un savoir qui se jouit du sujet, en empruntant soi-disant son autorité au discours de la science qui deviendrait sa seule référence - il n'y a pratiquement plus de savoir qui ne revendique d'être cautionné par la science - d'où ces appellations abusives de science politique, sciences économiques, sciences humaines, science électorale, science publicitaire, etc. Alors que la science comme pensée est d'un autre registre puisque son savoir est inventé par le sujet qui doit s'en effacer pour faire transmission. Il n'y a là nul ravage pour le sujet qui invente dans ce champ puisque c'est une nécessité du discours scientifique.

Au contraire le sujet (\$) qui agence le D.C., ce sujet qui est qualifié comme le sujet de la "libre-entreprise" (alors qu'il est en fait l'employé de ce discours), est littéralement aspiré à s'y produire lui-même comme déchet (objet a). A cet égard on pourrait dire de tous les discours qui ont émergé dans l'histoire de l'humanité qu'aucun n'est parvenu à ce point de rompre les liens sociaux les plus fondamentaux. De structure, le D.C. engendre le sous-développement, subjectif d'abord, aussi préoccupant que son corrélat économique répandu à présent à l'échelle de la planète. Le malaise de la civilisation

vient de ce que le sujet sacrifie, à servir ce discours, son être de jouissance. Lacan rejoint ici l'analyse de Marx en faisant l'équivalence entre le plus-de-jouir et la plus-value. Marx a très justement dénoncé dans cette notion de plus-value la spoliation de jouissance, qui correspond au travail en trop, prélevé sur la force de travail de ceux qui n'ont qu'elle pour assurer leur subsistance¹⁹³. C'est cela qui permet à la machine de tourner au prix d'asservir toujours plus le sujet. Rien ne peut entraver la marche de ce discours. On peut parcourir l'ensemble de sa structure en boucles répétées et sans fin, sans jamais rencontrer le moindre "impossible", au contraire des quatre autres discours. Le D.C. est un discours sans éthique, c'est le discours de la démission subjective instituée par le démenti apporté par ce discours aux attaches signifiantes du sujet (c'est ce que montre l'inversion du vecteur $S_1 \rightarrow S_2$ lisible sur le mathème). Quelles réponses peut-on apporter à ce discours ? Pour la psychanalyse, en tout cas, il ne s'agit pas de le contester, sauf le renforcer. La psychanalyse démontre que le sujet, venant s'adresser à elle parce qu'il souffre de son corps ou de son esprit, peut grâce à la cure retrouver dans son être de jouissance la cause de son désir, s'ouvrir un espace de respiration, c'est-à-dire retrouver dans le parler ce qu'il lui faut de jouissance pour que son histoire continue.

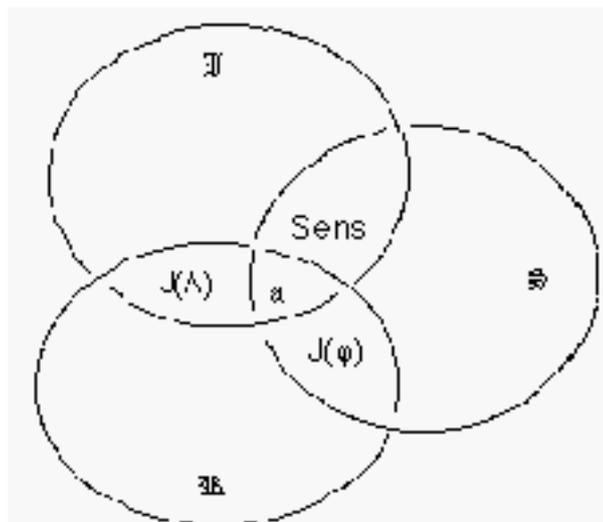
Avec le noeud borroméen¹⁹⁴, introduit dès 1972¹⁹⁵, dans son enseignement, Lacan va situer l'objet a au point de coinçage des trois ronds du réel, du symbolique et de l'imaginaire¹⁹⁶. Il noue ensemble, les trois valences, imaginaire, symbolique et réelle de l'objet. Cette nouvelle élaboration fait apparaître que toutes les modalités des jouissances de l'être parlant, jouissance de l'Autre, jouissance phallique, et jouissance du sens (qui correspond à la satisfaction réelle éprouvée par le sujet quand il comprend la signification d'un texte), sont appendues à l'être de jouissance du sujet soit dans l'objet a comme plus-de-jouir, mais en se logeant à des places différentes sur la structure du noeud borroméen comme le montre le schéma suivant :

¹⁹³ J. Lacan « C'est bien ce que Marx dénonce dans la plus-value, c'est la spoliation de jouissance, et pourtant cette plus-value c'est le mémorial du plus-de-jouir ». In *L'envers de la psychanalyse*. Op. cit. p. 92.

¹⁹⁴ Le noeud borroméen est constitué de trois ronds de ficelle (ou plus) liés ensembles de telle sorte que la coupure de l'un d'eux libère les deux autres. Lacan en fait d'abord le support de la chaîne signifiante (dont les effets de sens dépendent de la façon dont les signifiants sont liés). Il définit ensuite ce noeud comme la structure même de l'être parlant constituée par le nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

¹⁹⁵ J. Lacan, introduit le noeud borroméen pour illustrer la concaténation signifiante de trois verbes qui prennent leur sens de ce nouage : " Je te demande, de refuser, ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça." Ce n'est pas ça, quoi ? Que je te demande de refuser, pourquoi ? Parce que ce n'est pas ça, que je t'offre. Le ça désigne ici l'objet a. Le dénouage de ces trois termes aurait un effet de non-sens. Leçon du 9 février 1972. In *...Ou pire* (non publié)

¹⁹⁶ J. Lacan, notamment dans le séminaire *R.S.I.*, leçon du 17 décembre 1974, in *Ornicar ?* N° 2, Paris, Seuil 1975, p. 99.



Plus Lacan s'avance dans l'élaboration de la jouissance, plus les définitions s'additionnent qui distinguent leurs différentes modalités : Jouissance de la Chose, de l'Autre, de l'être, jouissance phallique, plus-de-jouir, jouissance féminine. On ne peut plus parler de la jouissance, mais des jouissances que l'on s'efforce de cerner par des formalisations de plus en plus précises. Lacan considérait pourtant que malgré toutes les articulations qu'il avait pu produire, il n'était qu'à peine entré dans le champ de la jouissance dont l'économie restait à peine ébauchée. Mais quand il parle de dérive de la jouissance, comme Freud a pu parler de dérive de la pulsion, on peut légitimement poser la question de savoir s'il n'est pas en train de franchir un pas nouveau qui le conduit du mythe de la pulsion au réel de la jouissance¹⁹⁷.

¹⁹⁷ J. Lacan, "Enfin pour l'instant on a Les trois essais sur la sexualité, auxquels je vous prie de vous reporter, parce que j'aurai à en faire de nouveau usage, sur ce que j'appelle, la "dérive", pour traduire trieb, la dérive de la jouissance." in *Encore*, op. cit. p. 102.

Chapitre 4 :

Remarques sur la jouissance sexuelle.

L'oedipe n'est pas naturel, c'est un fait de discours, un passage obligé par où la Loi primordiale de l'interdit de l'inceste (consubstantielle aux lois du langage), trouve son incidence pour le sujet dans le procès de la métaphore paternelle. Par rapport à la structure de langage incorporée, la métaphore paternelle est du registre de la synchronie, alors que l'oedipe qui est "une épopée" développée dans le roman familial est de l'ordre de la diachronie. Dans la mesure où l'ordre du discours impose le primat du phallus qui conditionne le développement de la sexualité, les solutions oedipiennes pour chaque sujet se traduisent par des positions subjectives différentes :

- L'homme n'est pas sans avoir le phallus.
- La femme est le phallus sans l'avoir.

Le choix de l'identité sexuée résulte "d'une insondable décision de l'être" selon Lacan, et se fait indépendamment du sexe anatomique. C'est pourquoi le sujet peut se ranger soit du côté homme soit du côté femme. L'asymétrie de leur rapport au phallus explique que l'homme et la femme abordent la sexualité de façon très différente¹⁹⁸, ce dont Lacan tente de rendre compte par l'élaboration des formules de la sexuation.

Dans les relations entre les hommes et les femmes, tout tournera autour d'un être et d'un avoir en référence au phallus symbolique. Le signifiant phallique étant refoulé dans l'inconscient, le phallus ne peut fonctionner que comme voilé. C'est la raison pour laquelle l'érotisme n'est jamais sans la dimension du voile.

Pour rendre compte de deux modalités de jouissance; Lacan va élaborer ce qu'il appelle les formules de la sexuation.

La jouissance masculine est toute entière dans le registre de la fonction phallique, d'où sa limitation. Le phallus comme signifiant en position d'exception donne au discours sa signification phallique; il donne au désir sa raison et à la jouissance son symbole.

Pour une femme la jouissance est duelle, d'une part phallique et, d'autre part, folle et énigmatique. C'est-à-dire, "pas-toute phallique". Lacan la caractérise comme "au-delà du phallus", supplémentaire¹⁹⁹ et non complémentaire à la jouissance masculine.

Ces deux modalités de la jouissance, en fonction de leurs positions différentes par rapport au phallus, sont autant accessibles à l'homme qui se rangerait du côté femme, qu'à une femme qui se rangerait du côté homme,

Alors qu'elle n'est pas privée de son autre jouissance, une femme peut se plaindre d'être frigide parce qu'elle ne parvient pas à l'orgasme. Cette frigidité concerne en

¹⁹⁸ J. Lacan, "Si ce dont il s'agit pour nous, c'est d'être homme ou femme dans un acte qui serait sexuel, c'est cela qu'il nous faut prendre éthiquement au sérieux", *La logique du fantasme*. Leçon du 7 juin 1967 op. cit.

¹⁹⁹ J. Lacan "Il y a une jouissance à cette elle qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut être elle ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve - ça, elle le sait. Elle le sait, bien sûr quand ça arrive. Ca ne leur arrive pas à toutes." *Encore*, op. cit.

réalité la seule part de jouissance phallique qui lui reste interdite et témoigne de sa difficulté dans la rencontre avec le désir de l'Autre. La frigidity féminine n'existe pas, sinon comme en écho au désir de l'Autre en faillite. C'est d'ailleurs une frigidity²⁰⁰ prétendue, puisqu'une femme peut éprouver la satisfaction sexuelle avec un autre partenaire, que le malheureux dont elle s'est parfois encombrée en tant qu'épouse. Ce choix d'un mari pour une femme tient à des raisons de structure, ce qui n'exclut pas qu'elle puisse en ressentir une profonde insatisfaction. L'autre partenaire lui aura ouvert l'accès au phallus, ayant su lui présentifier une forme du désir de l'Autre. Parallèlement, l'impuissance masculine traduit la difficulté de l'homme dans sa rencontre avec le désir de l'Autre, ressenti comme d'une trop grande proximité. Cela ne va pas sans angoisse, et son intensité peut amener le sujet à se dérober au moment de l'acte, devant l'imminence d'une jouissance trop importante. Il vaudrait donc mieux qualifier cette manifestation de détumescence précoce plutôt que d'éjaculation précoce. Ce que nous verrons plus loin.

Le sujet ne peut donc produire le phallus que dans un paraître²⁰¹, il est ainsi amené à tenir un rôle vis à vis de l'autre pour le séduire : les hommes et les femmes font semblant. Ce qui introduit dans tous leurs rapports une dimension de comédie, caractérisée par des conduites typifiées et des idéaux. Idéal de l'homme, idéal de la femme, dont les définitions changent en fonction des cultures ou des époques. Quand un sujet s'engage dans de telles conduites, c'est qu'il prétend pouvoir satisfaire toutes les demandes de l'autre.

- Une femme, pour être le phallus et masquer son manque, se présente à l'homme dans le paraître de la mascarade afin de captiver son désir. Elle adopte cette conduite symbolique pour faire plaisir à l'homme et accepte d'y perdre une part de sa féminité, car elle se conforme à cette femme que l'homme imagine. Elle se prête à ce jeu parce qu'elle veut être aimée et désirée pour ce qu'elle n'est pas. Car être le phallus symboliquement, cela équivaut à ne pas l'être - selon la définition du signifiant qui est présence-absence. L'objet d'attrait pour son désir, elle le trouve dans le corps du partenaire aimé, au niveau de l'organe dit phallique que sa fonction symbolique élève au rang de fétiche. Pour elle, convergent donc sur le même partenaire, son désir et l'expérience de l'amour qui la prive de ce qu'il donne. C'est pourquoi une femme est plus en difficulté que l'homme avec l'amour. L'amour peut la priver de ce qu'elle désire. Si en effet aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, une femme supporte mieux la possibilité d'un éventuel défaut de satisfaction sexuelle, parce qu'aimante, elle peut faire don de ce manque à l'aimé - elle lui sacrifie ainsi une part de sa jouissance perdue. Cela explique qu'une femme fait rarement, à l'homme qu'elle aime, le reproche de ce dont il la priverait par son éventuelle impuissance sexuelle²⁰². Cela implique que sa part de jouissance spécifique, n'est pas-toute à lui.

Une femme peut même aller jusqu'à faire de "*monhomme*", comme elle dit, le semblant de l'Autre de l'amour²⁰³, c'est à dire le Dieu dont elle jouit. Telle est la forme de son infidélité, liée à ce que la jouissance proprement féminine se situe dans sa spécificité au-delà du phallus.

²⁰⁰ J. Lacan "Il y a une jouissance à cette elle qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut être elle ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve - ça, elle le sait. Elle le sait, bien sûr quand ça arrive. Ca ne leur arrive pas à toutes." *Encore*, op. cit.

²⁰¹ J. Lacan, "La signification du phallus", in *Écrits*, p. 694

²⁰² J. Lacan, "L'expérience nous apprend que dans la jouissance de la femme, l'impuissance peut être fort bien agréée." in *L'angoisse*. Leçon du 20 mars 1963, p. 222. Op. cit.

²⁰³ J. Lacan., "La signification du phallus" in *Écrits*, p. 695.

Une femme peut rencontrer le désir de l'Autre à travers son partenaire; il le présente selon deux types, limitant le champ de ses manifestations en des variations qui les combinent, ce sont :

- Le type de Don Juan, dont le prestige tient à ce qu'il accepte la position d'imposture. C'est-à-dire qu'une femme le prend pour partenaire comme semblant d'être Dieu - mais à la condition que cet homme ne montre pas à la femme qu'il accepte de s'en faire la dupe. Elle peut alors s'abandonner à la satisfaction de son désir à elle, car Don Juan représente dans le fantasme de la femme, l'idéal de l'homme : Don Juan aime les femmes, et les aura toutes, mais une par une pour avoir su les distinguer chacune dans sa singularité.

- A l'opposé Casanova, prétend pour une femme être son Dieu. Comme partenaire, il lui deviendra rapidement insupportable, dès lors qu'une femme peut s'apercevoir qu'il se méprend sur sa jouissance à elle, parce qu'il ne l'aime pas. Incapable qu'il est, d'ailleurs, de mettre en jeu sa castration dans leur rencontre et incapable de soutenir le désir de l'Autre de façon consistante, c'est à dire parlante pour elle.

- L'homme, qui a le phallus (Φ), se présente à la femme pour la séduire dans le paraître de la parade. Il adopte cette conduite pour se protéger du risque de perdre le phallus - car avoir le phallus symboliquement, c'est aussi ne pas l'avoir. La parade sexuelle chez l'homme se caractérise par la féminisation du sujet qui l'exécute. L'homme peut satisfaire sa demande d'amour avec une femme. Or dans l'amour, une femme va lui donner ce qu'elle n'a pas, ce qui est la définition même de l'amour pour Lacan. Elle donne donc à l'homme ce qui lui manque à elle, c'est-à-dire le phallus, c'est-à-dire qu'elle lui donne rien. Cela n'empêche pas l'homme de s'attacher à la femme qu'il aime en retour de son amour. Mais il verra alors le phallus convoité par lui, surgir ailleurs dans une autre femme, qui en prend la signification à divers titres qui vont de la vierge à la putain. Ainsi l'infidélité constitutive apparaît mieux chez l'homme que chez la femme. Elle repose sur la divergence entre l'objet d'amour et l'objet du désir. C'est pourquoi l'homme supporte mal son éventuelle impuissance sexuelle. En effet, il ne s'adresse pas au même objet dans l'amour et dans le désir : à celle qu'il aime, il ne donne rien, mais à celle qu'il désire, il ne peut pas assumer le fait de donner ce qu'il n'a pas. Donc il est plus en difficulté que la femme avec le désir, qui le confronte à son défaut dans l'expérience de l'amour.

Le champ de la relation sexuelle étant cerné, il s'agit à présent de définir la jouissance sexuelle et de la distinguer des autres modalités de la jouissance qui en participe. Jouissance de l'Autre, jouissance phallique, plus-de-jouir, jouissance de l'organe et jouissance féminine.

A strictement la définir, la jouissance sexuelle est celle qui est obtenue par le sujet dans le corps à corps de la rencontre amoureuse avec l'objet désiré. Cette rencontre n'est pas sans la dimension de la castration, toujours présente dans la mise en jeu du désir de l'Autre. C'est pourquoi, comme on l'a vu, Lacan écarte de sa définition de la jouissance sexuelle, la satisfaction obtenue dans la masturbation, parce qu'elle est une façon de contourner la castration, à quoi s'ajoute l'absence de confrontation des corps. En définitive, la jouissance masturbatoire est, pour le sujet, un évitement, un écrasement du désir de l'Autre, plutôt que sa solution - en témoigne suffisamment la culpabilité qui l'accompagne toujours. Que les plus fervents adeptes de la masturbation refusent de reconnaître toute idée de culpabilité ne change rien au fond du problème. A cet égard, la masturbation masculine est bien plus fréquente qu'on l'imagine dans la simple

copulation des corps, chose que les femmes savent très bien. Les hommes le plus souvent, dans ce qu'ils croient accomplir comme exploits sexuels avec elles²⁰⁴, s'imaginent que les femmes ne s'en aperçoivent pas.

Pour dissiper encore, malentendus et équivoques, on peut dire que s'il y a des normes sociales, il n'y a pas de normes sexuelles. Toutes les pratiques sexuelles qui s'inscrivent dans le cadre de la reconnaissance du désir de l'Autre, présentifié par l'autre réel, aussi bizarres, acrobatiques, ratées, voire inquiétantes, qu'elles puissent sembler, sont normales.

De façon plus brûlante qu'ailleurs, dans la rencontre sexuelle avec l'autre, le sujet se pose la question : "que me veut-il ?"²⁰⁵ Ce n'est pas sans angoisse, la castration étant toujours à l'horizon de l'amour et du désir quand la question se pose. L'angoisse est signal dans le moi. Elle peut s'accompagner de jubilation voire d'excitation, alors que se profile le désir de l'Autre dans la figure du partenaire. Cette angoisse n'est pas sans objet, puisque c'est précisément cet objet a que le sujet devra céder comme une part de lui-même, s'il consent au désir de L'Autre. Il lui faut offrir sa castration pour assurer sa jouissance²⁰⁶. Mais quelle est-elle cette jouissance ? Celle de L'Autre ou celle du sujet ? La question vaut d'être posée puisque la jouissance de L'Autre est impossible.

C'est par le biais de l'angoisse que le sujet doit passer, pour parvenir à la jouissance, dans l'acte qui conduit à l'orgasme. Par cet acte Il arrache à l'angoisse sa part de certitude. Ce qui fait apparaître que l'orgasme, peut se définir comme une angoisse réussie, c'est à dire parvenue à son but. Ici l'angoisse équivaut à l'orgasme²⁰⁷. L'orgasme est donc à placer du côté du sujet, au point même de sa faille, c'est-à-dire de sa division. Celle-ci est portée à l'incandescence de son déchirement le plus extrême, jusqu'à ce court moment de son anéantissement, qui permettra, la barrière du principe de plaisir étant franchie, comme une transgression ponctuelle de la loi, l'émergence de la jouissance dans le système du sujet. Cela signifie que l'angoisse est la jouissance de ce qu'on pourrait appeler le dernier fond de notre propre inconscient. L'orgasme est à comprendre comme un point de surgissement de la jouissance dans le champ du sujet. Mais quel est le statut de cette jouissance ? Serait-elle celle de la Chose dont parle le Mythe ? Il faut encore ajouter ici que, puisqu'il peut être obtenu dans la masturbation, l'orgasme n'est pas immanent à la conjonction sexuelle. De même qu'il y a d'autres

²⁰⁴ J. Lacan, *"Tant que le désir n'est pas situé structurellement, n'est pas distingué de la dimension de la jouissance, tant que la question n'est pas de savoir quel est le rapport, et s'il y a rapport pour chaque partenaire, entre le désir - nommé le désir de l'Autre, et la jouissance, toute l'affaire est condamnée à l'obscurité."* leçon du 6 mars 1963, p. 197, in *L'angoisse*. op. cit.

²⁰⁵ J. Lacan., *"Quoiqu'il en soit, c'est en tant qu'elle veut ma jouissance, c'est-à-dire jouir de moi - ça ne peut avoir d'autre sens, que la femme suscite mon angoisse."* leçon du 13 mars 1963, p 211, in *L'angoisse*.

²⁰⁶ J. Lacan., *« Ce que le névrosé ne veut pas, et qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir, (...) à la jouissance d'un Autre qui, ne l'oublions pas n'existe pas. Oui mais si par hasard il existait il en jouirait. Et c'est cela que le névrosé ne veut pas. Car il croit que l'Autre demande sa castration ».* In *Écrits*, op. cit. p. 826.

²⁰⁷ J. Lacan, *« L'homologue du point d'angoisse c'est l'orgasme lui-même comme expérience subjective. et c'est ce qui nous permet de justifier ce que la clinique nous montre d'une façon très fréquente, à savoir, la sorte d'équivalence fondamentale qu'il y a entre orgasme et certaines formes de l'angoisse. La possibilité de la production d'un orgasme au sommet d'une situation angoissante (...) d'où se produit l'érotisation d'une situation angoissante »*, in *L'angoisse*. Leçon du 15 mai 1963, p. 275.

formes d'émergence structurellement analogues de la jouissance dans le système du sujet. Cela se produit notamment dans le symptôme - Freud l'a suffisamment souligné - ou dans la sublimation, qui elle, emprunte des voies totalement opposées à celles de la relation sexuelle. Il convient donc d'être prudent avant de faire équivaloir orgasme et jouissance sexuelle. Que l'orgasme soit une possibilité de manifestation de la jouissance sexuelle ne résout pas la question de savoir quelle fonction il remplit pour le sujet.

Pour Freud, l'orgasme est cet instant où est réalisé un sommet privilégié et unique de bonheur. Il représente la forme de satisfaction la plus élevée que le sujet puisse espérer, sans commune mesure avec une autre. C'est à partir de lui que s'ordonneront toutes les autres formes de plaisir auxquelles le sujet peut avoir accès²⁰⁸.

La jouissance sexuelle étant définie comme celle obtenue dans l'étreinte des corps, mais en tenant compte impérativement de la dimension subjective²⁰⁹ qui la qualifie comme rencontre, il convient d'en articuler à présent les modalités chez l'homme et chez la femme. Pour appuyer cette élaboration on prendra comme repère le tableau des formules de la sexuation présenté par Lacan dans le séminaire *Encore*²¹⁰. On le reproduit ici mais il sera commenté dans la suite :

$\exists x \bar{\phi}x$ $\forall x \phi x$	$\bar{\exists}x \bar{\phi}x$ $\bar{\forall}x \phi x$
$\not\phi$	$S(\not\phi)$
ϕ	$L\phi$
	a

Pour l'homme :

²⁰⁸ J. Lacan, "La psychanalyse fait tourner tout l'accomplissement du bonheur autour de l'acte génital. Il conviendrait tout de même d'en tirer les conséquences ; c'est entendu dans cet acte, en un seul moment, quelque chose peut être atteint par quoi un être pour un autre est à la place vivante et morte de la Chose. Dans cet acte, et à ce seul moment, il peut simuler avec sa chair l'accomplissement de ce qui est nulle part". In *L'éthique de la psychanalyse*, leçon du 22 juin 1960, p. 347. Op. cit.

²⁰⁹ J. Lacan, "A partir du moment où on part de la jouissance, ça veut très exactement dire que le corps n'est pas tout seul. Il y en a un autre. C'est pas pour ça que la jouissance est sexuelle, ce que je viens de vous expliquer cette année, le moins que l'on puisse dire, est qu'elle n'est pas rapportée cette jouissance à la jouissance du corps à corps. Le propre de la jouissance, c'est que quand il y a deux corps, encore bien plus quand il y en a plus, naturellement on ne sait pas lequel jouit." leçon du 21 juin 1972. In *...Ou pire*.

²¹⁰ J. Lacan. *Encore*. Seuil, Paris 1975. P. 73. En fait Lacan a introduit les formules de la sexuation dès le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* en 1970, et il les commentera à de nombreuses reprises dans ce séminaire mais aussi dans *...Ou Pire* (non publié), *Les non-dupes errent*, 1973-1974 (non publié).

Il les commente enfin dans son dernier grand écrit, *L'étourdit*, in *Scilicet* n° 4 Paris, Seuil 1973

C'est au commencement de la détumescence, que l'orgasme se produit, en pulsations de jouissance successives, pendant un temps dont la durée est assez brève. La jouissance masculine se manifeste toute entière dans cet évanouissement de l'être du sujet, appelé justement pour cela la "petite mort". La satisfaction éprouvée relève de plusieurs registres :

Sur la plan subjectif, le terme même de satisfaction caractérise la jouissance en tant qu'elle se rapporte au sujet, sans que celui-ci doive s'en absenter au-delà d'un temps, qui en fin de compte, reste assez court, puisqu'il peut dire en même temps : "je jouis". Par ailleurs la défaillance de l'organe phallique, dans la détumescence, peut simuler pour le sujet un équivalent de la castration. La jouissance coïncidant avec elle, la castration se présente ainsi au sujet sous un aspect plutôt rassurant, bien étranger aux craintes qu'il pouvait avoir à son endroit. De plus, il a consenti à céder l'objet phallique, c'est-à-dire qu'il a pu répondre au désir de l'Autre, tout en récupérant aussitôt le phallus, d'où le sentiment qu'il n'y a rien perdu et l'impression de triomphe qu'il peut éprouver dans la manifestation de sa puissance virile.

Le seuil du principe de plaisir étant franchi, la jouissance émerge. Cependant elle sera limitée par la mise hors-jeu de l'organe, de sorte qu'elle ne dépassera pas une certaine limite, et de ce fait elle apportera la satisfaction avec le plaisir lié à la baisse de la tension qui en résulte.

La jouissance dite sexuelle, chez le mâle, est entièrement définie par la jouissance phallique qui comporte sa propre limitation, liée à l'incidence de la castration qui rend impossible au sujet la jouissance de l'Autre. C'est bien parce que sa jouissance sexuelle est limitée que l'homme projette dans la femme l'idéal de la jouissance, cela va jusqu'à faire d'une femme le Dieu de sa vie. En effet dans l'étreinte des corps, l'idéal de la jouissance de l'Autre est toujours présent, et cause donc à l'homme le soupçon d'une autre jouissance qui lui est inaccessible. Mais la jouissance de l'Autre n'existe pas; de plus le corps pris comme Autre, dans sa définition d'être celui de l'Autre sexe, se réduit pour le sujet à l'objet a. De ce fait pour l'homme, le corps de la femme devient la métaphore de sa propre jouissance et par là s'opère le transfert de la valeur de jouissance du subjectif à l'objectif : l'homme veut posséder la femme comme objet, sans s'apercevoir qu'il est leurré.

Pour une femme.

La jouissance qu'elle retire dans l'acte sexuel se présente tout autrement, car dans l'amour, elle donne ce qu'elle n'a pas. Cet objet qu'elle n'a pas, le phallus causant son désir, n'apparaît qu'au moment de sa disparition. Il est représenté par le truchement de la castration masculine, ce que figure subjectivement la détumescence. C'est donc par l'intermédiaire de l'homme qu'une femme est confrontée au complexe de castration. De ce fait, ce phallus qui lui manque, elle le devient toute entière, pour l'homme dans l'émergence de sa propre jouissance, elle devient ce qu'elle crée, dans sa jouissance essentielle qui se révèle, ici de l'ordre du *causa sui*.

La jouissance phallique, dont elle n'est pas privée, constitue un seuil, un en-deçà de son autre jouissance - au contraire de l'homme pour qui, la jouissance toute phallique est fermeture, obstacle, à ce qu'il puisse jouir autrement avec une femme, puisque ce dont il jouit c'est de la jouissance de l'organe.

Dans la relation sexuelle, il y a pour chacun des partenaires, quel qu'il soit, une jouissance qui est suspendue à celle de l'autre, mais les jouissance ne s'entrecroisent pas. Aucun rapport, aucune commune mesure n'est inscriptible entre la jouissance masculine et la jouissance féminine. D'où l'aphorisme de Lacan : "*Il n'y a pas de rapport sexuel.*" C'est du malentendu sur leur jouissance que peut naître un enfant.

Ce "*il n'y a pas de rapport sexuel*", Lacan l'illustre de la légende d'Achille qui ne rejoindra Briséis que dans l'infinitude²¹¹. Voilà pour la jouissance sexuelle qui se spécifie d'être une impasse. Mais peut-on la qualifier pour autant de sexuelle ?

D'un côté chez l'homme, elle est marquée par le trou de la castration qui ne lui laisse pas d'autre voie que la jouissance phallique.

De l'autre côté de cette faille est la jouissance féminine.

La jouissance masculine est hors-corps. La jouissance féminine, définie comme supplémentaire, au-delà du phallus, est hors langage, hors symbolique. Or qu'il s'agisse d'une jouissance corporelle ne signifie pas que sa prétendue localisation vaginale soit démontrée. Le vagin est d'ailleurs un organe anatomo-physiologiquement insensible. L'intérêt de cette localisation fantasmatique tient sa valeur de ce que la "*maison de la jouissance*" est située dans un organe creux, propre à figurer le schéma de la vacuole, tel que Lacan l'illustre par le tore, une femme, pas plus que l'homme, n'a à faire avec la jouissance de l'Autre. Une femme ne peut pas jouir sexuellement du corps de l'homme

car, pour elle, il se réduit à l'objet phallique ($L \overline{\alpha} \text{ --- } \phi$). L'homme, non plus, ne peut jouir du corps de la femme qui se réduit pour lui à l'objet a ($\overline{\mathcal{F}} \text{ --- } a$). Une chose est assurée, la femme trouve sa jouissance dans le "vrai" organique, en elle-même.

Mais si sa jouissance est hors symbolique, comment en savoir quelque chose ?

Dans la mesure où un homme peut en avoir le témoignage, cette jouissance s'éprouverait de tout le corps²¹². Elle suit une gamme de sensations qui se produisent en vagues. Ses variations vont de l'extase, de l'hors-de-soi - qui désigne l'arrachement du sujet à ses amarres symboliques, ce qui n'est pas sans douleurs - jusqu'à la béatitude. La béatitude est détachement absolu, jouissance pure. C'est la jouissance de "l'être", qui se définit comme la jouissance du corps; c'est une jouissance para-sexuée. Cela indique assez que pour parvenir à la jouissance féminine, il n'est pas nécessaire d'en passer par le phallus. C'est une erreur de l'Inquisition que d'avoir interprété cette jouissance "mystique" en terme de jouissance phallique, lui donnant ainsi une signification sexuelle (démoniaque) à laquelle elle est étrangère. Les femmes mystiques témoignent de l'existence d'une jouissance de Dieu qu'elles veulent servir sans espoir du moindre retour. Elles donnent ainsi à l'existence de Dieu une autre consistance, mettant en question le statut du Dieu de la tradition. Certaines mystiques ont été très lourdement condamnées par l'Église, jusqu'à être brûlées vives.

Si la jouissance spécifiquement féminine est hors-langage comment la cerner pour en savoir davantage ? En effet puisque la femme est toute abandonnée à sa jouissance elle en est absente comme sujet. Comment dès lors pourrait-elle témoigner de ce qu'elle éprouve et qui déborde le cadre du savoir ?

Le travail du rêve, peut apporter une indication puisqu'il procède d'une écriture. Freud écrit que le rêve est un rébus. C'est un mode de déchiffrement de la jouissance, pour un gain de plaisir (*Lustgewinn*). Lacan propose de s'en inspirer et de passer comme le rêve par l'écriture "poématique" pour saisir cette jouissance féminine si profondément énigmatique.

²¹¹ J. Lacan, "*Achille et la tortue, tel est le schéma du jouir d'un côté de l'être sexué - quand Achille a fait son pas, tiré son coup auprès de Briséis, celle-ci telle la tortue avancé d'un pas parce qu'elle n'est pas toute, pas toute à lui, il en reste...et ainsi de suite...*" in *Encore*. P. 14.

²¹² J. Lacan, "*Il y a une jouissance à elle, à cette elle qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve -ça elle le sait, elle le sait bien sûr quand ça arrive, ça n'arrive pas à toutes.*" in *Encore*. P. 69.

Faute du témoignage des psychanalystes femmes qu'il sollicite sur cette question, Lacan cherchera des appuis dans les écrits des mystiques qui peuvent être très enseignants sur cette question. Ce qu'elles (on les féminise ici, mais il y a aussi des mystiques hommes²¹³) n'ont jamais cessé d'écrire, pour ce qu'elles en éprouvent, c'est que cette jouissance n'est pas sans le Dire de l'amour - au contraire de l'homme pour qui sa jouissance va sans dire, car il s'en contente le plus souvent et ne veut rien savoir de plus. Cette jouissance se révèle par l'écrit, ainsi l'écrit c'est la jouissance. Il est nécessaire d'en passer par la logique pour la cerner. Le sujet peut être intéressé par la logique, parce que c'est dans les défilés de la logique que consiste la jouissance. Au Moyen-âge on allait jusqu'à faire la guerre, pour des questions de logique. C'est aussi pourquoi Lacan considère que peut-être, seuls les mathématiciens, grâce à la rigueur de leur discours, peuvent accéder à la jouissance du réel, certes un réel un peu plus froid que celui qui est éprouvé dans les passions de l'être et du corps.

Dans les formules de la sexuation, Lacan pose d'abord que La femme n'existe pas, comme le démontre la psychanalyse. Il barre le signifiant " $L\bar{a}$ ", il en fait une femme. Moyennant quoi, il définit sa jouissance comme étant duelle, phallique et supplémentaire (au-delà du phallus).

D'une part, la jouissance de la femme est rapportable au phallus, qu'elle trouve au champ de l'Autre - refoulé dans l'inconscient ($L\bar{a} \text{ --- } \phi$). C'est pourquoi une femme veut que le "tout-homme" ($\forall x \Phi x$) soit à elle. Elle se prête donc à la mascarade pour être son phallus, ce qui explique la nature jalouse de son amour.

D'autre part, elle-même n'est "pas-toute" ($\overline{\forall x \Phi x}$), cela signifie que si une part de sa jouissance est phallique, il lui en reste une part de sa jouissance corporelle²¹⁴. Cette jouissance, hors langage, hors castration s'écrit : $\exists x \overline{\Phi x}$, est celle de l'Un qui dit non à la castration, située en $S(\bar{A})$. C'est la jouissance forclosée du lieu de l'Autre et qui fait retour dans le réel, spécialement dans le corps propre. Cela ne veut pas dire qu'une femme jouisse du corps de l'homme, puisque ce corps se réduit aussi, pour elle, à l'objet a. Elle ne peut jouir de l'homme que mentalement, par le phallus qu'il lui prête sous la forme de son organe. Situer la jouissance féminine d'un "dire non à la castration", implique que cette jouissance soit paradoxalement liée au dire. C'est le Dire de l'amour qui se pose au-delà de la Loi. Il est donc important de souligner le lien de la jouissance de "la femme" à l'impudence du dire. Les termes dont peut user une mystique à l'endroit de Dieu qu'elle tutoie montrent bien qu'il ne s'agit pas d'impudeur. Il se pourrait bien que ce soit le discours de la père-version, qui est le Dire de Dieu : en tant que c'est le discours de l'amour - à condition d'équivoquer sur ce dieu, puisque pour un peu cela fait *dieure*²¹⁵, voire même *dieulire* (Lacan fait ici usage de *lalangue* pour en

²¹³ Lacan semble distinguer les mystiques hommes en deux catégories. Ceux qui se rangent du côté de la fonction phallique (par exemple Angélus Silésius) et ceux qui se rangent au-delà, du côté femme (St Jean de la Croix).

²¹⁴ J. Lacan, "Dire qu'une femme n'est pas-toute, c'est ce que le mythe nous indique, de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse ce qui se fait du coït." "L'étourdit", *Scilicet* n° 4, Paris Seuil, 1973. P. 23.

²¹⁵ J. Lacan, "Dieu, c'est le dire, on voit très bien que dieure c'est ce qui fait être la vérité, ce qui en décide à sa tête. Il suffit de dieure comme moi, c'est la vérité pas moyen d'y échapper. Si Dieu me trompe, tant pis, c'est la vérité par le décret de dieure" In "La Troisième», *Lettre de L'E.F.P.* n° 16, op. cit. p.181.

parler²¹⁶). On comprend mieux ici qu'il faille user de la lettre pour aborder avec le littéra²¹⁷ le littoral de l'être de cette jouissance divine.

²¹⁶ *Encore*. Leçon du 21 nov. 1972, p. 11 : « *Encore (en-corps) c'est la faille de l'Autre, $S(A)$, d'où part la parole d'amour, encore, encore, encore pour parvenir au-delà du phallus à l'existence de la jouissance féminine.* »

²¹⁷ 217 J. Lacan, "Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral.", *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Leçon du 12 mai 1971, p. 117.

Conclusions

Si Freud invente la psychanalyse, Lacan fonde le discours analytique comme pratique qui se détermine d'un lien social à deux. Aujourd'hui c'est le seul lien social pour lequel il en soit ainsi. L'expérience de la cure psychanalytique permet à Lacan d'introduire dans le champ freudien la dimension de la jouissance. En démontrant la place centrale de la jouissance dans l'économie subjective, il modifie radicalement la perspective de la direction de la cure psychanalytique. En effet, si la psychanalyse ne consiste pas à débarrasser le sujet de ses symptômes - c'est la thèse de Lacan, elle peut en revanche lui permettre de savoir de quoi il est prisonnier. Il en résulte que le sujet en apprenant à se servir de son symptôme, c'est-à-dire en l'instrumentant, peut trouver une autre satisfaction et ne pas se résigner à consommer la jouissance exténuante qu'il comporte. Lacan démontre que la jouissance est un ressort majeur dans la marche du monde. Mais si la psychanalyse, dans la mesure où elle porte sur le désir, est une érotologie elle n'est pas pour autant une science de la jouissance. La psychanalyse est un discours de renoncement à la jouissance nocive de l'Autre, elle ouvre au sujet la possibilité de retrouver dans le parler, "ce qu'il lui faut de jouissance pour que son histoire continue". La psychanalyse fait exister la jouissance dans un dire de l'amour qui donne sens au désir. En cela, elle n'est pas une initiation, laquelle prétend enseigner l'accès à la jouissance en passant par la voie directe du corps. Au contraire la psychanalyse démontre combien c'est impossible, parce que c'est la structure langagière du sujet qui définit les différentes modalités de la jouissance.

A mesure de l'avancée de Lacan dans ce qu'il faut bien appeler les dimensions de la jouissance, les définitions se multiplient : jouissance de l'Autre, jouissance phallique, plus-de-jouir, jouissance féminine.

La problématique freudienne de la libido se trouve renouvelée par Lacan qui conjugue, dans ce terme de libido, la structure du désir et l'économie de la jouissance par le biais du signifiant. Le désir et la jouissance sont situés dans la métonymie de la chaîne signifiante, en dérive par rapport à elle.

L'usage par Lacan du vocable de dérive (*Trieb*) - pour traduire le "trieb" - à propos de la jouissance comme Freud le fait pour la pulsion, marque l'ouverture d'une nouvelle voie de passage qui conduit du mythe freudien de la pulsion au réel de la jouissance. L'enjeu est d'importance pour le sujet de la civilisation moderne.

L'histoire de ce siècle, irrémédiablement marquée par le nazisme, montre que nous sommes entrés dans l'ère d'une civilisation de la haine, répandue aujourd'hui à l'échelle de la planète. Le malaise de la civilisation trouve aujourd'hui sa cause dans l'abolition même du sujet auquel se substitue notamment une conception purement biologique de l'homme, c'est-à-dire une conception vétérinaire. Le discours gestionnaire, qui gouverne actuellement le monde selon les règles du marché, a quasiment balayé tous les liens sociaux les plus fondamentaux. De ce fait le statut du sujet, coupé des amarres qui le corrélaient à la Loi du désir a changé. Le sujet moderne, débarrassé "de la monarchie" du signifiant"²¹⁸, selon l'expression de Michel Foucault, est enfin devenu "libre", c'est-à-dire, fou, égaré, aspiré à se produire lui-même comme déchet dans le discours de la soi-disant libre entreprise. Il s'agit là en fait d'une véritable démission subjective, programmée, surdéterminée par ce discours, qui de structure engendre le sous-développement subjectif d'abord, mais aussi préoccupant que son corrélat économique.

²¹⁸ M. Foucault, *L'Ordre du discours*, Gallimard, Paris 1979.

Déliquescence du Nom du Père, démenti de la Loi, forclusion du désir sont les piliers du discours capitaliste. On peut comprendre dans ce contexte, la raison du retour en force de la religion dans la mesure où la figure d'un Dieu, donne un mode de présence autrement consistant au Nom du Père. Même si la religion ne donne pas au Nom du Père la même fonction que dans la psychanalyse, elle n'en exerce pas moins un attrait renouvelé pour le sujet qui préfère faire face à un désir interdit plutôt que forclos.

Pour le sujet les voies de recours sont peu nombreuses face au malaise d'une civilisation, au progrès irrésistible, d'autant s'appuyant sur le savoir scientifique dévoyé et détourné de ses fins. Si la science pouvait prendre en considération le sujet qui produit son savoir, peut-être s'interrogerait-elle sur sa passion aveugle de savoir dont la jouissance fourvoyée masque le désir qui l'anime. Mais les savants, aussi égarés que leurs contemporains, sont loin de pouvoir se poser une telle question. La psychanalyse, peut-elle même permettre au sujet de cesser de faire l'offrande sacrificielle de ce qui est son essence, à savoir le désir ?

Peut-elle encore lui faire entendre à ce sujet qu'à ne pas s'occuper plus sérieusement de son désir²¹⁹, c'est sa jouissance qui va en pâtir²²⁰ ? Il lui faudrait apprendre à manier le signifiant d'une façon un peu moins impérative, moins primaire, plus poétique, pour parvenir à une autre satisfaction dans le discernement de ses jouissances. La psychanalyse lui donne cette chance. C'est un pari, car "tout est livré à la fortune"²²¹ chez l'être parlant. C'est pourquoi il faut considérer les événements de la vie quotidienne sérieusement et ne pas renvoyer le sujet à un futur idéal mais l'orienter, le situer dans l'éthique du "Bien-dire".

²¹⁹ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*. P.U.F., Paris, 1992

²²⁰ J. Lacan, « *Chez l'homme affranchi de la société moderne, voilà que ce déchirement révèle jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde. C'est la névrose d'autopunition, avec les symptômes hystérico-hypocondriaques de ses inhibitions fonctionnelles, avec les formes psychasthéniques de ses déréalisations de l'autrui et du monde, avec ses séquences sociales d'échec et de crime. C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture du ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux* », in "L'agressivité en psychanalyse", *Écrits.*, op. cit. p. 124.

²²¹ J. Lacan, *Intervention à France culture*, Juillet 1973 (non publiée).

Bibliographie.

Aristote, La physique, livre 2, chap. 3, n° 194b et 195a.
 François Balmès, Le nom, la loi, la voix, Freud et Moïse : écritures du père 2, Erès, Toulouse 1997.

Sigmund Freud.

Essais de psychanalyse. P.b.P. Payot, Paris 1983.

- Au-delà du principe de plaisir, p. 7.

- Psychologie collective et analyse du moi. p. 83.

Les premiers psychanalystes, Minutes (4) de la Société psychanalytique de Vienne, Gallimard, Paris 1983.

L'interprétation des rêves. P.U.F., Paris 1971.

La naissance de la psychanalyse, P.U.F., Paris 1973.

- Esquisse d'une théorie d'une psychologie scientifique (1985), p. 313.

Cinq psychanalyses, P.U.F., Paris 1972.

- Fragments d'une analyse d'hystérie, Dora., p.1.

- Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. (Le petit Hans). p. 93.

Cinq leçons sur la psychanalyse, Payot, Paris 1973.

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Idées/Gallimard, Paris 1990.

Névrose, psychose, et perversion. P.U.F., Paris 1974.

- Le problème économique du masochisme (1924), p. 287.

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient. Gallimard, Paris 1990.

Métapsychologie, Idées/Gallimard, Paris 1969.

La technique psychanalytique. P.U.F., Paris 1972.

Totem et tabou. Payot, Paris 1973.

Malaise dans la civilisation, P.U.F., Paris 1992.

Die Verneinung, La dénégation (1) vol. (2), Sigmund Freud (1923-1925), Oeuvres complètes, vol. 17, P.U.F., Paris 1992.

La vie sexuelle, P.U.F., Paris 1969

- Pour introduire le narcissisme (1914), p. 81.

- L'organisation génitale infantile (1923), p. 113.

- Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes (1925). p. 123.

- Le fétichisme (1927), p. 133.

Jacques Lacan.

Le séminaire.

La relation d'objet, (1956-1957), Seuil, Paris 1991.

Les formations de l'inconscient, (1957-1958), Seuil, Paris 1998.

L'éthique de la psychanalyse, (1959-1960), Seuil, Paris 1986.

Le transfert dans sa disparité subjective, Seuil, Paris 1991

L'identification, (1961-1962), non publié.

L'angoisse, (1962-1963), Seuil, Paris, 2004.
 Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Seuil, Paris 1973.
 L'objet de la psychanalyse, (1965- 1966, non publié.
 La logique du fantasme (1966-1967), non publié.
 D'un autre à l' Autre, (1968-1969), Seuil, Paris, 2006.
 L'acte psychanalytique, (1967-1968), non publié.
 L'envers de la psychanalyse, (1969-1970), Seuil, Paris 1991.
 D'un discours qui ne serait pas du semblant, (1971) Seuil, Paris, 2007.
 ...Ou pire, (1971-1972), non publié.
 Encore, (1972-1973), Seuil, Paris 1975.
 Les non-dupes errent. (1973-1974), non publié.
 R.S.I., (1974-1975) Ornicar ? N°, 2, 3,4, Lyse, diffusion Seuil, Paris 1976.
 La dissolution, (1979-1980), Ornicar ? N° 20-21. Lyse, diffusion Seuil, Paris 1980.

Écrits, Seuil, Paris 1966.

- Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je (1949). p. 93.
- L'agressivité en psychanalyse (1948), p. 101.
- Fonction et champ de la parole et du langage (1953), p. 237.
- L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud (1957), p. 493.
- Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité ". (1958-1960), p. 647.
- La signification du phallus (1968), p. 685.
- Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine (1960), p. 725.
- Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien (1960), p. 793.
- Appendice 1 : Commentaire parlé sur la "Verneinung de Freud" par Jean Hyppolite (1954), p. 879.

Conférence : Du discours psychanalytique, La Salamandre, Milan 1972.

Scilicet.

Proposition du 9 octobre 1967, Scilicet 1, Seuil, Paris 1968.

Radiophonie, Scilicet 2/3, Seuil, Paris 1970.

L'étourdit, Scilicet 4, Seuil, Paris 1974.

Lettres de L'Ecole Freudienne de Paris.

La troisième, p. 200, 1 nov. 1974, Lettre de l'E.F.P., n° 16

Pierre Legendre, Les enfants du texte, Fayard, Paris 1992.

Brigitte Lemèrer, Les deux Moïses de Freud, 1914-1939, Freud et Moïse : écritures du père 1, Erès, Toulouse 1997.

Platon, *Le Banquet*, Oeuvres complètes, tome 1, Gallimard Paris 1990.

Solal Rabinovitch, *Écriture du meurtre, Freud et Moïse : écritures du père 3*, Erès Toulouse 1997.

William Shakespeare, *Le marchand de Venise*, Oeuvres complètes, tome 1 La Pléiade, Gallimard, Paris 1989.

Addenda 2008

De la jouissance et des discours.

Patrick Valas.*

Lacan se présentait modestement comme un commentateur de Freud. « Notre père à tous dans la psychanalyse » disait-il. Il était parti des catégories du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique en 1953. Vingt ans sur l'erre de Freud, il y revient à Rome en 1974 pour la troisième fois. A une nouvelle raison, un nouveau départ.

Tout au long de son enseignement, il aura proposé différentes structures pour rendre compte d'une pratique qui ne se spécifie que de l'usage de la parole :

- Les réseaux de la surdétermination réelle du sujet par le signifiant.
- Le graphe, lié au texte du discours dont se détermine le sujet, et la jouissance dont le défaut rendrait vain l'univers²²².
- La topologie des surfaces non rapportables à la lettre, étoffes du sujet lié à l'objet petit a qui le cause. Il y a bien une tentative dans *L'Étourdit* de faire une topologie textuelle qui littéralise les rapports du tout et du pas-tout. Soit le mathème des jouissances spécifiques du sinthome-il et du sinthome-elle.²²³
- Les mathèmes des discours qui se fondent de lettres : S1, S2, \$, a. Chacune en place de l'Autre dans chaque discours qualifie respectivement la jouissance de l'Un, le savoir comme jouissance, la jouissance du symptôme et le plus-de-jouir.
- Le nœud borroméen enfin, qui en dévoilant paradoxalement l'essence même de la lettre en sa défaillance, est la tentative d'une écriture autre. Cette dernière élaboration fait apparaître que toutes les modalités des jouissances, jouissance de l'Autre comme impossible, jouissance phallique hors-corps et joui-sens, sont appendues à l'être de jouissance du sujet, soit l'objet a.

Les objets mathématiques dont Lacan fait usage ne sont pas modèles, ni métaphores, ils sont à chaque fois la structure même. Aucune n'invalide la précédente. Chaque changement et les remaniements conceptuels qui l'accompagnent sont liés à ce qui se découvre dans la pratique.

* Ce texte reprend une intervention prononcée le 23 novembre 2008 aux Journées de l'EPFCL sur « Le Champ lacanien et le psychanalyste ».

²²² J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

²²³ J. Lacan, *Conclusions. La transmission* volume 2, p. 220. Lettres de l'AFP, N° 25.

La parole ne peut pas tout dire. Mais qu'on dise, ça se lit dans ce qui est dit et ça s'écrit pour que ça cesse de se répéter. Le dire comme événement, touche du réel, est à distinguer de l'énonciation.

Lacan a fait le choix décidé de la mathématisation de la psychanalyse. Il a inventé un certain nombre d'écritures parce que si le savoir s'enseigne, ce sont les formules qui se transmettent.

Du coup, l'essence de la théorie analytique est paradoxalement un discours sans parole, l'accent étant ici à mettre sur 'théorie', ce qui n'invalide pas que sa pratique ne se spécifie que de la parole. Pas de l'amour, ni du transfert, qui eux ne sont pas moyens mais résultats.

Même pour Lacan, la présence de la sienne de parole dans l'écriture du discours ferait preuve de sa débilité. Donnait-il une prévalence à l'écrit qu'il disait confusionnel ? Le terme de poubelliciation permet le doute même s'il n'est pas sans la revendication du pouvoir d'illecture de ses écrits. Ils ne sont pas-à-lire. Ce qui veut dire pas à interpréter, ne contenant pas d'énigme. Ils sont à expliquer en y mettant du sien pour que la chose analytique ne soit pas détournée par le commerce culturel.

Comment faire pour tracer les routes dans le Champ lacanien ? Eh bien on envoie un âne pour suivre son parcours. Oui mais si on n'a pas d'âne ? Alors j'y vais moi-même de ce pas.

La jouissance, comment la définir ?

La jouissance, ça commence à la chatouille jusqu'à l'embrassement de tout le corps qui peut conduire à la mort. C'est même pour ça que tout le monde en a peur.

La jouissance, qu'est que c'est ? Comment la saisir, elle qui nous saisit d'abord ?

Je ne dis pas comment l'éprouve-t-on, ce qui est affaire d'expérience quotidienne pour chacun. Le plus souvent on s'en plaint. Ce qui fait le fond de la vie, c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Une grande partie de notre activité se passe à le dire. La jouissance peut se définir, dans un premier crayon, comme ce rapport dérangé du sujet à son corps.

Le coup de génie de Freud, c'est d'avoir couché ceux qui se plaignent sur le divan. Le divan est un lit très spécial, un lit où on ne fait pas l'amour mais il conduit inmanquablement au lit de la naissance qui est aussi le lit des parents.

La jouissance comme dérangement, on en parle et elle commence à exister du fait qu'elle est dite.

Freud ne conceptualise pas la jouissance mais il en a cerné le champ qu'il situe au-delà du principe de plaisir réglant le fonctionnement de l'appareil psychique, où se manifestent paradoxalement comme plaisir dans la douleur des phénomènes répétitifs : cauchemars, symptômes, conduites d'échecs, etc. Autant de modes de fixation d'une jouissance ruineuse qu'il rapporte, du fait de sa fonction d'inertie dans la psyché, à ce qu'il nomme pulsion de mort. Le plaisir est une barrière contre la jouissance qui se manifeste en excès par rapport au plaisir en confinant à la douleur.

Avec le terme unique de jouissance, Lacan fait une économie conceptuelle considérable puisque sous ce vocable, très exceptionnellement utilisé par Freud, se rapportent toutes les modalités de la jouissance (Genuss) qu'il a pu décrire : horreur, déplaisir, insatisfaction, douleur, dégoût, masochisme érogène, libido, jouissance sexuelle, etc. Elles sont distinctes. Lacan va les déployer dans leur articulation à la structure dont se détermine le sujet.

Le terme de jouissance remonte par une filiation sémantique et étymologique très complexe à l'élaboration augustinienne du couple de l'uti et du frui²²⁴. Uti renvoie à jouir de, et frui à jouir. D'où s'origine le terme juridique d'usufruit. Les notions de uti et de frui sont liées à deux sortes d'amour :

- D'une part l'amour (caritas) réservé à Dieu, qui procure le jouir (frui), récompense de celui qui fait bon usage du monde. Il y aurait là une pente à faire de la jouissance féminine une vertu théologique.
- D'autre part l'amour (cupiditas), dont fait partie le désir sexuel, qui consiste à utiliser, à exploiter, user (uti) de son objet pour jouir d'autre chose, pour parvenir à d'autres fins. C'est un mauvais usage du monde.

Saint Augustin fait donc la distinction entre une jouissance coupable et une bonne jouissance en référence à la loi divine. Ce qui n'est pas sans rappeler ce que dit Freud qui ne croit pas aux divinités : la jouissance est un mal car elle comporte le mal du prochain. De ce côté, double faute pour la jouissance masculine : faute de l'autre jouissance, il obtient pour son insatisfaction celle qu'il ne faudrait pas, qui relève de la *coupabilité*.

Jouissance et sexuation.

Le dire de Lacan que « *l'être sexué ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres*²²⁵ », rend compte de ce qu'un choix forcé est possible, surdéterminé par les discours, mais indépendamment du sexe biologique :

- Ou bien, être homme couleur de femme.
- Ou bien, être femme couleur d'homme.

Il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire entre eux. Chacun de son côté, chacun restant à côté de l'autre, l'un et l'une-Autre y gagneront dans leurs jouissances spécifiques. A cet égard Lacan indique que l'on peut remplacer le x des formules par le a qui fait mieux apparaître la fonction de la jouissance que formulent ces mathèmes de la sexuation.

L'homme :

Est homme s'il le veut bien.

Est femme quand il fait le choix décidé de l'être.

Il se féminise quand il aime.

Quand il pratique comme psychanalyste, il est semblant de pas-toute.

Il rejoint La femme dans la psychose.

Une femme :

Est homme si ça lui chante. Parfois amazone.

Elle est toujours femme même quand elle fait semblant d'être homme.

Jouissance et lalangue.

Je commence par le berceau qui est le plus petit lit où faire l'amour :

Il y a une jouissance première de tout le corps qui se manifeste comme une palpitation de la vie, dont on ne sait rien. Après la suffocation orgastique de la naissance, le premier cri, puis le cri qui se répète chez l'enfant à son réveil en un crescendo

²²⁴ Saint Augustin, *De moribus Ecclesiae Catholicae, le Diversis Quaestionibus, le Doctrina Christiana et le De Trinitate*. Op. Cit.

²²⁵ J. Lacan, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974. Inédit.

témoignent de cette jouissance insupportable d'avant la parole, d'avant lalangue. Dans le corps à corps avec sa mère qui l'apaise, en réponse au ronron, à la lallation de son babil, le nourrisson reçoit d'elle les mots de lalangue privée dite maternelle qui font traces. N'importe quel élément de lalangue est au regard de la jouissance du corps un brin de jouissance, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même, en se surajoutant à elle. C'est en cela qu'elle étend ses racines si loin dans le corps. Elle anime sa jouissance et la civilise,²²⁶ autrement dit la convertit en satisfaction (qu'elle puisse se fixer avec une telle prégnance sur l'organe est une énigme qui semble ne pas avoir d'équivalent dans le règne animal). Dans cette relation si intime entre le jeune enfant et sa mère, la parole, c'est le rapport sexuel qui s'écrit entre deux générations voisines, comme un bain de jouissance par cette transmission de lalangue²²⁷.

Mettant un terme au ravage qui s'amorce, la mère et le père interviennent. Non pas comme des fonctions, ce que l'on entend trop souvent dans nos milieux, mais bien comme êtres de chair, désirants et parlants pour que l'enfant puisse renoncer de son propre chef (insondable décision de l'être) à ses satisfactions premières.

D'une part la mère pose une limite en ne confondant pas son être de mère avec ce qu'elle est comme femme, occupée à sa jouissance Autre, la jouissance féminine, hors discours et par là même inaliénable.

D'autre part le père réel intervient lui aussi. Mais pour remplir sa fonction dans le bon cas, ce qui est assez rare, il doit en réaliser le type. C'est la seule fois dans tout son enseignement que Lacan donne sa version du Père réel en l'élevant au rang de Type – comme il a brossé les types, entre autres, du Riche, du Saint ou de la Canaille. Ceci mérite de retenir notre attention justement en cette époque où l'on parle du déclin du père. Le Père fait fonction d'exception. J'en donne quelques traits seulement. Ce Père est un père qui d'abord donne son nom et qui prend soin paternel, qu'il le veuille ou pas, des enfants qu'il a eus d'une femme élue, causant son désir. Il ne quémande pas l'amour, ce qui ne l'empêche pas d'aimer. Ce qu'il profère, à condition que ce ne soit pas cousu de fil blanc, c'est que la Loi est juste mi-dire, que la vérité n'est que la petite sœur de la jouissance. C'est la loi de l'Amour qui n'a rien à voir avec les règlements du monde. C'est un peu laconique, j'en conviens, mais cela suffit pour saisir que la pèrversion est une nouvelle version du père qui n'est pas la normalité. Je vous encourage vivement à lire ce passage de Lacan dans sa leçon du 21 janvier 75, dans RSI.²²⁸ Son

²²⁶ J. Lacan, idem, leçon du 11 juin 74.

²²⁷ La structure de *lalangue* est donc seconde par rapport à cette jouissance. Ça jouit où ça parle du fait de *lalangue*. Lacan dit toujours *lalangue* jamais la *lalangue*. Il forge ce terme pour la première fois dans son séminaire inédit : « Le savoir du psychanalyste ».

²²⁸ J. Lacan, « *Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit, le dit amour, le dit respect, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet petit a qui cause son désir. Mais ce que cette femme en petit a cueille, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question. Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets a qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa pèrversion, seul garantie de sa fonction de père ; laquelle est la fonction, la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite là, comme telle. Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit être le père, en tant qu'il ne peut être qu'exception. Il ne peut être modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. Peu importe qu'il ait des symptômes, s'il y ajoute celui de la pèrversion paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants et que, de ceux-ci, qu'il le veuille ou pas, il prenne soin paternel. La normalité n'est pas la vertu paternelle par excellence, mais seulement le juste mi-Dieu dit à l'instant, soit le juste non-dire — naturellement à condition qu'il ne soit pas cousu de fil blanc, ce non-dire, c'est-à-dire qu'on ne voie pas tout de suite enfin ! De quoi il s'agit dans ce qu'il ne dit pas.*

énonciation de l'époque par Lacan était proche d'une longue jaculation mystique. On est très loin des prêcherries de certains analystes d'aujourd'hui qui convoquent, pour parer au malaise dans la civilisation, le Père fouettard ou le Père- Noël.

Voilà peut-être une des seules réponses que la psychanalyse puisse donner des conditions pour que la Parole fondamentale institue la vie. Une vie qui se transmet de génération en génération et qui prend son sens du désir, au-delà de la détresse d'être né. D'où l'irréductible de cette structure de fixation (2 + a) que constitue le couple parental au regard de l'enfant objet a pour que cet enfant nommé, l'enfant produit du malentendu de leurs jouissances, puisse faire le choix logique de son être sexué en prenant ses assises dans les discours qui l'attendaient à sa place, non seulement comme sujet mais en présidant aussi à la venue au monde de son être biologique.

La théorie des discours et les petites lettres :

Après Mai 68, qu'il considère comme un remue-ménage conformiste voire décadent, sans pour autant mépriser ses acteurs, Lacan revendique l'ouverture du champ de la jouissance. Jamais personne avant lui, en effet, n'avait tenté d'élaborer comment elle était un ressort majeur de la marche du monde

Les discours, ce sont les murs de la caverne dont on ne sort pas. « Je parle aux murs » disait Lacan, ce sont les petites lettres S1, S2, \$ et a qui s'ordonnent logiquement sur la structure quadripartite, définissant quatre discours. Le passage de l'un à l'autre, dans un ordre lévogyre ou dextrogyre, est toujours affaire d'inconscient ou, pour le dire mieux, de *parlêtre*.²²⁹ Malgré ce qu'il fait raisonner de parlotte, ce terme indique que nous considérons que la parole pèse aussi lourd que le réel et que ce qui s'est fait avec la parole peut être défait par la parole. A cet égard, tous les dispositifs analytiques, cure, cartel, procédure de la passe, contrôle et présentation clinique, sont des dispositifs de parole.

Quand Lacan a produit ses mathèmes des discours, il les a écrits et quelques années plus tard a donné la raison de ces écritures à partir de la fonction de la parole. En effet, la parole s'émet toujours d'un lieu de vérité, même si elle est menteuse. A partir de ce point, elle se déploie selon deux vecteurs divergents, l'un aboutissant au pôle du semblant et l'autre à celui de la jouissance. Il y a toujours un reste, une production qui échappe à la prise du signifiant. Ainsi se définit un tétrapôle), soit l'écriture de la structure sur laquelle s'inscrivent les lettres ordonnant les quatre discours, conditionnant le statut de la parole dans chacun. La parole qui commande n'est pas la parole qui enseigne, ni la parole analysante, ni la parole d'amour. Parler n'est pas toujours le blabla. Tout acte de parole, je mets l'accent sur le terme d'acte, peut être un forçage fondant un dire comme événement. Touche du réel qui cesse de ne pas s'écrire. C'est bien de cette contingence du dire de Freud définissant l'inconscient et du

C'est rare ! C'est rare et ça renouvellera le sujet de dire que c'est rare qu'il réussisse ce juste mi-Dieu ! Ça renouvellera le sujet quand j'aurai le temps de vous le reprendre. Je vous l'ai dit simplement au passage dans un article sur le Schreiber, là rien de pire, rien de pire que le père qui profère la loi sur tout : pas de père éducateur surtout ! Mais plutôt en retrait sur tous les magistères
« RSI », leçon du 21 janvier 75, séminaire inédit.

²²⁹ Ce terme de Lacan lui est venu lors de sa conférence de presse à Rome en 1974. Il devait se substituer à celui d'inconscient chez Freud. Mais par la suite Lacan en fait surtout usage courant pour désigner le sujet, l'individu qui a un corps et qui porte un nom propre.

dire de ses analysants que Lacan a pu écrire dans sa logique le discours analytique. Son sens éclaire celui des autres discours, une éthique étant propre à chacun,²³⁰ selon ce qui l'agence et la jouissance qui le cause.

Lacan a produit les mathèmes des discours en un temps où les discours commençaient à se déliter :

- L'universitaire bradant le savoir dont il était garant à l'office du marché, sous forme d'unité de valeur. Les contrats entre l'université et l'entreprise privée en témoignent, ce qui n'est pas sans orienter ce qui s'enseigne. En même temps, l'irruption de l'Internet permet l'accès à tous à des formes de savoir les plus variés : médical ou même érudit, ce qui change la donne. (Les élèves par exemple trouvent des sites où pomper leurs devoirs) etc.

- Le discours scientifique, du fait de la suprématie grandissante de la technique et de ses contraintes prenant le pas sur la recherche, ne peut que se ranger sous la bannière de l'université ou du privé pour des raisons budgétaires. Est ainsi refoulé que, de structure, la science est au voisinage du discours hystérique. En effet, les sciences sont aujourd'hui tellement performantes mais aussi tellement inféodées au pouvoir politique, qu'elles lui prêtent leur concours pour aller jusqu'à vouloir calibrer les sujets, et même la logique du vivant aux normes sociales. Pour la scientocratie bureaucratique, à ne pas confondre avec la science comme pensée, la psychanalyse devient une discipline à détruire. Impossible alors de faire entendre la nécessité de prendre en considération, dans la science, le sujet.

- Le discours du maître se pervertit par sa copulation avec le discours de la science, d'où la montée de la classe des experts en tout genre. Il en résulte que le pouvoir politique ne commet plus d'acte. L'Etat devient gestionnaire et, par un étrange renversement, ce sont les choses qui gouvernent les sujets.

- Singé par le discours publicitaire, le discours hystérique, celui du *parlêtre*, est mis hors jeu, voire effacé. Lacan disait en 1978 qu'il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours, contrairement à la névrose obsessionnelle.²³¹

Lacan voulait réanimer ces discours, leur redonner consistance de la structure, parce que si la caverne peut être vaste, elle a des limites.

Discours capitaliste et jouissances.

Le dit discours capitaliste domine la planète. Ce n'est plus la caverne, c'est un gouffre aspirant sans remède les autres discours qui se télescopent. Quelques remarques seulement, parce que c'est un conglomerat fait d'éléments très disparates.

²³⁰ Chaque discours donne le statut des conditions de la jouissance qui le cause. Ainsi du juridique avec sa notion d'usufruit, j'ai donné l'origine augustinienne. L'usufruit, c'est jouir avec modération d'un bien, c'est aussi pouvoir le céder. La fonction de tout discours comme lien social est de tempérer la jouissance et son solde dont il est comptable. On peut comprendre ça autrement : ce qui s'écrit dans l'inconscient conditionne la jouissance qui se répète mais il y a une déperdition dont l'inconscient se fait le comptable. Est-ce qu'il y a du comptable dans l'inconscient ? Oui, répond Lacan, il compte les coups, pas très bien, il se trompe, mais il compte à la manière du petit bonhomme. En somme l'écrit c'est la jouissance, le savoir moyen de cette jouissance par le biais du discours. On n'a pas attendu la psychanalyse pour le savoir.

²³¹ J.Lacan, *Conclusions. La transmission* volume 2, p. 219. Lettres de l'EFPP, N° 25.

Le sujet (\$) en position d'agent, c'est le sujet auto-fondé, celui de la libre entreprise qui se croit affranchi de la monarchie du signifiant. Démentir collectivement la castration conduit à la perversion généralisée. Mais laquelle ?

Tous masos, de gré ou de force. D'où la prolifération des contrats en place du lien social qui fait défaut, pour s'assurer de la bienveillance de l'Autre. Autrement dit le Surmoi et la jouissance exténuante qu'il commande, à mort, le Surmoi incarné dans le tout-savoir gestionnaire. Nous sommes tous sous contrat et même plus, nous avons un contrat sur la tête. Toujours à la merci d'un tueur à gages. Quand on veut honorer la qualité d'un politique ou d'un chef d'entreprise on dit : « c'est un tueur ».

Le discours capitaliste, c'est le discours perversi du maître moderne. Cela veut dire que dans ce discours l'imaginaire se substitue au lien symbolique. D'où sa capacité extraordinaire à attraper les corps à partir de quelques représentations imbéciles, affectant le sujet des passions tristes : peur, ressentiment, haine, rancune, méchanceté, dérision, canaillerie collective, entraînant une homogénéisation des *jalouissances*. L'emballage, l'emballement est tellement bien ficelé qu'on ne peut plus mourir de honte. Faudra bientôt mourir dans la dignité. La structure est rompue, ce n'est plus un discours, mais un « para-discours ». Heureusement, tout le monde n'est pas doué pour la perversion et la toute spécialement conne, la masochiste, qui est plutôt l'apanage de l'homme. Pour la perversion masochiste, très peu pour les femmes. Du côté de leur jouissance Autre, il y aurait la promesse de quelques aérations supplémentaires et une aide à la psychanalyse. Quand on n'est pas doué pour la perversion, cela fait beaucoup de monde, on déprime.

On a dit dépression, de ce fait elle existe, directement branchée sur le masochisme moral et le masochisme érogène. Donc prolétaires, déprimés, employés, comportementalistes et pour certains, shootés au virtuel et autre dérivés vénéneux. A ce propos, j'ai toujours soutenu que les sujets prenant des substances addictives le font moins pour jouir que pour que ça cesse et accéder par là au plaisir qui est la barrière la plus sûre contre la jouissance qui est souffrance.

Ces discours de la haine, d'une férocité sans précédent, s'habillent d'une humanitarerie de commande qui prône la fraternité des corps dont s'engendre le racisme et les procès de ségrégation que la montée des fondamentalismes religieux alimente. Le plus souvent les sujets égarés, privés de liens sociaux se tournent plutôt du côté de la religion, car mieux vaut un désir interdit que forclos. Il y a aussi des regroupements en des communautés de jouissance, toujours inconsistantes.

Dans ce tintamarre la science en progrès constant et la religion en expansion œcuménique vont très bien ensemble. Mais cela ne présume aucun réveil.²³²

Je n'en ai pas la place ici mais il faudrait approcher de plus près la question du retour au religieux qui est de structure pour les sujets et le distinguer des religions et de l'Eglise.

A ces discours, la psychanalyse offre au sujet une autre voie. Il n'y a pas que les mathèmes qui se transmettent, il y a d'autres formules inoubliables, je cite Lacan :

« Qu'est-ce qui nous lie à celui qui, avec nous, s'embarque dans la position qu'on appelle celle du patient ? [...] De qui sommes-nous frères dans tout autre discours que dans le discours analytique ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot frère, c'est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait-ce que de ce qu'il ramène ce qu'appelle ce barda familial ? Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte des classes ? Vous vous trompez,

²³² J. Lacan, *L'insu que sait...* 17 mai 1977. Ornicar ? 17-18 p. 21.

ça tient à bien d'autres choses que le bastringue familial. Nous sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours. [....] Notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique et c'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient. ».²³³

L'horizon borroméen de la psychanalyse.

Il ne sera pas mathématique, pas plus que les formules de la sexualité côté femme, mais éthique.

Le nœud borroméen est le forçage d'une écriture autre. Celle d'une matrice de la structure particulièrement féconde mais qui est réfractaire à une mathématisation intégrale.²³⁴ C'est en cela que le nœud borroméen intéresse Lacan. Une faille majeure s'ouvre.

Tout cela est conforme à l'orientation de Lacan, si l'on songe à l'indécidable, l'incomplétude, ou encore à la mathématisation dispersée, locale, non déductible des bouts de réel.

Tout ce qu'il avance, il insiste de plus en plus sur ce point, lui vient de sa pratique. Les homophonies, les néologismes et les dysorthographies calculées sont autant de mathèmes d'une lettre venue de la seule langue, toute autre que celle de la mathématique et pourtant chargée de fonctions identiques.²³⁵

Lacan tranche par les stratégies de l'entre-deux, du mi-dire et du pas-tout. A l'œuvre, la logique du partiel, de l'incomplet, de l'hétéros. Ce que l'on ne peut pas dire relève du Bien-dire ce qui ne peut pas se dire.

En définitive de quel sujet parlons-nous dans la psychanalyse ? Lacan en livre la clé dans ces termes dans *Encore* :

« L'inconscient, je n'y entre pas plus que Newton sans hypothèse. Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant ».²³⁶

Ce sujet réel, souffrant de son corps et de son esprit, que la psychanalyse responsabilise, comme tout sujet, a un nom propre, même s'il le juge inapproprié. C'est l'individu qui a un corps, sans pour autant qu'il puisse se réduire à l'être de ce corps qu'il a mais qu'il n'est pas. Pour l'opposer à la trinité divine, le sujet se définit comme une trinité infernale, par le nouage du Réel qui est hors-sens, du côté du vivant dont ne sait rien, du Symbolique qui devient la langue et de l'Imaginaire, non spéculaire mais réel, donnant consistance de forme au corps. Sur ce corps sans signification phallique peuvent s'inscrire des représentations imbéciles. Au centre, l'objet a où la jouissance se condense du fait de la parole. Il devient le noyau élaborable de toute jouissance.

Les définitions ont changé.²³⁷

L'homme parle avec son corps, il parlêtre de nature. Là est le mystère du corps parlant. Mais du fait de la langue, la parole fourmille d'équivoques et devient la forme de cancer dont l'homme est affecté. Du coup le symptôme qui vient du réel et se présente

²³³ J. Lacan, ...Séminaire ...*Ou pire*, leçon du 21 juin, 1972. Inédit.

²³⁴ Sa monstration dans un maniement inlassablement varié ne requiert pas pour légitimer son efficace d'être intégralement écrit. Le nœud peut supporter des lettres R, S, I, en montrant ce qu'est le littéral dans son essence. C'est-à-dire que la lettre ne trouve pas en elle-même de quoi se littéraliser entièrement. Le nœud dit quelque chose de la lettre parce qu'il s'en excepte, la lettre s'y rencontre dans la dimension de sa propre défaillance.

²³⁵ J-C. Milner, *L'œuvre claire*, pp 161-171. Seuil, Paris, 1995.

²³⁶ J. Lacan, *Encore*, leçon du 26 juin 1973, Paris, Seuil, 1975, p.129.

²³⁷ C. Soler, *Le sujet borroméen*. Mensuel n°32 de l'EPFCL.

« comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se nourrir de sens », ²³⁸prolifère. Il s'agit donc de réduire cette face de saloperie que comporte l'équivoque. L'interprétation analytique est un dire apophtique qui en jouant sur le non-sens fait coupure, touche du réel. Elle fait écriture de ce qui se lit dans ce que dit l'analysant, en lui apprenant à lire autrement. Déchiffrage comme joui-sens et chiffage autre du jouir. La coupure fait la lettre du sujet par où se nouent le réel de l'inconscient et le symptôme comme réel, en civilisant leur jouissance.

La psychanalyse ne consiste pas à dissoudre le sinthome. Elle conduit le sujet à l'exil artificiel de son symptôme, celui de la différence absolue, identité de séparation, écrit Colette Soler, qui paradoxalement permet le lien social par la reconnaissance de l'autre en le laissant à son mode de jouissance.

Pour conclure, je l'annonce avec solennité, je me range dans la série des ânon du père, pour la psychanalyse, cette pratique grâce à quoi « *on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue* ». ²³⁹

²³⁸ J. Lacan, *La Troisième*, Lettres de l'École freudienne de Paris n° 16, novembre 1975, p.5.

²³⁹ J. Lacan, Déclaration à France-culture. Juillet 1973.

Table:.....	P.88
- Introduction :	P. 2
- chapitre I : Qu'est-ce que le désir ?.....	P. 5
- chapitre II : La notion de jouissance chez Freud :	P.11
- chapitre III : La conceptualisation de la jouissance chez Lacan :	P.18
A- La jouissance de l'Autre. J (A) :	P.35
B- La problématique du phallus :	P.38
C- La jouissance phallique :	P.45
D- Le plus-de-jouir :.....	P.52
- chapitre IV : Remarques sur la jouissance sexuelle :.....	P.65
- Conclusions :.....	P.74
- Bibliographie :.....	P.76
- Addenda 2008 :	P.78
- Index général :	P.88
- Index des termes allemands :	P.89
4 ^{ème} de couverture :.....	P.92

Index

Amour 6 ; 7 ; 8 ; 13 ; 23 ; 27 ; 31 ; 32 ; 40 ; 44 ; 51 ; 52 ; 54 ; 59 ; 59 ; 66 ; 67 ; 68 ; 70 ; 72 ; 73 ; 74 ; 79 ; 80- 82.	amour	
La Chose 18- 26 ; 28 ; 31 ; 49 ; 62 ; 64 ; 69 ; 79.	La Chose	
Désêtre 22 ; 58.	désêtre	
Ethique 2 ; 4 ; 10 ; 19 ; 21 ; 22 ; 23 ; 50 ; 60 ; 61 ; 63 ; 75 ; 83 ; 85.	éthique	
l'être 3 ; 5 ; 9 ; 13 ; 16 ; 22 ; 23 ; 27 ; 28 ; 35 ; 36 ; 41 ; 46 ; 47 ; 55 ; 56 ; 59 ; 61 ; 63 ; 64 ; 65 ; 66 ; 70 ; 71 ; 72 ; 73 ; 75 ; 78 ; 80 ; 81 ; 85.	l'être	
Jouissance de l'Autre, J(A) 3 ; 25 ; 33 ; 34 ; 35 ; 36 ; 38 ; 46 ; 49 ; 61 ; 63 ; 67 ; 68 ; 70 ; 71 ; 74 ; 78 ; 87.	J (A)	
Jouissance phallique, J (φ) 3 ; 8 ; 25 ; 26 ; 34 ; 35 ; 45 ; 46 ; 47 ; 49 ; 50 ; 51 ; 59 ; 61 ; 63 ; 64 ; 66 ; 67 ; 70 ; 71 ; 72 ; 74 ; 78.	J (φ)	
Loi, loi, 3 ; 4 ; 8 ; 11 ; 18 ; 20 ; 21 ; 22 ; 23 ; 24 ; 25 ; 26 ; 28 ; 30 ; 31 ; 32 ; 34 ; 35 ; 37 ; 39 ; 45 ; 46 ; 48 ; 49 ; 55 ; 61 ; 65 ; 69 ; 73 ; 74 ; 76 ; 80 ; 81.	Loi	Loi
loi de l'interdit de l'inceste 20 ; 28 ; 30 ; 32 ; 65.	loi de l'interdit de l'inceste	Loi
loi du plaisir 2 ; 24 ; 35.	loi du plaisir	Loi
Libido 6 ; 7 ; 8 ; 13 ; 16 ; 25 ; 41 ; 45 ; 47 ; 74 ; 79.	libido	
Jouissance sexuelle 4 ; 13 ; 15 ; 23 ; 25 ; 35 ; 43 ; 44 ; 48 ; 51 ; 53 ; 65 ; 67 ; 69 ; 70 ; 71 ; 79.		

Orgasme

12 ; 27 ; 48 ; 66 ; 68 ; 69 ; 70.

Jouissance féminine

5 ; 26 ; 29 ; 35 ; 36 ; 46 ; 47 ;
49 ; 64 ; 67 ; 71 ; 72 ; 73 ; 74 ;
80 ; 81.

objet a

25 ; 26 ; 31 ; 34 ; 38 ; 46 ; 47 ;
52-61 ; 63 ; 64 ; 68 ; 70 ; 71 ;
73 ; 78 ; 82 ; 85.

Phallus

4 ; 7 ; 10 ; 19 ; 29 ; 35 ; 36 ; 38-
47 ; 49 ; 50 ; 54 ; 65-67 ; 70-
73 ; 77 ; 87.

plus-de-jouir

3 ; 25 ; 26 ; 34 ; 55 ; 57-59 ;
61 ; 63 ; 64 ; 67 ; 74 ; 78, 87.

principe de plaisir

2 ; 8 ; 11-16 ; 20 ; 37 ; 52 ; 61 ;
68 ; 70 ; 76 ; 79.

objet a

phallus

plus-de-jouir

principe de plaisir

principes

Index des termes allemands

Befriedigung (satisfaction)

5 ; 11 ; 13 ; 16.

Begierde (désir avec notion de reconnaissance) 5 ; 8.*das Ding* (La Chose)

18 ; 19 ; 21.

Dingvorstellung (représentation de la Chose) 19.*Genuss* (jouissance)

2 ; 11 ; 15 ; 16 ; 25 ; 79.

Hilflosigkeit (détresse)

19.

Befriedigung (satisfaction)*Begierde* (désir avec notion de reconnaissance)*das Ding* (La Chose)*Dingvorstellung* (représentation de La Chose)*Genuss* (jouissance)*Hilflosigkeit* (détresse)

<i>Liebe</i> (amour)	<i>Liebe</i> (amour)
7	
<i>Lust</i> (plaisir, envie, désir, jouissance parfois) 2 ; 5 ; 6 ; 11 ; 12 ; 16 ; 22.	<i>Lust</i> (plaisir, envie, désir, jouissance parfois)
<i>Lustgewinn</i> (gain de plaisir, parfois gain de jouissance) 11 ; 72.	<i>Lustgewinn</i> (gain de plaisir)
<i>Lustprinzip</i> (principe de plaisir)	<i>Lustprinzip</i> (principe de plaisir)
11	
<i>Niederschrift</i> (couché par écrit)	<i>Niederschrift</i> (couché par écrit)
46	
<i>Penisneid</i> (envie du pénis)	<i>Penisneid</i> (envie du pénis)
40	
<i>Realitätsprinzip</i> (principe de réalité)	<i>Realitätsprinzip</i> (principe de réalité)
11	
<i>Sache</i> (Chose)	<i>Sache</i> (chose)
18	
<i>Sachvorstellung</i> (représentation de choses, en tant que mots)	<i>Sachvorstellung</i> (représentation de choses, en tant que mots)
10 ; 18.	
<i>Schaulust</i> (plaisir de voir)	<i>Schaulust</i> (plaisir de voir)
52	
<i>Trieb</i> (pulsion)	<i>Trieb</i> (pulsion)
74	
<i>Unlust</i> (déplaisir)	<i>Unlust</i> (déplaisir)
5 ; 11 ; 12.	
<i>Vorlust</i> (plaisir préliminaire)	<i>Vorlust</i> (plaisir préliminaire)
12	
<i>Wortvorstellung</i> (représentation de mots)	<i>Wortvorstellung</i> (représentation de mots)
9 ; 18.	
<i>Wunsch</i> (désir, vœu, souhait)	<i>Wunsch</i> (désir, vœu, souhait)
5-6 ; 8 ; 10-11 ; 13-14 ; 18 ; 22 ; 50.	

Wunschbefriedigung (satisfaction du désir) *Wunschbefriedigung* (satisfaction du désir)

5.

Wunscherfüllung (accomplissement d'un désir inconscient.) 11 *Wunscherfüllung* (accomplissement d'un désir inconscient)

4° de couverture.

Le champ lacanien : Le désir pas sans la jouissance.

L'élaboration du statut de la jouissance est la contribution la plus importante de Lacan procédant à l'ouverture du *Champ lacanien*. Ce n'est pas seulement la direction de la cure qui en est radicalement changée, mais aussi la conception d'une éthique dont Lacan va poser les fondements dans le réel spécifique à chaque discours selon sa structure. Le sujet qui s'en détermine y trouvera ses repaires dans la réalisation de son désir qui n'est pas sans la jouissance.

A ce titre la psychanalyse démontre que la jouissance, dont le défaut engendre le malaise dans la civilisation, est un ressort majeur dans la marche du monde.

Freud ne conceptualise pas la jouissance, qu'il distingue du plaisir, mais il en donne un repérage précis en la situant au niveau de la pulsion de mort qui se manifeste au-delà du principe de plaisir. Freud use rarement du terme de jouissance (Genuss) et le plus souvent l'emploie dans le sens du langage courant. Lacan emprunte ce vocable au champ juridique en lui donnant une nouvelle portée, à partir de ce qu'il reçoit dans sa pratique de ses analysants.

Patrick Valas est médecin, psychiatre, psychanalyste. Il est membre de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien.